Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft
Nouvelle Revue de science missionnaire

Redaktion Rédaction

Prof. Dr. Joh. Beckmann S. M. B.

P. Dr. Laurentius Kilger O. S. B., Uznach

P. Dr. Pierre de Menasce O. P.
Ecole des Hautes Etudes, Paris

P. Dr. Walbert Bühlmann, O. F. M. Cap.

X. Jahrgang Heft 1 1953 Neuvième année Fasc. 1

Redaktion und Administration: Seminar Schöneck in Beckenried
Schweiz Suisse

Inhaltsverzeichnis — Sommaire

Rondelez, P. V., CICM, Un serviteur fidèle, Samt'andjimba . 1

Bühlmann, P. Walbert, OFMCap, Zwischen Mission und Pfarrei 21

Kowalsky, P. Nik., OMI, Die S. Congregatio de Prop. Fide und die Bücherzensur der Apostolischen Missionare . . 41

Emmerich, Fr., OFMCap, The Ecclesiastical Province of West Pakistan 49

Miscellanea . . . . . 40 48 64—67

Literarische Umschau Revue des Revues

Specker, J., SMB, Katholische Literatur in einheimischer Sprache in Basutoland (Südafrika) 68

Besprechungen Comptes rendus 72

Daniélou, Das Geheimnis vom Kommen des Herrn - Vom Heil der Völker (Amstutz) - Ugarte, Concilios Limenses (Specker) - Chen, Historia tentaminum Miss. S. J. pro liturgia sinica (Beckmann) - Jochems, De Missie in de litteratuur (Camps) - Bernard-Maitre, Sagesse chinoise et philosophie chrétienne (Beckmann) - Lane, Early Days of Maryknoll (Werder) - Emmerich, Atlas Societatis Verbi Divini (Beckmann) - Meyer, Like to Leaven (Notter) - Pietsch, P. Rob. Streit (Bühlmann) - Kasbauer, Gottes Kraft in schwachen Händen (Baumgartner) - Dupeyrat, 21 ans chez les Papous (Triponez) - Fr. Basile, Aux Rhythmes des Tambours (Bühlmann) - Nida, How the Word is made flesh (Bühlmann)

Die «Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft» erscheint vier Mal jährlich, in Heften von je 80 Seiten. Abonnementspreis für die Schweiz Fr. 10.40, Ausland Fr. 14 — (Amerika $ 4.-, Britische Länder sh 18/-). Schweiz: Postcheck: Luzern, № VII, 10781.

Bestellungen und alle Sendungen (Rezensions- und Tauschexemplare) sind zu richten an:
Neue Zeitschrift für Missionswissenschaft
Seminar Schöneck
Beckenried (Schweiz).

La «Nouvelle Revue de science missionnaire» paraît quatre fois par an, en fascicules de 80 pages. Le prix de l'abonnement pour la Suisse est de fr 10.40, pour l'étranger de fr 14.— (p. l'Amérique $ 4.-). Pour la Suisse: Chèque postal: Lucerne, N° VII 10781
Pour l'abonnement et tout envoi s'adresser à la:
Nouvelle Revue de science missionnaire
Séminaire Schöneck / Beckenried (Suisse).

Die Zeitschrift kann in folgenden Ländern durch die Post abonniert werden: Belgien, Dänemark, Finnland, Holland, Italien, Luxemburg, Französisch Marokko, Portugal, Schweden, Westdeutschland (inkl. West-Berlin), Vatikan.

Un serviteur fidèle, Samt'andjimba
‹1816 – 1900›

par V. Rondelez, C.I.C.M.- Scheut-Bruxelles.

Il arrive souvent qu'on retrouve sous la plume d'un missionnaire le nom de l'un ou l'autre de ses néophytes. On devine la reconnaissance émue qu'il éprouve à l'égard d'un aide précieux ou d'un guide expérimenté et qu'il est heureux de perpétuer la mémoire d'un homme fidèle, qui, par son courage persévérant et son dévouement inlassable, lui a permis de pénétrer dans les parages inconnus de son vaste champ d'apostolat ou d'établir des œuvres utiles pour la Mission.

Samt'andjimba [1] fut l'un de ces serviteurs fidèles du missionnaire. Ce sont surtout les Lazaristes, MM. Gabet et Huc, fameux voyageurs à travers la Mongolie, la Chine de l'Ouest, le Koukounoor et le Thibet, qui l'ont rendu célèbre.

Etant un des premiers convertis du lamaïsme au catholicisme, il a été mêlé à tous les grands événements de l'apostolat moderne chez les Mongols au XIXe siècle. Par trois fois il a accompagné des missionnaires dans leurs expéditions périlleuses. En outre, en qualité de courrier de la Mission, chamelier du désert, catéchiste des premières chrétientés mongoles, il a soutenu les prêtres et prêché aux chrétiens jusqu'à la fin du siècle passé.

Il a bien mérité de la Mission. Type original, son nom est digne d'être retenu par l'histoire. Voici le récit de cette vie, reconstituée à l'aide de documents que les missionnaires ou des explorateurs nous ont laissés [2].

---

1 L'orthographe de son nom n'est pas toujours la même chez les auteurs; on trouve chez Huc CM: Samdadchiemba; David CM: Sambdatchiemba; Bray CM: Samdatchiemba; De Deken CICM: Samdadchiubo; Bax CICM: Samtatchimba; Clerbaux: CICM: Samdantchimba; Steenackers CICM: Samdantchimba ou «Sam»; Van Hecken CICM: Samtandjimba p. 45), Samt'anchimba (p. 57), samt'andjimba (p. 61) et Santantchimba ou Santanshimba dans un manuscrit; Verlinden CICM: Sin tin timab; Rockhill: San tan Chemda; de Rochechouart: Shamba-shiemba; Prjevalski prétend que son vrai nom est Sengteng chimba; Braam CICM écrit qu'on l'appelait communément San-ta. Planceht CM dans la nouvelle édition des «Souvenirs» de Huc (T. I, p. 39); Nom thibétain de notre chamelier. La vraie figuration de ce nom mongol, est, paraît-il, Samt'anthjimba; M. Huc a tellement popularisé le nom de son compagnon que je crois devoir conserver l'orthographe même fautive de ce nouveau Vendredi.» - Mostaert CICM qui, étant missionnaire en Mongolie, a très bien connu les membres de la famille de Sam, écrit «Samt'andjimba». Dans cet article, sauf pour les citations, la dernière orthographe a eu gain de cause.

2 Huc CM, Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Tibet et la Chine pendant les années 1844, 1845, 1846, Tournai, Casterman, 1850. - Nouvelle édition, annotée et illustrée par Planchet J. M. CM, 2. T.. Péking, Imprimerie des Lazaristes, 1924. - Thomas A., Histoire de la Mission de Pékin depuis l'arrivée des Lazaristes jusqu'à la révolte des Boxeurs, 2. T., Paris, 1925, tirage privé. - Van Hecken J. CICM, Les Missions chez les Mongols aux temps modernes, Imprimerie des Lazaristes, Péking, 1949. - Hubrecht CM, La Mission de Péking et les Lazaristes, Péking, 1939. - Rockhill W. W., The land of the Lamas, Londres, 1891. - Prjevalski N., Mongolie et pays des Tangoutes, traduction par G. du Laurens, Paris, Hachette, 1880. - Cte de Rochechouart, Pékin et l'intérieur de la Chine, Paris, Plon et Cie, 1878. -

Il serait difficile de produire un certificat d'état civil ou même un extrait du registre de baptême de Samt'andjimba. Un seul document nous dit: «Jean-Baptiste Samt'andjimba, 1818—1900», sans commentaire [3].

Dans la narration qu'il donne lui-même de sa jeunesse et de son adolescence, Samt'andjimba raconte quelque part qu'à 10 ans, il a été mis dans une lamaserie [4], et il ajoute (en 1844) à propos de sa famille: «Voilà 18 ans que j'en suis parti» [5], ce qui donnerait l'an 1816 comme année de naissance. M. Prjévalski, de passage en Mongolie en 1871 le rencontre: «Il appartient aux races tangoute et mongole, est âgé de 55 ans» [6] ... donc né en 1816, tandis que le P. Braam, C.I.C.M., dit qu'il a vu souvent San-ta pendant les premières années de sa vie missionnaire (1895—1896) et qu'il avait près de 80 ans [7].

Le pays d'origine de Samt'andjimba était dans la province du Kansou, la région de San-tch'ouan (Trois-Vallons) au sud-est de la ville de Nienpai, préfecture de Sining. Il appartenait à Ki tou sse de la tribu mongole des Dchiachours. «Les Dchiachours, dit M. Huc, parlent une langue particulière, qui est un mélange de mongol, de chinois et de thibétain oriental. A les en croire, ils sont d'origine tartare. ... Quoique soumis à l'empereur de Chine, ils sont immédiatement gouvernés par une espèce de souverain héréditaire, appartenant à leur tribu, portant le titre de Tou-sse [8]. Il existe dans le Kansou et sur les frontières de la province de Seu-tch'ouan plusieurs peuplades qui se gouvernent ainsi elles-mêmes et d'après des lois spéciales. Toutes portent la dénomination de Tou-sse, à laquelle on ajoute le nom de famille de leur chef souverain. Samdadchiemba appartient à Kitousse, tribu des Dchiachours» [9].

Samt'andjimba ajoute lui-même que «dans l'Occident le pays des Trois-Vallons a un grand renom. Mes compatriotes tiennent la vie pour peu de chose. Ils ne marchent jamais qu'armés d'un grand sabre ou d'un fusil à mèche. Un homme qui dans sa vie n'a tué personne, n'a pas le droit de marcher le front haut. On ne peut pas dire que c'est un brave» [10].

Le chamelier des missionnaires-explorateurs appartenait à des Mongols du Kansou, dont certains descendent directement de Tsingis-khan [11]; le clan de Samt'andjimba se nomme en Chinois «K'i» ... [12].

Mostaert CICM, Folklore Ordos, Monumenta Serica, Monograph. XI, The catholic university PeiP'ing, 1947. - David CM, Journal d'un voyage en Mongolie, Paris, 1867. - Voyages de Bruxelles en Mongolie et Travaux des Missionnaires de la Congrégation de Scheutveld (lez Bruxelles) édit. par Vranckx Bruxelles, Coomans, 1873 et 1877. - Annales de la Congr. de la Mission (A.C.M.) et Mémoires de la Congr. Mission (M.C.M), 3 vol., Paris, 1911—1912. - Mission en Chine et au Congo (Missions de Scheut) depuis 1889. - Van Oss CICM, «De reis van Huc en Gabet naar Lhassa en de bekering der Mongolen» in Het Missiewerk, 26e jaarg. (1947) afl. 2, pp. 61-78. - Notes des RR. PP. Mostaert, Braam et Van Lantschoot CICM.

3 Van Hecken OC, p. 34.

4 Huc-Planchet OC, T. I, p. 372.

5 ibid. T. I, p. 109.

6 Prjevalski OC, p. 80.

7 Note de nov. 1950.

8 Note du P. Mostaert CICM: «Tou-sse ou t'ou-seu signifie: chef indigène.»

9 Huc-Planchet OC, T. II, p. 38.

10 ... «Je n'ai tué personne, et c'est, je crois, parce que je suis resté peu longtemps dans mon pays des Trois-Vallons.» Huc-Planchet OC, T. I, pp. 107 et 109.

11 D'après le P. De Smedt A. CICM: Djiahor veut dire laboureur-mongol, aussi mongol chinoisé. C'est par ce sobriquet que les mongols Ordos de Porobalgason désignent le neveu de Samt'andjimba (Boroldoi) et actuellement encore son arrière petit-neveu, Rashidjirgai. - Le nom monguor du clan est-il Tumbul? Le mot Tumbu existe en Monguor, et signifie par extension «celui qui est à la tête.» Cfr. Mostaert A. et De Smedt A., Dictionnaire Monguor-français, Peip'ing, 1933, p. 431; cité par Van Hecken OC, p. 35.

Sa famille doit avoir compté les parents et trois fils. Lui-même était l'aîné. Sa vieille mère et ses frères habitaient encore la région des Trois-Vallons lors du passage de la caravane des missionnaires lazaristes (1844). Le pédissèque des prêtres rendit visite à sa famille, dont la situation économique semble avoir été d'une pauvreté toute proche de la misère [13].

Chabi et Lama.

La jeunesse et l'adolescence de Samt'andjimba s'étaient passées en dehors du foyer familial et loin du pays natal. Heureusement, il en a fait lui-même le récit à MM. Huc et Gabet. Cette vie pleine d'aventures l'a finalement conduit vers la conversion et le catholicisme.

Voici son autobiographie: «A l'âge de dix ans, on me fit entrer dans une grande lamaserie [14]. J'eus pour maître un vieux Lama [15] très rude; tous les jours, il me donnait des coups de barre, parce que je ne savais pas répéter les prières qu'il m'enseignait. Mais il avait beau me battre, c'était inutilement; je n'apprenais jamais rien. Alors il cessa de me faire étudier, et je fus chargé d'aller chercher de l'eau et de ramasser des argols. Cependant je n'était pas pour cela à l'abri des coups. Cette vie finit par me devenir insupportable. Un jour je m'échappai, et je courus du côté de la Tartarie. Après avoir marché quelques jours à l'aventure et sans savoir où j'allais, je fis la rencontre d'un grand Lama qui se rendait à Pékin. Je me mis à la suite de cette nombreuse caravane, et je fus employé à chasser un troupeau de moutons qui servait à la nourriture de la troupe. Il n'y avait pas de place pour moi sous les tentes, et j'étais obligé de dormir en plein air. Un jour, j'avais été me coucher à l'abri du vent, derrière un groupe de rochers; le lendemain je me réveillai fort tard, et je ne trouvai plus personne au campement; la caravane était partie; j'étais abandonné seul dans le désert. A cette époque, je ne savais pas distinguer les quatre points du ciel. Je fus donc obligé d'errer longtemps au hasard jusqu'à ce que j'eusse rencontré une station tartare. J'ai vécu ainsi pendant trois ans, tantôtd'un côté, tantôt d'un autre, payant de quelques légers services ceux qui me donnaient l'hospitalité. Enfin j'arrivai à Pékin. Je me présentai aussitôt à la grande lamaserie de Hoang-Sse [16] uniquement composée de Lamas dchiachours et thibétains. J'y fus facilement reçu et mes compatriotes s'étant

---

12 On trouve Tschy-lama, K'i-lama ou Ts'y-lama. - M. David CM, o. c. p. 75: «Sambdatchiemba (que les chinois nomment Tschy-lama; cité par Huc-Planchet OC, T. II, p. 358.

13 Huc-Planchet OC, T. II, p. 44-46. — M. Gabet avait rencontré à la lamaserie de Koumboum un cousin-germain de Samt'andjimba qui parlait à merveille le pur thibétain, l'écrivait avec facilité et avait une grande intelligence des livres bouddhiques; de plus il était familiarisé avec plusieurs autres idiomes, tels que le mongol, le si-fan, le chinois et le dchiachour; il est resté quelque temps avec les missionnaires comme professeur de langues. Huc-Planchet OC, T. II, p. 62-64.

14 Il ne donne pas le nom de la lamaserie.

15 «Lama, en thibétain signifie proprement docteur; le mot est le synonyme de religieux bouddhiste». Huc-Planchet OC, T. I, p. 30, note. - «Le chabi ou lama-disciple, étudie son livre de prières quand bon lui semble. ... Quand le moment de coucher est venu, il doit aller réciter d'une manière inperturbable la leçon qui lui à été fixée le matin ... s'il ne rend pas compte de sa leçon d'une manière convenable, les punitions les plus sévères lui font sentir sa faute. ... Les disciples qui se trouvent trop maltraités prennent quelquefois la fuite, et s'en vont chercher des aventures loin de leur lamaserie. ...» Huc-Planchet OC, T. I, p. 296.

16 «Hoang-sse, la lamaserie jaune, est à 25 minutes au Nord de la ville de Pékin. Elle a été élevée par la dernière dynastie, de 1631 à 1694, sur l'emplacement d'un ancien temple. C'est dans cet enclos que séjournaient les princes mongols et le Talai-lama

cotisés pour m'acheter une écharpe rouge et un grand bonnet, je pus assister au chœur à la récitation des prières, et avoir ainsi part aux distributions des aumônes» [17].

Notre jeune lama y séjournera pendant plusieurs années.

Sa conversion.

Entretemps, les missionnaires de Mongolie espéraient vivement commencer l'apostolat parmi les peuplades mongoles. Poussé par les encouragements de son Supérieur, M. Mouly, et sous sa conduite, M. Gabet, c. m. [18] se mit en devoir de découvrir de jeunes Mongols «dont on se servirait, après leur conversion, pour introduire la Foi dans leurs pays où elle ne compte pas encore un seul néophyte» [19], ou de chercher un endroit parmi les tribus mongoles pour s'y fixer, si cela était possible. Déjà en 1837, il avait rencontré un jeune lama qui s'était fait catéchumène et qui fut baptisé en juillet 1838. Paul devint le compagnon du jeune Lazariste et ils réussirent à convertir un deuxième lama — qui fut baptisé du nom de Pierre, probablement au commencement de 1840, et qui deviendra en 1854 le premier prêtre de la race mongole [20].

Ces deux convertis, pleins de zèle pour la conversion de leurs compatriotes, accompagnaient leur père dans la Foi dans ses multiples courses à travers la steppe. M. Gabet fit une expédition apostolique dans la Mongolie extérieure (1838) dans la Mongolie orientale (1838, 1839, 1843, 1844) dans la region de la Ville Bleue (Kweisui-Suiyuan en 1842). Une fois les deux lamas suffisamment instruits et le matériel doctrinal nécessaire rédigé en mongol, M. Gabet désirait vivement s'engager avec ses convertis «au sein de leurs contrées et y former un noyau de chrétienté entièrement mongole» [21]. Ils se mirent ensemble à l'étude de la langue et de la doctrine. A l'aide surtout de Paul, M. Gabet - et plus tard M. Huc [22] - faisait de grands progrès. Paul traduisit des prières et le catéchisme de Trente et « à mesure qu'il connaissait mieux l'Evangile, il s'applaudissait davantage de l'avoir embrassé et devenait plus impatient de communiquer à d'autres son bonheur. Tantôt il s'informait avec empressement s'il ne se trouvait pas sur notre route quelque lamaserie fameuse, afin d'y aller désabuser ses frères et attaquer le démon sur son trône, tantôt c'était quelque lama voyageur qu'il arrêtait au passage pour lui parler du Sauveur Jésus» [23].

Pendant ces travaux apostoliques, Paul, ex-lama, s'en fut à Péking,

---

lorsqu'ils étaient invités à se rendre auprès de l'Empereur.» Huc-Planchet OC, T. I, p. 110, note.

17 Huc-Planchet OC, T. I, p. 110-111.

18 M. Jos. Gabet (1808—1853) arrive en Mongolie le 6 mars 1837.

19 A. C. M., Vol. XIII, p. 114-116.

20 Pierre Fong en chinois, - son nom de lama est Gardi, son nom mongol Tschinggeldjab. Il entre au séminaire de Macao en 1840, revint en Mongolie pour y recevoir l'ordination sacerdotale (25 décembre 1854). Il quitta la Mongolie en 1866 et exerça son apostolat dans les environs de Tientsin. Il mourut à K'ingyunghsien le 11 juillet 1893.

21 Rapport de M. Gabet, A.C.M. Vol. XIII, p. 121, cité par Van Hecken OC, p. 30.

22 M. Huc (1813—1860) arrive en Mongolie le 17 juin 1841.

23 Lettre de M. Gabet, 15 août 1838.

probablement pour les besoins de la Mission. C'était en automne 1842. «Un jour que Samt'andjimba (lama de la lamaserie Hoang-Sse) flânait dans les rues de Pékin, il fit connaissance avec quelques chrétiens qui lui parlaient de leur religion.» ... Paul eut connaissance de cette heureuse rencontre et par son zèle de néophyte, il parvint à convaincre le jeune Samt'andjimba. Celui-ci fut touché par la grâce, se fit catéchumène et accompagna Paul à Siwantze chez son maître M. Gabet [24]. Il devint le troisième lama dont M. Gabet parle dans son rapport au S. Père [25].

Jean-Baptiste - tel était son nom de baptême - était d'un bon naturel, plein de franchise et de dévouement [26]. Après avoir été instruit et baptisé [27] par M. Gabet, il voulut s'attacher au service des missionnaires [28]. Ce fut pendant ses courses apostoliques que M. Gabet continua à instruire son néophyte. Plus tard ce dernier aura l'occasion de confesser sa foi devant le Résident de Lhassa et il déclarera avec dignité «qu'il est entré dans la religion du Seigneur du Ciel parce qu'elle est la seule véritable ... Comment aurais-je pu croire que le grand empereur proscrivait une religion qui ordonne de faire le bien et d'éviter le mal? ... Si je les (les missionnaires) accompagne, c'est pour sauver mon âme et non pas pour gagner de l'argent. Mes maîtres ne m'ont jamais laissé manquer ni de riz ni de vêtements; cela me suffit.» [29]

Au service des prêtres.

Au commencement de 1843, M. Gabet reçut l'ordre de Mgr. Mouly, vicaire apostolique et récemment sacré évêque le 25 juillet 1842, d'examiner les limites du nouveau vicariat de Mongolie. Jean-Baptiste et Paul l'accompagneraient en Mongolie orientale. On les retrouve le 1 mars 1843 tout près de Sungchoutsoeitze. Ils continuèrent leurs courses et fin 1843 ils se rendirent à K'oulit'ou (Hei-choei — Eaux Noires) où habitait M. Huc depuis le mois d'août 1843. «Alors je demandai, écrit M. Gabet, à Monseigneur la permission de m'en aller enfin parmi les nomades et me consacrer exclusivement à la prédication des païens» [30]. Ses désirs rencontraient les aspirations de M. Huc qui voulait lui aussi travailler à la ruine des superstitions mongoles. Déjà à K'oulit'ou il étudiait le thibétain et le mongol et vivait avec la famille d'un riche Mongol. Ils travaillèrent alors ensemble à la rédaction de livres de

---

24 Huc, Christianisme en Chine, IV, p. 376, cité par Huc-Planchet, T. I, p. 30 note. - M. Gabet au S. Père dans A.C.M. Vol. XIII, p. 141.

25 ibid.

26 Huc-Planchet OC, T. I, p. 30, note.

27 «La date exacte de son baptême n'est pas connue. On sait que les missionnaires ont fait faire un catéchuménat de près d'un an à Paul (catéchumène en juillet 1837, baptisé le 19 juillet 1838); on peut supposer qu'ils en firent de même pour Samt'-andjimba; devenu catéchumène en automne 1842 il aurait été baptisé vers la fin de 1843. Ceci confirme ce que M. Huc écrit à propos des préparatifs de leur grande expédition (août 1844): «un jeune lama, nouvellement converti». Huc-Planchet OC, T. I, p. 30.

28 Huc-Planchet OC, T. I, p. 30.

29 ibid. T. II, p. 282.

30 A.C.M., Vol. XIII, p. 160, cité par Van Hecken OC, p. 37.

prières et de doctrine, qu'ils devaient achever avant de commencer la grande entreprise d'apostolat chez les Mongols [31].

Entretemps arriva la lettre de Mgr Mouly qui nommait M. Gabet chef de la mission future et M. Huc procureur [32]. Et le Vicaire Apostolique leur traçait une ligne de conduite leur laissant une grande liberté de mouvement: «Vous irez de tentes en tentes, de peuplades en peuplades, de lamaserie en lamaserie jusqu'à ce que la Providence vous fasse connaître l'endroit où elle veut que vous vous arrêtiez pour commencer» [33].

Il n'y avait pas grand choix pour les missionnaires qui devaient prendre un guide pour leur voyage. Pierre était occupé à ses études au séminaire, Paul était retenu à Siwantze par le Vicaire Apostolique, car Mgr Mouly voulait y fonder une école pour les Mongols et avant de commencer cette belle œuvre, Paul s'occupait à la traduction des Evangiles des fêtes liturgiques et des dimanches [34]. Il est vrai que Mgr Mouly fit des instances pour obtenir le retour de Pierre Feng en vue d'accompagner MM. Gabet et Huc. Par trois fois il fit part de son désir dans ses lettres au directeur du séminaire; car, dit-il, à ce moment nous n'avons pas tant besoin d'un prêtre pour entendre les confessions et administrer les sacrements, mais surtout d'un bon et zélé chrétien, plein de ferveur pour la prédication qui réussira à ouvrir quelque part une porte pour l'Evangile [35]. Les prières du Vicaire Apostolique ne furent point exaucées.

Les missionnaires voyageurs ne voulaient pas de guide ou chamelier chinois et il ne leur restait qu'un seul chrétien mongol. Dès lors ce sera Samt'andjimba qui deviendra l'unique compagnon des deux prêtres.

Vu les antécédents de sa jeunesse et de son adolescence, un tel voyage dans la direction de son pays d'origine devait lui plaire. «Le voyage que nous venions d'entreprendre était tout à fait en harmonie avec son humeur errante et aventureuse» ... et M. Huc ajoute «qu'il est aisé de comprendre que cette vie d'indépendance menée auparavant, avait peu poli l'aspérité naturelle de son caractère; son intelligence était entièrement inculte, mais en retour sa puissance musculaire était exorbitante et il n'était pas peu fier de cette qualité dont il aimait à faire parade» [36]. Le goût des aventures et l'habitude des coutumes de la steppe pouvait être d'une certaine utilité pendant l'expédition; en outre on s'acheminait vers les Mongols, on aurait affaire à des lamas, genre d'hommes et de peuplades bien connus au chamelier.

Par contre, Jean-Baptiste était un illettré et ce jeune homme «ne se sentait aucune vocation pour les choses intellectuelles» [37]. Ne sachant ni lire ni écrire, il ne serait d'aucun secours pour l'étude des livres bouddhiques. C'était cependant l'homme qu'il fallait avoir car «au premier coup d'œil, il était facile de saisir en lui les traits qui distinguent

---

31 Van Hecken OC, p. 38.
32 Lettre de Mgr Mouly, dans le rapport de M. Gabet; A.C.M. Vol Vol. XIII, p. 165.
33 A.C.M., Vol. XIII, p. 166.
34 Van Oss AC, p. 65.
35 ibid. p. 74.
36 Huc-Planchet OC, T. I, p. 44-45.
37 ibid. T. II, p. 64.

ce qu'on est convenu d'appeler la race mongolique. Un nez large et insolemment retroussé, une grande bouche fendue en ligne droite, des lèvres épaisses et saillantes, un teint fortement bronzé. ... Quand ses petits yeux sortaient de dessous de longues paupières entièrement dépouillées de cils, et qu'il vous regardait en plissant la peau de son front, il inspirait tout à la fois des sentiments de confiance et de peur» [38]. Le voilà pour le physique.

Et son caractère? ... car il faudra faire ménage avec lui pendant cette grande randonnée à travers la steppe. «Pour dire vrai, écrit M. Huc, Samdadchiemba n'était pas un jeune homme aimable; son caractère âpre, sauvage, et quelquefois insolent, en faisait un assez mauvais compagnon de voyage» [39]. L'auteur des «Souvenirs» ajoute quand même qu'il y avait en lui «un fond de droiture et de dévouement, bien capable de compenser à nos yeux les travers de son naturel» [40].

Certes, le Tsi-lama n'était pas un homme capable d'apprécier la valeur d'une expédition scientifique, mais comme néophyte, entièrement dévoué à l'apostolat, il était à même de contribuer à la réussite de l'entreprise. Il n'était retenu par aucun lien de famille et comme célibataire, il ne devait se soucier ni de sa maison ni de ses affaires temporelles [41].

Après ces considérations et surtout après la lecture des Souvenirs, on voudrait croire que M. Huc exagère lorsqu'il écrit que «ce jeune homme ne nous était d'aucun secours pour nous diriger à travers les déserts de la Tartarie; le pays ne lui était pas plus connu qu'à nous» [42]. Pendant le grand voyage, il n'y avait pas seulement le problème de la direction à suivre. Il y avait aussi les mille et un incidents ou les multiples péripéties dans lesquelles on remarque aisément les réelles qualités de cet homme rustique.

Le chamelier du désert.

Les voilà prêts pour le départ.

Jean-Baptiste a reçu le rasoir des missionnaires et «il suffisait d'un instant pour faire tomber la longue tresse de cheveux que nous laissions croître depuis notre départ de France. Nous revêtîmes une grande robe jaune qui s'ajustait sur le côté droit par cinq boutons dorés; elle était serrée aux reins par une longue ceinture rouge; par-dessus cette robe nous passâmes un gilet rouge, terminé à sa partie supérieure par un petit collet violet; un bonnet jaune surmonté d'une pommette rouge complétait notre nouveau costume» [43]. Le costume des lamas thibétains, avait été préféré à n'importe quel autre, «parce qu'il était conforme aux habits que portait le jeune néophyte Samdadchiemba» [44].

Le 10 septembre 1844 ils quittèrent la chrétienté de Makiatze (région de Piliekow): «Samdadchiemba, gravement placé sur un mulet noir de taille rabougrie, ouvrait la marche en traînant après lui deux chameaux chargés de

38 ibid. T. I, p. 45.
39 ibid. T. II, p. 346.
40 Huc-Planchet OC, T. II, p. 346.
41 ibid. T. II, p. 282.
42 ibid. T. I, p. 46.
43 ibid. T. I, p. 43-44.
44 ibid. T. I, p. 43. - M. Huc dit que M. Pierre Feng «converti depuis peu à la Foi, et maintenant élève de notre séminaire à Macao, me céda sa longue robe». Ann. Prop. de la F., 1843, p. 213, cité par Huc-Planchet OC, T. I, p. 30.

nos bagages, puis suivaient les deux missionnaires, MM. Habet et Huc: le premier, monté sur une grande chamelle; l'autre, sur un cheval blanc. Nous partîmes bien décidés à abdiquer nos anciens usages et à nous faire Tartares» [45].

Le voyage des trois braves durera plus de dix-huit mois sept. 1844-mars 1846; date à laquelle ils se séparent dans la ville de Lhassa.

Ce n'est pas le voyage, le but ou le résultat de l'expédition qui nous intéressent ici [46], mais surtout le chamelier Samt'andjimba. Dans ses Souvenirs M. Huc nous en parle souvent et nous a conservé l'un ou l'autre détail, qui met en relief certains traits du caractère de Jean-Baptiste. L'étude de quelques scènes de voyage nous fera découvrir en lui l'homme de peine, plein de franchise, l'homme au cœur droit, attaché au service des prêtres et tressaillant de joie à l'idée qu'il aura l'occasion de revoir sa maison natale et sa famille.

Reprenons à l'aide des notes de M. Huc quelques épisodes de cette longue expédition.

Dès l'abord, Samt'andjimba se révèle l'homme à traiter les affaires de ménage avec les aubergistes chinois. Jamais il ne permettra qu'on trompe les missionnaires ou qu'on exagère le prix des aliments qu'on leur sert. Plein de soin pour les chameaux et les chevaux, il prend aussi à cœur de pourvoir à tout ce dont les voyageurs auraient besoin pendant leur séjour dans la steppe. Aux passages dangereux de rivières ou de fleuves, il se dévoue encore plus qu'à l'ordinaire. M. Huc note même après le passage du Paga-gol: «Notre cœur était plein d'émotion en voyant le dévouement de ce jeune néophyte, qui pour nos intérêts n'avait pas fait difficulté de se jeter à l'eau, dans une saison où le froid était déjà assez rigoureux» [47]. On sait déjà qu'il aime à faire parade de sa force physique. Il est même prêt à se battre. Un jour on se croyait menacé par des voleurs! ... Samt'andjimba, en fronçant les sourcils, demanda: «que ferons-nous? faudra-t-il se battre?. Pouvons-nous les tuer? La Sainte Eglise permet-elle cela?» Après que les prêtres furent rassurés, ils allaient trouver le chamelier ... «nous le trouvâmes aiguisant avec activité sur le retroussis de ses bottes en cuir, le grand coutelas russe qu'il avait acheté à Tolon-noor». Les missionnaires le taquinèrent en disant: «Voilà que tu fais le brave parce que tu sais qu'il n'y a pas de voleurs?» Et sa réponse: «O mes pères spirituels, ce n'est pas cela, il faut toujours dire des paroles de franchise. Je ne disconviens pas que j'ai la mémoire très mauvaise et que je n'ai jamais pu apprendre beaucoup de prières, mais en fait de courage je puis me vanter d'en avoir autant qu'un autre» [48]. Sa droiture de caractère lui fait faire devant le Régent chinois de Lhassa, une profession de foi admirable. Avant l'interrogatoire, les missionnaires l'exhortent: «le martyre sera un beau couronnement de nos fatigues. Après dix-huit mois de marche arriver au ciel, ... qu'en dis-tu Samdadchiemba?» — «Moi je n'ai jamais eu peur de la mort; si l'on me demande si je suis chrétien vous verrez si je tremble». De fait, M. Huc note que leur néophyte parla «avec dignité mais surtout avec une prudence à laquelle nous nous attendions peu» [49].

---

[45] Huc-Planchet OC, T. I, p. 39.

[46] Les Souvenirs de M. Huc ont connu plusieurs éditions et traductions dans différentes langues. Les controverses au sujet de ce voyage et la relation de l'expédition sont rélatées dans Huc-Planchet OC avant-propos. - Une riche documentation au sujet de ce voyage dans Van Oss, AC.

[47] Huc-Planchet OC, T. I, p. 273.

[48] Huc-Planchet OC, T. I, p. 106. - Plus tard, il exprimait son regret de ne pas avoir étudié pendant qu'il était dans la lamaserie. ibid. T. I, p. 371.

[49] ibid. T. II, p. 277-278.

Il fut l'homme de peine pendant toute l'éxpedition. «A genoux, debout ou assis, dit-il au Régent chinois de Lhassa, ces positions me sont à peu près indifférentes; un homme de peine et de fatigue comme moi n'est pas accoutumé à ses aises» [50]. Jean-Baptiste exagère peut-être un peu dans cette déclaration devant ce tribunal improvisé. Les missionnaires le décrivent comme un homme qui, aux moments de loisir, ne se fatigue pas la tête à chercher du travail. Ils le voudraient un peu plus travailleur, surtout lorsqu'ils sont dans la nécessité de séjourner assez longtemps au même endroit. Alors pendant que les prêtres étaient entièrement absorbés par l'étude, le chamelier passait son temps à courir les rues ou à boire du thé [51]. Avant le voyage à travers le Thibet, le dépouillement des chameaux servait à procurer une immense quantité de poil et sur le conseil d'un lama, ils confectionnaient une bonne quantité de cordes dont ils auraient besoin pendant le voyage. Jean-Baptiste «se contentait de nous regarder faire et de sourire quelquefois; moitié par paresse, moitié par vanité, il s'abstenait de mettre la main à l'œuvre ... et ne comprenait pas comment des gens si cultivés peuvent s'abaisser jusqu'à faire des cordes. ... Le chamelier reçut une bonne semonce et on lui cita l'exemple de Saint Paul, qui n'avait pas cru déroger à sa dignité en travaillant de ses mains. Aussitôt que Samdadchiemba eut appris que l'apôtre avait été en même temps corroyeur et apôtre, il abdiqua sa paresse et son amour propre. ... Quel ne fut pas notre étonnement quand nous le vîmes à l'œuvre: Ce gaillard-là était un passementier très distingué, et il ne nous l'avait jamais dit. ... Il prit la direction générale de la fabrication des cordes» [52].

Lors du passage dans la province du Kansou, les missionnaires furent témoins d'un autre trait du caractère de leur chamelier. Dès qu'il apprit que la caravane passerait à moins de deux journées des Trois-Vallons et de sa maison natale, il s'écria: «J'irai voir ce qui s'y passe ... j'irai voir si ma vieille mère y est encore; si elle n'est pas morte je la ferai entrer dans la Ste Eglise. Pour mes deux frères, je n'en réponds pas» [53]. On se rappelle qu'il y avait près de dix-huit ans qu'il avait quitté sa famille. Malgré cela il ne cessa de parler des Trois-Vallons. M. Huc écrit: «Quoiqu'il ait le caractère peu sentimental, il désirait pourtant beaucoup aller revoir son pays natal.» ... Les missionnaires lui donnèrent huit journées de congé, un gros pourboire et, pour que son apparition parmi les siens soit triomphale, on lui permit d'amener un chameau. Comme il était convenu, le huitième jour, Samt'andjimba reparut, accompagné de son jeune frère. Ils présentèrent aussitôt les cadeaux de la famille aux missionnaires. Ceux-ci à l'instant entamèrent le bon pain, «et nous fîmes un repas délicieux, car depuis notre départ de France nous n'avions jamais savouré un pain d'un si bon goût» [54]. Et Jean-Baptiste de raconter au sujet de sa famille: son père était mort depuis longtemps, sa vieille mère était aveugle et n'avait pas eu le bonheur de le voir; le jeune homme qui l'accompagnait, le second fils, était le seul soutien de sa famille, il consacrait son temps à la culture d'un petit champ et à la garde des troupeaux d'autrui. Le costume de Samt'andjimba - les missionnaires s'en aperçurent tout de suite - était réduit à sa plus simple expression: il avait tout donné à sa pauvre mère, sans même excepter sa couverture de voyage. Cependant il ne voulait pas rester dans

---

50 ibid. T. II, p. 281.

51 ibid. T. II, p. 64. - Les missionnaires cherchaient à retirer leur guide d'une oisivité lamentable en l'envoyant paître les chameaux dans une vallée du Kou-Kou-noor. Cette mesure avait le double avantage «de procurer à Samdadchiemba une occupation conforme à ses goûts, et aux chameaux une nourriture meilleure et moins coûteuse.

52 ibid. T. II, p. 157.

53 Huc-Planchet OC, T. I, p. 372.

54 ibid. T. II, p. 44-46.

sa famille, car «à peine peuvent-ils vivre, où trouveraient-ils de quoi me nourrir?» [55]. Le jeune frère repartit muni d'une forte aumône pour la pauvre mère.

Avant de se séparer à Lhassa, les missionnaires profitèrent de ses beaux sentiments de piété filiale pour recommander à Jean-Baptiste d'aller auprès de sa vieille mère remplir ses devoirs de fils aîné, «de l'instruire des mystères de la foi et de la faire jouir à sa dernière heure du bienfait de la régénération baptismale» [56]. Le Régent chinois de Lhassa fut plein de bonté pour le chamelier; il reçut une assez forte somme pour faire les préparatifs de voyage, les missionnaires y ajoutèrent leur part et ainsi il put se mettre en état de rentrer convenablement dans la maison paternelle.

Au moment de la séparation, M. Huc éprouve le besoin d'exprimer ses sentiments de reconnaissance envers son compagnon: «Nous éprouvâmes en nous séparant de lui une douleur profonde, et qui nous fut d'autant plus sensible que nous n'eussions jamais soupçonné avoir au fond du cœur un si vif attachement pour ce jeune homme. Mais nous avions fait ensemble un voyage si long et si pénible, nous avions enduré ensemble tant de privations et supporté tant de misères, qu'insensiblement, et comme à notre insu, notre existence s'était, pour ainsi dire, soudée à la sienne. La loi d'affinité, qui unit les hommes entre eux, agit au milieu des souffrances, bien plus puissamment que dans un état de prospérité» [56].

Samt'andjimba de son côté n'oubliera pas ses pères spirituels. Longtemps plus tard, questionné par des missionnaires ou d'autres explorateurs au sujet de ce grand voyage, «dans l'intention de lui arracher des contradictions», jamais on n'a réussi à lui faire nier quoi que ce soit que Huc ait écrit, ou qu'il ait dit avoir vu à Lhassa ou en route. Personne ne doute que le Mongol parle vrai: quel intérêt aurait-il à défendre Huc mort, lui qui vit chez nous, missionnaire» [57].

A Lhassa les voyageurs durent se séparer. ... Les missionnaires regagneraient l'Europe par la route de la Chine, tandis que le chamelier se dirigerait vers le Nord, pour refaire seul ou en compagnie de l'une ou l'autre caravane thibétaine, la route périlleuse du désert. Pendant le retour aux Trois-Vallons, il aura le temps de penser à la recommandation de ses pères spirituels: «quand vous aurez fermé les yeux à votre vieille mère, retournez passer vos jours parmi les chrétiens» [58]. Il y sera fidèle et on peut dire qu'un des résultats marquants du long périple a été d'avoir formé pour les Missionnaires de Mongolie un serviteur fidèle et dévoué.

Jean-Baptiste a trente ans quand il traverse à nouveau le Thibet pour regagner son pays natal. A-t-il revu sa vieille mère? Son séjour près d'elle fut-il long? Pour quel motif n'est-il pas resté dans le Kansou où se trouvaient aussi des prêtres catholiques? Autant de questions qui restent sans réponse.

Dans l'édition de 1924 des «Souvenirs» de M. Huc [59] on trouve la

---

[55] ibid. T. II, p. 47.

[56] ibid. T. II, p. 345-346.

[56a] Huc-Planchet OC, T. II, p. 346.

[57] ibid. T. I, p. 8-9. - Lettre du P. De Deken CICM, qui a connu Jean-Baptiste à Santaoho, aux pays des Ordos. - Le P. De Deken a été le compagnon de voyage du Prince d'Orléans et de M. Bonvalot (1889—1890). Il a d'écrit son voyage dans un livre «A travers l'Asie», Anvers, Thibaut, 1898, 389 pp.

[58] Huc-Planchet OC, T. II, p. 346.

[59] Huc-Planchet OC, T. II, p. 346. M. Huc, après son arrivée à Macao, était resté dans le sud. Après un court séjour dans le nord, il est de retour dans la partie méridionale, d'où il s'embarque pour la France le 1 janvier 1852. - Van Oss AC, p. 76.

note suivante: «Nous avons eu depuis peu de temps des nouvelles de Samdadchiemba. Après être resté pendant plus d'un an dans son pays, il est retourné dans nos missions de la Tartarie mongole, et actuellement il est dans le village de Siwan, en dehors de la grande muraille (1852)». De Siwantze, centre d'activité missionnaire des Lazaristes, M. Huc peut avoir reçu ces nouvelles de ses confrères, avec lesquels il était en correspondance [60].

A Siwantze.

Le reste de la vie de Jean-Baptiste se passera en Mongolie dans diverses chrétientés où il sera attaché au service des prêtres.

A Siwantze, centre de l'immense vicariat de Mongolie [61], les prêtres de la Congrégation de la Mission exerceront encore leur apostolat pendant quelques annnées. Leur nombre est trop restreint pour pouvoir envisager de nouvelles tentatives parmi les Mongols. Le grand promoteur des Missions mongoles, Mgr Mouly, a été transféré à Péking et les missionnaires se plaignent du petit nombre de nouveaux confrères qui arrivent [62]. Mgr Daguin, successeur de Mgr Mouly, essaiera encore de convertir les membres de la famillie de M. Pierre Feng. Avant l'ordination de l'ex-lama (1854) il fera un séjour assez prolongé dans le pays natal du grand séminariste. Samt'andjimba a-t-il accompagné le vicaire apostolique dans cette partie de la Mongolie orientale? Nous ne le savons pas. A part la note de M. Huc, à la date de 1852, nous n'avons qu'un passage de M. Bray qui dit: «Nous avons aussi à Siwan le fameux Samdatchiemba, si célèbre dans l'ouvrage de M. Huc. Il est loin d'être un Crésus, et si quelqu'un de ceux qui rient à ses dépens en Europe lui envoyait quelques centaines de ligatures, volontiers il les échangerait contre le nom ironique que lui a fait M. Huc» [63].

Cette période de la vie de Jean-Baptiste - de son arrivée à Siwantze dès avant 1850 - est assez obscure. Un événement d'importance cependant se produit dans la vie de l'ex-lama. An Siwantze en effet il se marie à une chrétienne de la région [64]. Le nom de sa femme reste inconnue, mais l'histoire, qui ne dit quasi rien au sujet de la vie ultérieure de

---

60 Déjà avant leur arrivée à Macao, le S. Siège avait confié les territoires du Thibet à la société des Missions Etrangères de Paris (27 mars 1846). Il y eut une correspondance suivie entre les voyageurs et les Supérieurs ecclésiastiques. Après avoir rédigé leurs rapports, ils n'obtinrent pas la permission de retourner au Thibet. MM. Huc et Gabet s'en allèrent en Europe. M. Gabet mourut au Brésil le 3 mars 1853, tandis que M. Huc décéda à Paris le 25 mars 1860.

61 Cfr. notre opuscule «La chrétienté de Siwantze» , Tientsin, 1939, 144 p.

62 M. Combelles CM écrit en 1850: «La raison pour laquelle nous ne commençons pas à évangéliser les nomades est que nous sommes juste le nombre suffisant pour soigner les domestiques de la foi et diriger le séminaire; nous sommes à hâter de tous nos vœux l'arrivée de nouveaux confrères.» A.C.M., XV, p. 512-513 et ibid. XVI (1851), p. 51-52. - M. Bray écrit dans les mêmes termes le 28 mars 1859. - Mgr Daguin dans une lettre du 4 octobre 1854 avait écrit que tous leurs plans pour commencer une mission parmi les Mongols, échouent l'un après l'autre (M.C.M., III, p. 479).

63 A.C.M., XXVIII, p. 488, cité par Huc-Planchet OC, T. II, p. 358.

64 Van Hecken OC, p. 57.

l'epouse, révèle que Samt'andjimba n'a pas eu d'enfants [65]. La suite des événements démontre cependant que cette union n'a en rien altéré son goût d'aventures et de voyages. Enfant de la steppe, il le restera jusqu'à la fin de sa vie. Ceci explique la facilité avec laquelle il se déplacera toujours au gré des missionnaires auxquels il reste très attaché.

Les missionnaires de Scheut, auxquels le vicariat de Mongolie avait été confié par décret du 1 septembre 1864, arrivèrent à Siwantze le 6 décembre 1865 [66]. Samt'andjimba aura été parmi la foule des chrétiens qui reçurent les nouveaux missionnaires au son de la musique chinoise. «A notre arrivée, note le P. Vranckx, nous le trouvâmes à Sy-wan-se, et nous l'attachâmes à la Mission en qualité de courrier» [67]. Ce fut peut-être pour une assez courte période ou bien a-t-il interrompu cette fonction déjà en 1866. Nous le trouvons en effet en compagnie de M. Armand David, C.M. naturaliste français de renom, pendant un voyage d'exploration dans la Mongolie occidentale [68]. Samt'andjimba rejoint ce missionnaire à Ehrchesanhao, poste central du Sik'eouwai, occupé par les Lazaristes jusqu'en automne 1866, date à laquelle ils se retirèrent entièrement du territoire de la Mongolie. M. David avait quatre compagnons: «Mon quatrième compagnon de voyage est arrivé hier au soir (c.a.d. le 7 avril): c'est Sambdatchiemba, qui doit me piloter à travers la Mongolie; il a maintenant une trentaine d'années de plus [69] qu'à l'époque du fameux voyage, mais il est encore plein de vigueur et ne demande pas mieux que de courir de nouvelles aventures. C'est un naturel insouciant, mais franc et droit ,et aussi sincère qu'entêté; il n'a rien du Chinois que les habits, ayant quitté ceux de lama pour se faire chrétien et habiter avec ses nouveaux corréligionnaires à Si-wan» [70].

Après ce voyage qui a duré plusieurs mois (mars—oct. 1866) et qui a conduit la caravane dans les régions de l'ouest de la Mongolie, Jean-Baptiste retourne dans son foyer à Siwantze où il reprend probablement

---

65 Note communiquée par le P. Mostaert CICM à Péking en août 1945. Lorsque Samt'andjimba quitta Siwantze pour alle aider le P. Verlinden dans le Sikéouwai (1870) - voir plus loin - il laissa son épouse à Siwantze. Le 2 janvier 1872 il se met en route pour aller la chercher et l'amener à Ehrchesanhao. Le P. Verlinden écrit à ce sujet: «Sin tin timba, conformément aux désirs de sa chère moitié se met en route pour aller la chercher à Sywandze. ... Il désire vous vendre ses maisons et me prie de vous engager à les acheter ..., je vous prie de charger un honnête homme d'aider Sin tin timba dans la vente de ses meubles et immeubles, sinon on le trompera encore une fois et, vous le savez, cet homme est à la charge de la Mission».

66 Le départ de la première caravane des missionnaires de Scheut en Mongolie dut être remis jusqu'au mois d'août 1865 à cause de la question des passeports, jugés nécessaires aux missionnaires étrangers en Chine.

67 Voyages de Bruxelles ..., T. I, p. 148.

68 M. Armand David CM (1826—1900) amené en Mongolie par Mgr Mouly en 1862, «fit en 1866 sa première excursion à pied, suivie du fameux Samdatchiemba ... Ce voyage exécuté du 13 mars au 26 oct. 1866, dans les parties de la Mongolie occidentale appelée Toumet,Ourats, Ortos et Maomingan, fut employé à étudier à la fois la flore, le faune et la géologie de ces hauts plateaux.» A. Thomas OC, T. II, p. 497. - Van Hecken donne 1867 (p. 57) et 1866 (p. 44).

69 Pour être exact, il faudrait lire «une vingtaine d'annnées».

70 M. David OC, p. 75.

sa fonction de courrier de la Mission [71]. Son séjour n'y sera pas de longue durée. Les missionnaires de Scheut en effet manifestèrent dès le début un enthousiasme et un zèle extraordinaire pour la conversion des nomades.

Les lettres du T.R.P. Verbist, fondateur de la Congrégation de Scheut qui dirigea la première caravane en Mongolie, décrivent l'ardeur avec laquelle on aspirait commencer l'apostolat parmi les Mongols [72]. La vie apostolique du Fondateur sera de trop courte durée pour réaliser cette volonté bien arrêtée [73]. Un de ses successeurs, Mgr Bax, provicaire et premier vicaire apostolique de Scheut en Mongolie, aidé d'un groupe de pionniers, travaillera à la réalisation d'un des vœux les plus ardents du Fondateur. Les Scheutistes feront constamment appel aux bons offices de Samt'andjimba.

Dans le Sik'eouwai.

Les quelques milliers de chrétiens de Mongolie, à l'exception de Samt'andjimba, étaient tous des Chinois [74]. Ils habitaient dans les trois districts de Mongolie orientale, dans le district central de Siwantze et dans le Sik'eouwai (partie occidentale) jusqu'aux abords de la ville de Koeihoatch'eng (Kweisui-Suiyuan). Dispersés dans un territoire de 300 lieues, les missionnaires seront obligés de se séparer très vite et lors du départ des Lazaristes, ils devront en outre prendre soin du Sik-eouwai (1866), région située à l'ouest de la ville de Kalgan, tout près de la frontière des provinces actuelles Chahar-Suinyuan.

Le nouveau directeur du Sik'eouwai fut le P. Verlinden R. (1830—1892) [75]. Avant d'arriver en Mongolie, il avait voulu se faire missionnaire en Amérique; en Mongolie, il éprouve dès le début une vive sympathie pour les Mongols. Il prit à son service un vieillard chinois qui connaissait très bien la langue mongole. Les conversions ne tardèrent pas. Deux femmes à Siyingtze [76] étaient devenues catéchumènes et furent baptisées en 1868. Une famille mongole du Taihai fut baptisée à Pâques 1869 également par le P. Verlinden. Un des fils de cette famille entrera au séminaire de Siwantze après juillet 1869: «Si jamais il a le bonheur de

---

71 Huc-Planchet OC, T. II, p. 358, note: «Il semble qu'à son retour de son voyage de M. David, il se soit fixé définitivement au milieu des Mongols, à Eul-che-san-hao». Ceci paraît inexact, car le P. Verlinden avait fait venir Samt'andjimba à Ehrchesanhao pour l'aider dans l'apostolat mongol.

72 Entre autres dans sa lettre du 14 janvier 1866, le TRP. Verbist manifeste son désir de prêcher «aux Mongols proprement dits» dès que quelques missionnaires viendront l'aider.

73 Verbist Théophile (1823—1868) arrive en Mongolie le 6 déc. 1865. Il mourut à Laohoukeou (Jehol) le 23 février 1868.

74 Van Hecken OC donne le chiffre de 6282. - Dieu L. CICM dans «Les Missions de Mongolie», Xavériana, 8e série, no 96, déc. 1931, p. 17-18 donne les chiffres suivants: «pour le district de Siwantze: environ 2700, chrétiens, pour la partie occidentale: 1300 et pour la partie orientale: 3286.» - Pierre Feng ,a quitté la Mongolie avec la Congrégation de la Mission, à laquelle il appartenait. Après le départ de MM. Gabet et Huc, à part l'un ou l'autre texte de Mgr Mouly, avant 1846, on n'apprend plus rien de l'ex-lama Paul. Cfr. Van Oss, AC, p. 77.

75 Après des années très dures dans les Missions des Ordos, il quittera la Mongolie en janvier 1879.

76 Siyingtze, près de la chrétienté actuelle de Nanhaochan; en mongol Hadan hadjoo.

recevoir les ordres, écrit le P. Verlinden, il nous sera d'un précieux secours pour la conversion de ses malheureux compatriotes» [77].

L'avenir était plein de promesses dans le Sik'eouwai. Il y avait déjà en 1869 trois prêtres chinois et trois Scheutistes; ils desservaient quatre centres, environnés de beaucoup de villages où habitaient des chrétiens. «Derrière ma maison. écrit le P. Rutjes (1844—1896) commencent les prairies mongoles, dans lequelles ils (les Mongols) dressent leur tente». Les trois Européens se mirent à l'étude de la langue mongole et veillèrent tout spécialement à l'entretien de bonnes relations avec les lamas des environs. Ils commencèrent à bâtir une grande église à Siyingtze, petit village situé sur la grande route des caravanes généralement fréquentée par les nomades. ... Bref, les pionniers furent vite débordés de besogne et il leur fallut un aide. A cette fin le P. Verlinden fit venir Samt'andjimba à Ehrchesanhao pour l'aider dans l'apostolat mongol.

C'est durant ces années surtout que le chamelier du désert se révèlera être un ardent catéchiste, un aide-missionnaire exemplaire, en un mot un membre d'Action catholique, tel qu'on le conçoit actuellement.

En effet, un des moyens d'apostolat, employé par le P. Verlinden ressemble très fort à l'Action Catholique de nos temps: il s'agit de l'Association de Saint-François-Xavier, fondée en Belgique par le R. P. Van Caloen et dont le centre de rayonnement était l'église de Ste Anne, paroisse des Saints Michel et Gudule à Bruxelles. Avant de partir en Mongolie, le P. Verlinden avait été directeur de cette œuvre dans la paroisse de Molenbeek; il savait que le nombre des membres en Belgique atteignait les 50.000 et il avait pu juger des fruits de l'activité de l'association pendant son apostolat dans l'archidiocèse de Malines. Dès la fin de 1869, il parla de l'association à ses néophytes et en demanda l'érection canonique pour les hommes et pour les femmes dans toute l'étendue du vicariat de Mongolie: «le but principal de la Congrégation en Chine sera de travailler à la conversion des païens et de procurer le saint baptême à leurs enfants mourants» [78]. Le 20 mars 1869, l'ardent missionnaire écrivit au P. Van Caloen: «Les chrétiens chinois, pusillanimes de leur nature, craignaient jusqu'ici de parler religion en présence de païens, chose pardonnable du reste à de pauvres malheureux, gémissant depuis des siècles sous la verge de fer des persécuteurs; depuis qu'ils se sont enrôlés sous la bannière du grand apôtre de l'Orient, le zèle des âmes s'est tout à coup emparé de leur cœur. Loin de se cacher, ils font de la propagande jusque sur les places publiques, et la bénédiction de Dieu favorise visiblement leurs pieux efforts» [79]. Et il cite à l'appui de ses paroles quelques beaux exemples de zèle apostolique des laïcs.

Jean-Baptiste fut enrôlé dans cette association et il en devint un des membres les plus courageux [80]. Son zèle cependant s'orienta surtout

---

77 Voyages de Bruxelles ..., T. I, p. 135,

78 ibid. T. I, p. 125. - Sur cette Association voir aussi le même livre, pp. 124-126, 126-129. 133-137. 183 ... - Le décret d'érection de l'association de Saint François-Xavier repose dans les archives de Siwantze, daté de Rome «sub annullo Piscatoris die XXVII Martii MDCCCXXIV».

79 Voyages de Bruxelles ... T. I, p. 126.

80 ibid. p. 184.

vers ses compatriotes, ceux des environs d'abord, ceux plus tard dont il apprend la misère corporelle et spirituelle.

Sur ces entrefaites, une nouvelle entreprise s'offre à lui: «Un jour Samt'andjimba vint avertir les missionnaires qu'une tribu mongole de l'Ouest avait été pillée par les Houi-dze (mahométans): tentes, provisions, troupeaux tout avait été enlevé, et ces pauvres malheureux erraient à l'aventure en proie à la plus affreuse misère. Nous demandâmes à Samdadchiemba ... s'il voulait aller à la recherche de ces malheureux et nous les amener. Le même jour il se mit en route à travers le désert ...,[81] à Taihai et Koeihoatch'eng où se trouvaient les réfugiés Ordos[82]. «Le bon vieillard, écrit le P. De Vos, se voyant chargé d'une mission aussi honorable, sentit revenir ses forces d'autrefois ... Le bon Dieu a guidé ses pas et béni ses charitables efforts.» Ce voyage se passa pendant l'été de 1870[83].

Grande fut la joie des missionnaires quand ils virent revenir Samt'andjimba quelques semaines plus tard, avec une véritable colonie de Mongols! Les missionnaires les établirent sur un terrain de la Mission à Yaotzekeou dans le voisinage de la lamaserie de Tchortchi, 18 km. de Siyingtze et leur donnèrent Samt'andjimba pour chef et catéchiste. Il y avait un lama savant et très versé dans la langue mongole et thibétaine, deux familles complètes et une jeune fille orpheline. Le P. Verlinden voulut fixer ses catéchumènes dans un village exclusivement mongol et leur bâtir une petite église. Il réunit ainsi à Yaotzekeou trois familles d'émigrants Ordos et deux familles converties des environs. Il leur procura des tentes et pour leur permettre de vivre leur donna un petit troupeau de vaches[84].

Cette vie sédentaire ne leur plaisait pas trop. D'ailleurs plusieurs de ces Mongols aspiraient à retourner dans leurs foyers dans les Ordos. Leur départ raviva le désir des PP. Verlinden et De Vos A. de partir vers ces régions. Finalement, en 1873, le P. Verlinden demanda formellement à partir avec le P. De Vos dans le but de fonder une mission chez

---

81 Voyages de Bruxelles ... T. I, p. 184.

82 Van Hecken OC, p. 57.

83 ibid. p. 57.

84 ibid. p. 57-60. - De Rochechouart OC, p. écrit: «Shamba-shiemba qui remplit aujourd'hui les fonctions de catéchiste ... prêchant les bienfaits du catholicisme et tâchant de former des néophytes, s'est spécialement chargé des mongols, dont il connaît la langue et les habitudes». - L'orpheline Sonomtchitchik dont l'histoire est décrite dans Van Hecken OC, p. 58-59, deviendra l'épouse du frère de Samt'andjimba, qui s'appelle Poro. Celui-ci habitait aussi sous la tente à Yaotzekeou. Plus tard il repart avec son épouse vers le royaume de Dzunghar, où il habite encore en 1874—75 près de Bagha Edjin. Lors de la famine de 1877—78, les missionnaires transplantèrent les chrétiens mongols et chinois vers l'Ouest, dans la région de Porobalgason et Santaoho. Actuellement le neveu de Samt-andjimba et l'arrière petit-neveu habitaient encore la chrétienté de Porobalgason. - A ce sujet Van Hecken OC, pp. 35, 60, 67 et 103. - L'histoire ne donne pas la date à laquelle le frère de Samt'antjimba vint en Mongolie. Dans Huc-Planchet, T. II, p. 47, à propos de la visite que fit le chamelier aux Trois-Vallons en 1844: «Samdadchiemba attira plus tard sa famille aux Ortous, où elle se convertit. Ses neveux jouissent d'une honnête aisance dans la petite chrétienté de Porobalgason.» - Van Hecken dans un manuscrit (Mongolica, p. 14) écrit que Sam avait amené son frère Poro, un lama, à Siwantze où il avait été instruit et baptisé.

les Mongols du Koukounoor, car, d'après les dires d'un mongol converti, récemment revenu de ces contrées: «les Musulmans y ont tout détruit et enlevé, les lamaseries sont brûlées. Le peuple et le roi sont dans la dernière misère et depuis que leurs dieux et lamas ne les ont point protégés contre leurs ennemis, ils ne croient plus en rien. Fasse Dieu féconder ce terrain pour la semence nouvelle» [85].

Vers les Ordos.

Après ses débuts dans l'apostolat, œuvre dont il s'était acquitté à la grande satisfaction des missionnaires, il n'y avait pas de doute que Samt'andjimba serait le guide des voyageurs. Mgr. Bax, provicaire de Mongolie, était gagné à l'entreprise et tout disposé à faire des sacrifices financiers exceptionnels pour mener cette œuvre à bonne fin.

Le Provicaire note dans son carnet: «Le 6 février 1874 le départ des RR. Verlinden et De Vos eut lieu. C'était une expédition touchante; ils ne savaient pas où se rendre, mais ils étaient accompagnés de trois Mongols, dont déjà deux chrétiens, le premier Samdadchiemba, le même qui a accompagné les RR. MM. Huc et Gabet dans leur voyage au Thibet, le second un nouveau converti, le troisième un catéchumène, nommé Tongrepo. Le départ eut lieu de Ehrchesanhao. Les missionnaires montaient à cheval, les Mongols conduisaient les huits chameaux qui portaient la tente, autel et les effets des missionnaires qui prenaient pour viatique 500 taëls; le reste de l'expédition avait coûté à peu près autant» [86]. Dans une lettre au Supérieur général de Scheut, il écrit: «Je n'oublierai jamais le moment solennel, imposant, où ces chers confrères se mirent en route. ... Quatre Mongols les conduisaient [87]. A leur tête se trouve Samdadchiemba, qui malgré les horribles privations qu'il eut à subir lorsqu'il traversa la Tartarie tout entière ... s'est offert joyeusement pour servir de guide à nos missionnaires ... [88]. Prions Dieu de benir cette expédition uniquement entreprise pour sa gloire et pour le salut des âmes» [89].

---

85 Van Hecken OC, p. 67-68. Lettre de Verlinden de fin 1873 ou commencement de 1874.

86 Notes personnelles de Mgr Bax, conservées dans les archives de Siwantze.

87 Dans ses notes, il dit «trois». Van Hecken, p. 73, d'après une lettre du P. Verlinden (25 avril 1874) donne le nom des Mongols: Tongreb, Samt'andjimba, Bayer de Djunghar.

88 Prjévalski, explorateur russe, passa à Ehrchesanhao en 1871 et demanda Samt'andjimba comme guide. Prjévalski dit qu'il refusa d'accompagner au Thibet, «prenant pour excuse l'avancement de son âge». OC, p. 80. - Huc-Planchet OC, T. II, p. 359, ajoute, l'on dirait que ce fidèle serviteur avait prévu les attaques injustifiées de cet explorateur contre son père spirituel» (M. Huc). Sur ces attaques, voir le même livre, T. I, p. 7-8. - Il se peut aussi que le Thibet effrayait notre guide ou mieux encore que vers ce temps il était entièrement absorbé par le premier noyau de chrétienté mongole de Yaotzekeou. En tout cas, trois ans plus tard, il se présentera avec joie pour devenir le guide, des missionnaires. On ne parle pas de l'épouse de Samt'andjimba, qui était dans le Sik'acuwai depuis 1872; voir note 65.

89 Voyages de Bruxelles ... T. II, p. 78. - Mostaert A., OC, p. VI: «Les Ordos forment la confédération du Grand Temple, laquelle comprend les sept bannières suivantes: Wang, Dalat, Dzunghar, Otok, Khangin, Usin et Dzasak; les trois premières composant l'aile gauche et les quatre dernières l'aile droite. Outre les Mongols

La contrée des Ordos, en passant par le Heoupa, Koeihoatch'eng et le fleuve Jaune, n'était pas inconnue à notre guide expérimenté. Pour la quatrième fois il parcourait cette route bien que chaque fois dans des circonstances fort différentes. Cette fois-ici, il ne retournera plus vers Siwantze. Il restera aux Ordos, occupé dans diverses chrétientés jusqu'à la fin de sa vie.

La caravane s'avançait lentement. Ils rendirent visite aux rois de Djunghar et de Usin et poussèrent leur avance jusqu'à la ville chinoise de Ningt'iaoliang, près de la Grande Muraille. Après quelques jours «ils arrivèrent dans une vallée fort longue, large de 5 à 6 km. et bordée de hautes collines de sable. Cette plaine s'appelait Tch'eng tch'ouan parce que au milieu se dressent les ruines de l'ancienne ville de Hengtou appelée par les Mongols Porobalgason» [90]. Ils s'arrêtèrent à 50 li de Ningt'iaoliang. Leurs provisions étaient épuisées et ils chargèrent Samt'andjimba d'aller acheter de la farine et du millet.

Et voici que Samt'andjimba revint le lendemain soir avec des gâteaux et de bonnes nouvelles! N'avait-il pas trouvé de la farine ou du millet? Il avait trouvé beaucoup mieux et pour ce motif il fallait que les pères spirituels prennent quelques gâteaux. Le catéchiste avait en effet rencontré plusieurs familles chrétiennes. C'étaient les survivants du massacre du 27 janvier 1868 qui avaient pris la fuite avant la prise de la ville par les Mohamétans.

Samt'andjimba n'avait pas seulement cherché des vivres. En bon éclaireur il avait retrouvé les premiers chrétiens qui, le lendemain (le 11 avril) [91] «avertis de l'arrivée des missionnaires par Samt'andjimba, venaient saluer les «chenn-foe» d'Occident» [92].

Dans les chrétientés des Ordos.

Les PP. Verlinden er De Vos décidèrent de ne pas s'avancer plus loin, de peur d'empiéter sur le territoire d'autres missionnaires ou de s'éloigner trop loin de leur base. Ils restèrent dans les environs de Ningt'iaoliang et voulurent rayonner de là vers les différents royaumes des Ordos.

Les débuts difficiles de la Mission de Mongolie Occidentale [93] ne nous intéressent ici que pour la part qu'y a prise notre Jean-Baptiste Samt'andjimba.

Il n'est pas téméraire de supposer qu'il fut le compagnon de route des missionnaires lors de leur visite au roi d'Otok. Encore en 1874, lors de la première persécution dans le royaume de Usin, le P. Verlinden

---

ressortissant à ces sept bannières appartenaient aussi aux Ordos les Darkhat, qui sont préposés au culte de Tsingis-khan. ... Le territoire de la confédération du Grand Temple fait partie de la province de Souei uien. Il confine aux provinces de Chansi, de Chensi et de Ning hia. Les frontières en sont au sud et à l'est le fleuve Jaune, une partie toutefois du territoire débordant au delà de ce fleuve au nord-est et au nord-ouest.»

90 Van Hecken OC, p. 78.

91 Voyages de Bruxelles ... T. II, p. 158. Van Hecken OC note que l'entrevue des chrétiens avec les missionnaires eut lieu le 12 avril (p. 78).

92 Voyages de Bruxelles ... T. II, p. 158.

93 Le vicariatde Mongolie occiduo-méridionale fut érigé en déc. 1883; Mgr De Vos fut le premier vicaire apostolique († 21 juillet 1888).

envoya Samt'andjimba au mandarin, disant qu'en empêchant les Mongols d'entendre la doctrine, il violait le décret de l'empereur [94]. Le fidèle serviteur semble être un aide précieux du P. Verlinden et il reste attaché au service de la Mission. En 1878, il arriva à Santaoho chez le P. De Vos conduisant des chameaux: «le P. De Vos le retint à Santaoho et le plaça à la tête de la colonie mongole». Il ne manque pas d'un certain zèle, écrit le P. Gueluy [95], seulement le maître improvisé a jeté les hauts cris sur l'ignorance de nos Mongols en matière religieuse. Quoi d'étonnant? Leur catéchiste n'était lui-même que catéchumène» ... et Samt'andjimba, vieux chrétien et ayant vécu depuis longtemps dans de vieilles chrétientés, les voulait tous instruits au même degré que lui.

A la fin de 1878 il quitta Santaoho et s'en alla au sud, dans la région de Koeihoatch'eng (Kweisui), pour les besoins de la Mission. Là il aida à organiser la caravane qui devait conduire Mgr Hamer, vicaire apostolique du Kansou, à travers les Ordos. «Notre char fut remplacé par des chameaux, écrit le Vicaire apostolique, et l'illustre Samdadchiemba, l'ancien compagnon de voyage de MM. Huc et Gabet, se trouvant précisément dans notre résidence, voulut bien nous mettre sur la bonne route. Le fusil sur l'épaule et l'œil au guet, il ouvrait crânement la marche, avec la désinvolture d'un vieux troupier» [96].

De Santaoho, Jean-Baptiste s'en retourna à Porobalgason, chrétienté exclusivement mongole. Ce village prenait tout doucement l'allure d'un vrai poste de mission. En mai 1879, un zélé missionnaire, le P. J. Van Aertselaer [97] y arrive. L'année suivante, il écrit qu'il y a environ 200 chrétiens et catéchumènes. «Je ne désire pas tant avoir un grand noyau de chrétiens qu'on bon noyau de bons chrétiens. Et pour obtenir ce résultat, il vaut mieux que le nombre des catéchumènes ne s'accroisse pas trop rapidement, pour ne pas trop dépasser le nombre des chrétiens baptisés. C'est l'exemple et l'autorité de ceux-ci qui forment et perfectionnent les nouveaux-venus» [98]. Pour donner plus d'autorité à l'exemple de ses bons chrétiens, il fit choisir au suffrage universel, les cinq chrétiens les plus méritants qu'il nomma catéchiste. Ces cinq furent: Samt'andjimba, Patai, Tongrop d'Otok, Tchokto et Sengke. Les catéchistes devinrent les administrateurs de la mission et s'attachèrent avec un zèle exemplaire à leur poste. C'est peut-être durant ces années que Samt'andjimba avait pris l'habitude de prêcher à l'église. A défaut de missionnaire connaissant bien la langue des chrétiens mongols, les catéchistes remplissaient parfois cette fonction. Samt'andjimba tiendra à cette habitude jusqu'aux dernières années de sa vie.

---

94 Van Hecken OC, p. 93.
95 P. Gueluy part pour le Kansou en 1879.
96 Les Missions catholiques, XI, 1879, p. 443.
97 Van Aertselaer J. ne reste qu'un an aux Ordos, puis il retourne à Siwantze en 1880. Après avoir rempli la fonction d'assistant du Supérieur général de Scheut, il devint lui-même Supérieur général et à la fin de son décennat (1898) il fut nommé vicaire apostolique de Mongolie centrale. Il mourut à Siwantze le 12 janvier 1924.
98 Van Hecken OC, p. 143.

1880—1900: les vingt dernière années d'une vie riche en événements et marquée si distinctement par le doigt de la divine Providence.

A cette époque là, on parle du «vieillard San-ta». Le P. De Deken le retrouve à Santaoho en 1881, «où il vit chez nous, missionnaires, aux frais de la mission» [99].

Renoncerait-il pour du bon aux voyages dans le désert pour devenir un sédentaire à l'égal des Chinois? Ou bien confirmera-t-il par un exemple le dicton d'un auteur qui écrit: «Le Mongol - qu'on nous pardonne cette expression, nous n'en trouvons pas d'autres - le Mongol est un animal essentiellement migrateur, comme le canard et la grue. Il se trouve bien partout, à condition de n'y pas rester longtemps, et ce n'est point seulement le pâturage nécessaire à ses troupeaux qui le pousse à changer d'endroit, mais aussi son humeur naturellement vagabonde» [100].

Nous sommes en 1882. Quatre explorateurs russes de passage aux Ordos, séjournèrent pendant huit jours auprès du P. Steenackers. Voulant atteindre le Thibet par le Kou-kou-noor, ils tenaient absolument à posséder parmi leurs nouveaux serviteurs le vieux Samt'andjimba. Le P. Steenackers connaissait son bonhomme et prit les précautions nécessaires. Voici comment il décrit les mesures qu'il crut opportunes avant le départ de la caravane: «Notre Sam fut enchanté de la proposition; il pourrait malgré ses soixante-dix ans et plus [101], chevaucher durant de longs mois, et revoir au Kou-Kou-noor ses parents et amis. Il revint d'ailleurs de ce voyage alerte comme un jeune homme, mais ne possédant plus une seule sapèque, malgré le riche salaire qu'il avait reçu; en Mongol insouciant et généreux, il s'était complètement dépouillé pour ses cousins du Kou-kou-noor. Heureusement, prévoyant la chose, je lui avais fait acheter avant son départ trois belles vaches qu'il trouva, lors de son retour, suivies d'une belle progéniture» [102].

Une belle gravure de 1891 nous représente le bon vieillard. Le P. Clerbaux le met une dernière fois en vedette, et nous dit que Samt'andjimba vit encore aux Ordos: «Il n'a rien perdu, malgré son grand âge, de son humeur vagabonde et de sa verve. Quand on lui parle de la brillante réputation dont il jouit en Europe, il répond qu'il préférerait une très grosse blague bien bourrée de bon tabac» [103]. La couleur locale certes ne manque pas et le trait semble caractéristique pour le Mongol que nous connaissons.

Jean-Baptiste passa les dernières années dans la belle chrétienté de

---

99 Huc-Planchet OC, T. I, p. 8-9.

100 Missions en Chine et au Congo (Missions de Scheut) 1891, pp. 451-452.

101 Le passage des quatre Russes: MM. Skassi, Berozowski, Potanin et Mme Potanin, doit avoir eu lieu en 1882, alors Jean-Baptiste n'avait pas encore septante ans. ...

102 Missions en Chine et au Congo (Missions de Scheut) 1896, p. 200. - Rock-Hill en 1888, dit qu'il est encore vigoureux et courageux, aimant le jeu et la bonne chère, et en définitive chrétien peu fervent. «Ces réflexions malveillantes, écrit Huc-Planchet OC, (T. II, p. 359) sont contredites par les renseignements transmis par les missionnaires des Ortous.»

103 Missions en Chine et au Congo, 1891, p. 449.

Porobalgason sans soucis matériels, édifiant chacun par son bon exemple. Tous les jours, appuyé sur sa canne, il se dirige vers l'église. Le dimanche après le Salut, tout en se promenant dans l'église, il débite une espèce de prône qui commence par les mots «Mes bien chers chrétiens». Il parle un dialect qui n'est pas la langue des Mongols de Porobalgason, mais tout le monde semble le comprendre et apprécier la ferveur du vieillard. Vers la fin de sa vie cependant il n'avait plus l'intelligence très lucide.

Le bon Dieu n'a pas permis que le vieux Samt'andjimba vécut les mois terribles de l'insurrection des Boxeurs. Il mourut deux mois avant la tempête qui causa tant de désastres dans la région des Ordos et spécialement dans la chrétienté de Porobalgason. Sa sépulture se trouve à l'intérieur de l'enceinte, près de la muraille du sud de l'ancienne ville de Porobalgason [104].

N'a-t-on pas le droit de citer le nom de Samt'andjimba parmi les apôtres laïcs des Missions Mongoles? N'a-t-on pas le devoir de louer le Seigneur de ce que, par le jeu obscur de sa Divine Providence, Il a conduit notre fidèle Jean-Baptiste à travers les mille et une péripéties de la vie pour en faire ce qu'Il s'était proposé d'en faire: l'aide et le guide des missionnaires parmi ses compatriotes.

Jean-Baptiste, comme son illustre patron, fut vraiment un précurseur. Il fut le premier de tant d'apôtres laïcs qui se sont dévoués au service de l'apostolat chez les Mongols, à la grande consolation des hérauts de l'Evangile, perdus dans la steppe de Mongolie.

Jeune chabi et vagabond de la steppe, lama dans la capitale et jeune néophyte en Mongolie, chamelier du désert et exilé du Thibet, chrétien fervent et Xavérien courageux, prêchant aux chrétiens et formant des catéchumènes, guide des missionnaires et apôtre zélé jusqu'à la fin de sa longue carrière, voilà ce qu'est la vie de Samt'andjimba.

N'est-il pas le grand vagabond du bon Dieu, qui heureux de son sort et peu soucieux du matériel, vit au jour le jour, content de rendre service et d'aider les moins fortunés que lui par sa générosité.

Un des missionnaires de Mongolie a écrit qu'il n'était pas un Crésus. Il parle du Samt'andjimba terrestre. Le bon Dieu aura reconnu son serviteur fidèle et nous croyons bien que le Samt'andjimba céleste est un grand Crésus, qui loin d'avoir le surnom ironique que lui ont fait ses exploits sur la terre, vit couronné de gloire dans le bonheur éternel.

---

104 Notes communiquées par les RR. PP. Mostaert et Braam.

Zwischen Mission und Pfarrei

Zum 50-jährigen Gründungsjubiläum der Missionsstation Kwiro

Von Dr. Walbert Bühlmann OFMCap, Dar-es-Salaam.

Mission ist etwas, das seinem Wesen nach zum Verschwinden bestimmt ist. Wie das Kind dem in ihm werdenden Mann Platz macht, so sollen die Verhältnisse im Missionsland, wo die einheimische Kirche noch nicht fest begründet ist, in einen Zustand übergehen, wo die katholische Kirche mit all ihren wesentlichen Bestandteilen vorhanden und verwurzelt ist [1]. Papst Pius XII. betonte am 24. Juni 1944 vor den Vertretern der Propaganda-Kongregation und der päpstlichen Missionswerke diesen Übergangscharakter der Mission: «Das große Ziel der Mission ist es, die Kirche in den neuen Ländern zu begründen und fest zu verwurzeln, daß sie eines Tages dort sich selber erhalten und entwickeln kann, ohne die Unterstützung der Missionswerke. Das Missionswerk hat keinen Selbstzweck, sondern strebt mit allem Eifer nach jenem hohen Ziel. Ist das erreicht, dann zieht sich die Mission zurück» [2], dann hören die Missionsverhältnisse dort auf.

Bevor ein ganzes Land dieses Ziel erreicht und seinen Missionscharakter der Vergangenheit und der Missionsgeschichtsschreibung überlassen kann, werden naturgemäß einzelne Sprengel und - noch vorher - einzelne Missionsstationen das kirchliche Vollalter erlangen. Und wie ein ganzes Land in jenem Übergangsstadium - fast möchte man für dieses Übergangsstadium den Vergleich mit der Pubertätszeit brauchen - vor neue Aufgaben gestellt wird, und wohl auch seine Krisen durchmachen muß, bis es den Ausgleich zwischen den in ihm neu erwachten Kräften gefunden und sich eine feste, gerade ihm eignende Form geschaffen hat, so spielt sich das gleiche schon vorher im kleinen ab auf der einzelnen Missionsstation. Die Seelsorge auf einer Missionsstation in dieser Periode, d. h. wo die Kirche schon tiefere Wurzeln geschlagen hat, bekommt also gegenüber dem Anfangsstadium ihre ganz neuen Aspekte. Das wollen wir anhand eines konkreten Beispiels illustrieren, das typisch und zugleich wegleitend sein kann für andere Stationen, die sich diesem Zustand nähern.

Die Termini und damit Titel und Zielsetzung unseres Artikels sind also folgendermaßen aufzufassen: unter «Mission» [3] verstehen wir hier den Zustand eines bestimmten und abgegrenzten kirchlichen Territoriums, einer «Missionsstation», wo man immer noch in den Anfängen ist, die Kirche einzupflanzen. Unter «Pfarrei» verstehen wir den Zustand eines bestimmten und abgegrenzten kirchlichen Territoriums, wo die Kirche mit ihren wesentlichen Bestandteilen vorhanden und verwurzelt ist, das also den Missionscharakter verloren hat. — Was das im einzelnen bedeutet, werden wir im Verlauf der Arbeit noch sehen. — Kirchenrechtlich sind die «Quasi-Pfarreien», obschon sie schon eine gewisse Konsolidierung der Kirche voraussetzen, noch wesentlich mit dem Missions-

---

1 Vgl. Seumois A., OMI, Vers une définition de l'activité missionnaire. Schriftenreihe der NZM, Nr. 5.

2 AAS 1944, 210. Diesem Satz wurde noch vermehrter Nachdruck gegeben, indem er in die Enzyklika «Evangelii Praecones» aufgenommen wurde. Vgl. AAS 1951, 508.

3 Über die verschiedenen Bedeutungsmöglichkeiten dieses Wortes vgl. Pio de Mondreganes OFMCap, Manuale di Missionologia 5-8, Torino-Roma 1950. Ferner: Seumois A., Introduction à la Missiologie 61-85, Supplementa der NZM Nr. 3.

begriff verbunden[4]. Einzelne Quasi-Pfarreien können allerdings dem Durchschnittszustand des ganzen Gebietes so weit voraus sein, daß sie, für sich betrachtet, wenig mehr vom Missionscharakter an sich tragen, also bereits «parochiabiles» wären. Anderseits gibt es in den Missionsländern, in denen die kirchliche Hierarchie errichtet wurde, «Pfarreien», die aber je nachdem noch mehr oder weniger den Charakter des «bloß Begonnenen, des noch nicht Vollendeten« haben[5], also noch Missionsterritorien sind. Sie haben gleichsam von oben her den Pfarreititel zugesprochen erhalten, als Ansporn, um umso eifriger dem gesteckten Ziel zuzustreben. Wir meinen hier nicht solche «Pfarreien», sondern solche, die kirchenrechtlich und auch ihrer Natur nach den Missionscharakter verloren haben. «Zwischen« gibt den formellen Gesichtspunkt unserer Arbeit an: wir betrachten das Zwischen- und Übergangsstadium von «Mission» zur «Pfarrei», die arteigenen Seelsorgsverhältnisse einer Station, die zwar immer noch «Mission» ist, aber sich doch langsam dem Zustand einer «Pfarrei» nähert. Wir werden sehen, daß sich aus dieser eigenen Situation viele Vorteile ergeben, auch eigene Schwierigkeiten, vor allem aber manche neuen Aufgaben.

Die Missionsstation, an der wir dieses Übergangsstadium illustrieren, ist Kwiro im Apostolischen Vikariat Dar-es-Salaam (Tanganyika Territory). Wir wollen damit keineswegs sagen, daß Kwiro das typische Beispiel dieser Art wäre. Es ist nur ein Beispiel von Hunderten, das wir einfach deshalb herauswählen, weil es uns persönlich näher bekannt geworden ist.

Kwiro wurde 1902 von den Benediktinern von St. Ottilien im Land der Pogoro[6] gegründet und entwickelte sich, von einigen Wirren abgesehen, sehr verheißungsvoll. Da kam der Weltkrieg mit seinen für die Missionen in den deutschen Kolonien so verhängnisvollen Auswirkungen. Am 2. November 1917 müssen die Patres, Brüder und Schwestern von ihren Kwiro-Christen Abschied nehmen. Der spätere Stations-Chronist, der die Ereignisse der Kriegsjahre nachtrug, fügte hier bei: «Das Wort des Herrn sei Euer Trost: ein anderer ist es, der sät, und ein anderer, der erntet, und doch werden einst alle miteinander sich freuen am ewigen Erntefest». Über die folgenden Jahre haben einzelne Weiße Väter im Apostolischen Vikariat Dar-es-Salaam ausgeholfen und Kwiro fürs Allernotwendigste betreut. Ein neuer Morgen ging über der Station auf, als am 30. Juli 1921 die ersten Schweizer Kapuziner, die in diesem Jahr das Apostolische Vikariat Dar-es-Salaam übernommen hatten, den Kwiro-Hügel erklommen und in das Erbe ihrer Vorgänger eintraten. Die Christen wurden wieder gesammelt, die Schulen wieder eröffnet und von Jahr zu Jahr vermehrt. Der Bischof ließ es nicht daran fehlen, diese Mutterstation des ganzen Innengebietes des Vikariates entsprechend den seelsorglichen Bedürfnissen würdig auszubauen, so daß Kwiro heute mit seinen Bauten und mit seinen Christen die Krone des Vikariates darstellt. Nachdem im Lauf der Jahre 5 Tochterstationen von Kwiro abgetrennt worden waren (Kiberege, Sali, Sangi-Taweta, Sofi, Igota) und von diesen aus wiederum 12 Tochterstationen entstanden, bleibt für Kwiro heute noch folgender Bestand: 10 Patres, 9 Brüder, 12 Schwestern der Göttlichen Vorsehung von Baldegg, 28 einheimische Schwestern, 8500 Katholiken, die etwa ⅗ der Gesamtbevölkerung ausmachen, 2629 Schulkinder, von denen 872 auf der Station selber die Schulen besuchen

---

4 Vgl. C.I.C. Can. 216, § 2, 3.

5 Ebd. Can. 252, § 3: Huic Congregationi (scl.de Prop. Fide) sunt etiam subjectae regiones, quae, etsi hierarchia inibi constituta sit, adhuc inchoatum aliquid praeseferunt.

6 Über den Stamm der Pogoro vgl. Lussy, P. Kunibert OFMCap., Anthropos, 46 (Fribourg 1951), 431-441.

(Primarschule, Mittelschule mit 4jährigem Englischkurs, Handwerkerschule, Lehrerseminar, das eben gegenwärtig in die Secondary-School für die ganze Ostprovinz des Tanganyika umgewandelt wird, Kleines Seminar, Haushaltungsschule).

Gehen wir nun daran, die Seelsorgsverhältnisse dieser Station unter dem genannten Gesichtspunkt zu betrachten. Möge diese Arbeit zugleich eine ganz bescheidene Festgabe sein zum 50jährigen Bestand der Mission Kwiro[7].

Vorteile

Die Pioniere der Glaubensverkündigung in Afrika wissen, welch unsägliche Mühen es gekostet hat, eine Station zu gründen und einen Durchbruch zu schlagen durch die geschlossene Front des Heidentums. Dieses Stadium ist in Kwiro längst überholt. Seit Jahren steht die Mission gefestigt da. Man kann sich die mächtige Christkönigs-Kirche und die Schulgebäude nicht mehr vom Kwiro-Hügel wegdenken. Die Leute selber würden sich dagegen wehren, denn sie sind stolz auf diese Mission und sie wissen: die Mission hat uns nicht nur die wahre Religion, sondern auch Kultur und Fortschritt gebracht.

Diese öffentliche Stimmung unterstützt das Schaffen der Missionare sehr. Sie müssen nicht mehr als Einzelgänger gegen den Strom der ganzen Masse schwimmen, und die Christen, die zu ihnen stehen, müssen nicht mehr riskieren, aus Familie und Stamm ausgestoßen zu werden. Die Christen bilden heute das Gros und es ist für Heiden nun leicht, sich dieser Gruppe anzuschließen. Die Mission hat Ansehen. Es gilt als Ehre, Christ zu sein. Früher brauchte es Mut, einen christlichen Namen zu tragen.. Heute hingegen schämen sich viele Heiden ihres Namens. Sie haben Hemmungen, ihren Namen zu sagen, und manche geben auf die Frage: «Wie heißest du?» die Antwort: «Ich habe keinen (scl. christlichen) Namen», d. h.: ich bin nur Heide. Nicht selten kommt es vor, daß Heiden sich einen christlichen Namen beilegen, um wenigstens dem Namen nach dem Christentum, der Religion von heute, anzugehören.

Die Schule, denen die Missionare von Anfang an die größte Sorge zuwandten, um deretwillen sie aber auch unzählbare Kämpfe ausfechten mußten, hat heute gewonnenes Spiel. Früher mußte man gleichsam Kind um Kind erobern. Man mußte mit den Eltern reden, ihnen dafür Geschenke geben. Es war auch lange Zeit Brauch, daß man jedem Täufling ein Tuch gab. Heute hat die Geschenkmethode aufgehört. Die Kinder müssen sogar die Schulmaterialien selber zahlen, und dennoch bekommt man die Kinder. Man kann die Kinder für die Schule fordern, kann mit Autorität auftreten, denn die einheimische Regierung, die den Wert der Schule erkannt hat, steht hinter der Mission. Die englische Kolonialregierung hat verfügt und sanktioniert, daß Kinder, die sich freiwillig für die Schule gemeldet haben, durchhalten müssen und nicht während des Schuljahres davonlaufen dürfen. Der christliche Häuptling

---

7 Vgl. auch den Artikel von P. Cyprian Zahner OFMCap., Die Seelsorge in Kwiro, in: Jahresbericht der Schweizer Kapuziner in Afrika, 5-17, Olten 1952. — Auch dieser Artikel hier ist aus dem Gespräch mit dem genannten Mitbruder herausgewachsen.

der Pogoro geht noch weiter und wünscht ausdrücklich, daß alle Kinder zur Schule kommen. Er selber besucht auf seinen Reisen die Missionsschulen und eifert Kinder und Eltern an. So sind wohl 90 Prozent aller Kinder von der Schule - von der Missionsschule; im ganzen Gebiet von Kwiro hat es nur eine Regierungs-Primarschule, hauptsächlich für die Islamkinder von Mahenge - erfaßt. Wer aber in die Missionsschule kommt, wird auch die Taufe wünschen. Es sind Ausnahmefälle, wenn Kinder die Missionsschule verlassen, ohne getauft worden zu sein.

Wenn anfangs die Anhänger des Christentums sich mehrheitlich aus den Reihen der Jugend rekrutierten, deren Glaube unter dem Einfluß der heidnischen Alten manchen Risiken ausgesetzt war, ist nun aus diesen Jungen die heute erwachsene Generation geworden. Sogar unter den alten Frauen, die bei den stark mutterrechtlichen Pogoro einen großen Einfluß haben, sind schon manche wackere Christinnen, die sich nicht scheuen, nun auch für die christlichen Grundsätze in ihrer Verwandtschaft einzustehen.

Vor allem ist das Christentum heute in der lebenskräftigen Familie verwurzelt. Es gibt heute 1512 katholische Familien im Bereich der Mission Kwiro, und im allgemeinen darf man sagen, daß diese, was Familiengeist, Hygiene und Wohlstand angeht, sichtlich höher stehen als die heidnischen Familien. Gern weisen sie auch, wenn man sich über ihre Familienverhältnisse lobend ausdrückt, auf die Verdienste jener Patres und Schwestern und der Missionsärztin Fr. Dr. Schuster hin, die lange Jahre den Eheunterricht erteilten. — Diese katholischen Familien sichern der Kirche Bestand und weiteres Wachsen. Im 5. Lustrum des Bestehens der Mission, in den Jahren 1921/25 wurden 477 Kinder aus katholischen Ehen getauft. Im 10. Lustrum nun, 1946/50 waren es 1260 Kinder, die nicht von Mann zu Mann erobert werden mußten, sondern einfach der Kirche von katholischen Eltern geschenkt wurden. Solche Kinder, die in der katholischen Familie aufwachsen, - selbst wenn sie auch vom Elternhaus noch wenig positive religiöse Kenntnisse mitbringen - kennen doch oft vom Heidentum sehr wenig mehr [8] und bauen ihren Glauben auf ganz andere Fundamente als jene, die erst in spätern Jahren das Christentum in den Boden einer heidnischen Vergangenheit einpflanzen müssen. Der Einfluß der Missions-Internate zusammen mit der ganzen Atmosphäre des christlichen Elternhauses wirkt sich nun auch dahin aus, daß die Gründung neuer christlicher Familien auf sauberem Weg vor sich geht, indem die jungen Christen im heiratsfähigen Alter nicht mehr so, wie es früher fast die Regel war, nach Art der Heiden einfach zusammenleben, bis der Missionar sich von Fall zu Fall dahintermacht und nach vielem Stoßen und Drängen die christliche Ehe einsegnen kann. In den letzten 5 Jahren sind in Kwiro 387 Ehen geschlossen worden, und von diesen 387 jungen Brautpaaren haben nur noch 78 vor dem Empfang des Sakramentes öffentlich zusammengelebt.

Beachtenswert ist auch die Verschiebung bezüglich der konfessionellen Verhältnisse bei den Regierungsangestellten. Obwohl der

---

[8] Vgl. unsere Untersuchung: Psych.-religionspäd. Erwägungen über Fragen von Negerschülern, in: NZM 1951, 229.

Stamm der Pogoro früher ganz heidnisch war und erst in neuer Zeit einige den Islam angenommen haben, war doch Mahenge, die Regierungsstation, eine halbe Stunde von Kwiro entfernt, schon zur deutschen Kolonialzeit ein richtiges Islam-Nest. Früher war es allgemein üblich, daß die Mohammedaner obenaufkamen und die besten Stellen erhielten, weil sie den Heiden an Bildung und Einfluß überlegen waren. Heute gelten die Christen als die besser Gebildeten. Früher waren die einheimischen Regierungsangestellten auf der Boma (Regierungsbüro), im Spital und auf der Post alles Mohammedaner. Heute sind es 20 Katholiken, 10 Protestanten - in unserem Missionsgebiete hat es zwar sehr wenig Protestanten, aber es werden gerade für die Regierungsstellen gern Neger von andern Gebieten zugezogen - und 10 Mohammedaner. Es ist klar, daß diese Verschiebung dem Missionar sehr angenehm ist, da er doch immer etwa mit diesen Leuten zu verkehren hat, und zugleich stärkt das das Selbstbewußtsein und das Zusammenhangsgefühl der Christen.

All das zeigt, daß eine Missionsstation, in der die Kirche schon einigermaßen eingewurzelt ist, aus diesem Umstand viele Vorteile zieht für die Seelsorge. Sie besitzt nicht bloß, was sie erobert hat, sondern es wird ihr noch dazugegeben. Die öffentliche Stimmung, die Schulverhältnisse, das Vorhandensein christlicher Familien, der Bildungsgang mancher Christen, das alles schafft nun zugunsten der Mission. Früher mußte der Missionar Griff um Griff das Rad drehen, jetzt hilft ihm die in Gang gesetzte Christianisierung selber wie ein Schwungrad nach. Es ist etwas wie ein «konstantinisches Zeitalter» über die Mission gekommen, in welchem die Kirche immer mehr sich ausbreiten und verwurzeln und zur vollen Bedeutung und Eigenständigkeit heranwachsen kann.

Schwierigkeiten

Wir lassen hier die Schwierigkeiten beiseite, die allgemein die Missionsarbeit begleiten und die im besondern mit der Betreuung der afrikanischen Christen verbunden sind, sei es, daß sie aus deren Charakter oder aus deren doch immer noch tieferem Kulturstand herauswachsen. Ebenso gehen wir nicht ein auf die Schwierigkeiten, die durch die heutigen Zeitumstände, durch den materialistischen Zeitgeist, durch die Abwanderung in die Städte usw. der Seelsorge in den Weg gelegt werden. Wir beschränken uns auf die Schwierigkeiten, die gerade der Umstand mit sich bringt, daß die Kirche sich schon ziemlich eingewurzelt hat.

Im Gründungszeitalter einer Mission wird der eifrige Missionar spontan dazu getrieben, sein Gebiet zu durchwandern und Schulen zu gründen und Seelen zu suchen. Nach Jahren und Jahrzehnten aber verschiebt sich immer mehr das Verhältnis der Zeit, die er für diese Seelensuche verwenden kann und der Zeit, die er für die Seelsorge der nun gewonne-

9 Diese Gefahr drohte im letzten Jahrhundert in China wegen Priestermangel und aus einer gewissen Entmutigung heraus (vgl. Beckmann J. SMB, Die katholische Missionsmethode in China in neuester Zeit 3-5, Immensee 1931) und bedroht heute wieder gerade jene Gebiete, die sehr große Erfolge hatten und nun wegen mangelnder Kräfte von diesen Erfolgen erdrückt, «erstickt» werden (vgl. Tellkamp A. SVD, Die Gefahr der Erstickung für die kath. Weltmission, Münster i. W. 1950).

nen Christen reservieren muß. Und schließlich kann es infolge Personalmangel - denn die Missionsländer werden ja immer relativ knapp mit Priestern besetzt sein, da es eben ein Anfangsstadium ist und die Priester gleichsam nur aushilfsweise von fern her kommen - zur eigentlichen Gefahr kommen, daß man sich aufs Zentrum konzentriert und für die Randgebiete keine Zeit mehr aufbringt; daß man in der Betreuung des christlichen Stockes aufgeht und an jene, die noch nicht zur Hürde gehören, nicht mehr denkt; daß man vorzeitig «verpfarrert», wo man noch erobernder Missionar sein sollte; daß man, fast ohne es zu merken, in den Stellungskrieg übergeht, bevor man den ganzen Boden gewonnen hat [9]. Diese erwähnte Gefahr bezieht sich nicht nur auf die Heiden der Randgebiete, sondern ebenso sehr auf die Christen der Außenposten. Ein Missionar drückte das in seiner Stationschronik so aus: der Eifer der Christen nimmt ab im Quadrat der Entfernung von der Mission. Natürlich ist nicht die Entfernung als solche schuld, sondern die dadurch meist bedingte weniger intensive Betreuung dieser Christen. In Kwiro ist Gott sei Dank dieser Gefahr unterdessen noch ziemlich gesteuert. Die Station hat 5 Patres im unmittelbaren Dienst der Seelsorge - teilweise sind allerdings auch sie durch Unterricht in Schulen und bei den einheimischen Schwestern beschäftigt - und ist so im Vergleich zu andern Missionsgebieten gut versehen. Zwei Vikare haben als eigentliche Aufgabe die Betreuung der Randgebiete, so daß diese nicht vernachlässigt sind. Zudem erstreckt sich auch dorthin das Netz der Missionsschule, die, wie wir gesehen haben, die noch heidnische junge Generation von Jahr zu Jahr zur Kirche führt. Die erwachsenen und alten Heiden haben Gelegenheit, bei 16 Wanderlehrern Unterricht zu nehmen, und so kommt es, daß im Gebiet von Kwiro selten mehr Heiden als Heiden sterben, ohne vorher getauft worden zu sein.

Kann man feststellen, daß etwa - wie früher zwischen Judenchristen und Heidenchristen - eine Spannung besteht zwischen den «alteingessenen» Christen und den vorweg neu hinzukommenden Heidenchristen? Unter den Leuten selber scheint das nicht der Fall zu sein. Der Missionar allerdings merkt den Nachteil dieser Zweischichtigkeit. Bei den einen kann man die Grundlagen des christlichen Lebens als gesichert voraussetzen, bei den andern muß man immer wieder darauf zurückkommen. Das bereitet dem Pater, der nicht irgend eine allgemeine Predigt halten, sondern die Leute ansprechen will, die er vor Augen hat, Schwierigkeiten. Für die Neuchristen und die Außenchristen muß er immer wieder auf das Konkubinat, auf die Pflicht der Sonntagsmesse zu sprechen kommen, muß sie von der Furcht vor den Geistern und vom Gang zum Zauberer abhalten, sie ermahnen, auch ihre Verwandten zur Kirche zu führen usw. Die alten Christen aber fühlen sich durch solche Worte beleidigt: «Baba, weißt du nicht, daß wir das nicht mehr tun? ... Daß wir das schon tun?» Diesen sollte man andere Gedanken geben, die sie mehr auf die Höhe des christlichen Lebens führen. Der Missionar sieht sich da vor dem paulinischen Dilemma von der «Milch und der festen Speise» [10]. Die gleiche Frage stellt sich beim Religionsunterricht

[10] 1 Kor 3, 2.

und bei den Erstkommunionkursen. Bei den Kindern, die ums Zentrum herumwohnen, kann man gewisse religiöse Kenntnisse voraussetzen, anderseits wissen sie wenig mehr von den heidnischen Gebräuchen und Auffassungen. Anders aber verhält es sich bei Kindern von heidnischen Eltern und wieder anders bei Kindern, die zwar von christlichen Eltern stammen, aber in den Außengebieten wohnen und so noch in der engern Umgebung des Heidentums aufwuchsen.

Zum Übergangsstadium «von Mission zur Pfarrei» gehört wesensnotwendig, daß einheimische Priester nachkommen. Ein Gebiet kann ja nie daran denken, seinen «Missionscharakter» - daß Priester aus der Ferne «gesandt» werden müssen, um die noch nicht begründete oder noch nicht selber lebensfähige Kirche einzupflanzen - aufzugeben, wenn nicht ein einheimischer Klerus und Episkopat an der Spitze steht. Das Apostolische Vikariat Dar-es-Salaam hat es am 29. August 1948 erstmals erlebt, daß zwei seiner Einheimischen zu Priestern geweiht wurden. Es geschah in der Kwiro-Kirche. Gegenwärtig sind 3 einheimische Priester in Kwiro stationiert, wovon einer im Kleinen Seminar und zwei in der Seelsorge beschäftigt sind. Natürlich ist das in erster Linie eine Hilfe und müßte im Kapitel «Vorteile» behandelt werden. Bei der Verschiedenheit der Charaktere, der Denk-, Arbeits- und Lebensweise zwischen Einheimischen und Europäern kann das aber doch auch zu Spannungen und Schwierigkeiten führen, die - wie es die Missionsgeschichte und die Missionsgegenwart überall zeigen - bis zu einem gewissen Grad wohl notwendig mit der Übergangsperiode verbunden sind [11].

Muß man vielleicht noch die Kehrseite der oben geschilderten Vorteile betrachten und von einer Gefahr des «konstantinischen» Zeitalters reden? Daß unter den gegebenen Umständen die Gefahr eines «Selbstverständlichkeits- und Utilitaritäts-Christentums» besteht, liegt auf der Hand. Es kann der Gefahr einerseits gesteuert werden durch eine solide Katechumenats-Praxis. In unserm Vikariat und damit auch in Kwiro gilt als allgemeine Regel, daß das Katechumenat für Schulkinder wenigstens 3 Jahre dauern soll und daß man diese auch nach der Taufe noch wenigstens ein Jahr in der Schule halten soll. Ferner ist zu sagen, daß heute das allgemeine Ansehen des Christentums und der Drang nach Schulbildung Lockmittel entfernterer und harmloserer Art sind, während die Geschenkmethode von früher unmittelbarer utilitaristische

---

11 Vgl. Bericht der Superiorenkonferenz 1951, Ap. Vikariat Dar-es-Salaam, p. 9: «Trotz der großen Freude, die wir darüber empfinden, daß unser Vikariat eigene Weltpriester besitzt, darf der Umstand nicht vergessen werden, daß die ständige Gegenwart von Weltpriestern in einer geschlossenen Körperschaft, wie dies bei unserm Orden der Fall ist, leicht zu Reibereien und Mißverständnissen führen kann. Deshalb ist es durchaus notwendig, daß wir alle uns ganz klar sind über die rechtliche Lage im Verband des Vikariates.» Dann wird mit Hinweis auf die Instructio der Propaganda vom 8. Dez. 1929 dargelegt, daß die Weltpriester vollberechtigte Mitglieder der betreffenden Mission sind, und in nachfolgenden Normen wird das noch im einzelnen umschrieben: Die Weltpriester nehmen teil am gemeinschaftlichen Leben wie die übrigen europäischen Missionare. Sie genießen die gleichen Rechte und haben die gleichen Pflichten, wie andere Mitglieder des Vikariates. Die Präzedenz unter den Priestern, seien sie nun Europäer oder Afrikaner, richtet sich nach dem Datum der Ordination. ...

Motive nähren konnte. Anderseits wird es sich erst bei Rückschlägen irgendwelcher Art - wenn eine missionsfeindliche Regierung ans Ruder käme usw. - und bei den Abwanderern in die Städte, die nun ganz auf ihren eigenen Eifer angewiesen sind, erweisen, ob der erwähnten Gefahr genügend gewehrt wurde oder nicht. Rückschläge der genannten Art sind Gott sei Dank unterdessen noch nicht über Kwiro gekommen, und mit den rund 1000 Kwiro-Christen, die auswärts auf Arbeitssuche gegangen sind, hat man im allgemeinen gar nicht so schlimme Erfahrungen gemacht.

Andere Schwierigkeiten gibt es kaum, die typisch wären für diese Übergangsperiode, außer daß natürlich die gleich zu behandelnden «neuen Aufgaben» auch vielfach mit Schwierigkeiten verbunden sind.

Neue Aufgaben

Wenn die von uns vorausgesetzte Situation sich dadurch kennzeichnet, daß ein kirchliches Territorium vom Zustand der «Mission» allmählich in den Zustand der «Pfarrei» übergeht, so laufen alle neu sich ergebenden Aufgaben auf das hinaus: sie müssen jenes Ziel, die Schaffung einer Pfarreigemeinschaft, vollkommen zu erreichen suchen. Dabei dürfen wir «Pfarrei» nicht bloß als festumgrenzten Seelsorgsbezirk im kirchenrechtlichen Sinn verstehen [12], sondern als eine nach innen und außen geschlossene Gemeinschaft, in deren Innerm unsichtbar der vollständige Kreislauf des göttlichen Lebens vor sich geht, und deren äußere Erscheinung auch von diesem göttlichen Leben geprägt und beherrscht ist [13]. Was die Familie für den Staat ist, das ist - nach einem Wort Pius' XI. - die Pfarrei für die Kirche: die Urzelle der christlichen Gesellschaft [14].

Gewiß, schon der erste Heide, der in einem neuen Missionsgebiet getauft wird, steht nicht als Einzelchrist da, sondern ist in die unsichtbare Gemeinschaft des mystischen Leibes Christi eingeschlossen. Ebenso muß auch die Bildung einer sichtbaren christlichen Gemeinschaft von Anfang an ins Auge gefaßt werden [15]. Nichtsdestoweniger wird aber praktisch am Anfang mehr das individuelle Ziel im Blickfeld stehen, daß man einzelne zum Glauben und zur Taufe und zu den andern individuellen Sakramenten bringe und sie, entsprechend dieser seinsmäßigen,

---

12 Vgl. C.I.C. Can. 216 §1.

13 Vgl. Noppel C, SJ, Die neue Pfarrei, Freiburg 1939. Passim, bes. 99-119: Die Pfarrei als Mysterium. Pinsk J., Hoffnung auf Herrlichkeit (Kolmar, o. J.), 149-163: Die religiöse Wirklichkeit der Kirche, der Diözese und der Pfarrei.

14 Zit. bei Noppel, aaO. 2.

15 Man hat Schmidlin schon den Vorwurf gemacht, daß er (in seiner Missionslehre) ein individuelles und soziales Ziel unterscheide. Nach der heutigen Missionstheologie ist das objectum formale, und damit auch das eigentlich zu erstrebende und zu verwirklichende Ziel der Missionstätigkeit die Begründung der Kirche, die nur als Gemeinschaft gedacht werden kann. Es wäre damit nicht berechtigt, von einem individuellen Missionsziel zu reden. Wir glauben, daß man trotzdem diese 2 Gesichtspunkte unterscheiden kann, allerdings nicht als zwei nicht aufeinander bezogene oder gar entgegengesetzte Ziele im Sinn von: Einzelbekehrung oder Volksbekehrung. Auch der hl. Thomas unterscheidet individuelle und soziale Sakramente (S. Th. III, p. 65, a. 1).

objektiven Gnadengrundlage, persönlich, subjektiv, zur Lebensgestaltung nach der christlichen Sittenlehre erziehe. Erst wenn ein gewisser Stock von «Einzelchristen» vorhanden ist, wird man die sichtbare christliche Gemeinschaft aufbauen können. Ein beschleunigter Weg, diese einzelnen zur Gemeinschaft zusammenzuschließen, besteht darin, sie aus der heidnischen Gemeinschaft ganz herauszulösen und in gesonderten Christen-Dörfern zu sammeln. Man hat in Afrika längere Zeit diesen Weg beschritten - auch auf einzelnen unserer Stationen versuchte man diese Methode, in Kwiro hingegen bestand nie ein abgesondertes Christendorf - ist aber doch wieder davon abgegangen, da er nur scheinbar zum Ziel führte. Durch die Aussonderung der Christen wurde gerade das verhindert, was man zu erstreben hat: daß die Kirche in einem Stamm und Volk als ganzem Wurzeln schlagen kann [16]. Man wird also den längern Weg gehen und in der ehemals heidnischen Gesellschaft als solcher die Kirche zu verankern suchen. Der Grad, mit dem dieses von Anfang an ins Auge zu fassende soziale Ziel tatsächlich erreicht und damit die Kirche auch als sichtbare Gemeinschaft hier an Ort und Stelle begründet wird und in Erscheinung tritt, gibt den Ausschlag dafür, ob dieses Gebiet allmählich seinem Missionscharakter entwächst.

Versuchen wir nun zu zeigen, auf welche Weise diese christliche Pfarreigemeinschaft in Kwiro sich zu bilden im Begriffe ist. Vorausgehend ist noch zu erwähnen, daß die Pogoro früher einen sehr losen Stammesverband hatten. Sie kannten keine Dorfsiedlung. In kleinern Gehöften wohnte die ukoo, die Verwandtschaft, zusammen, und man kannte keine zentrale Stammesautorität. Erst die deutsche und englische Kolonialmacht hat einen Häuptling und einige Unterhäuptlinge über den Stamm gesetzt. Diese nicht gemeinschaftsfördernden natürlichen Voraussetzungen lassen es leicht verstehen, daß die Bildung einer festen christlichen Gemeinschaft hier keine leichte Sache ist [17].

Die äußere Anlage von Kwiro ist sehr geeignet, die Pfarreigemeinschaft zu fördern. Die Station ist zentral gelegen. Das dazu gehörige Gebiet dreht sich in einem Umkreis von 4—5 Stunden um sie wie um

---

16 Im Bericht der Sup.-Konf. 1945 steht diesbezüglich (p. 20): Die Anlage von Christendörfern wurde von der Konferenz gründlich erörtert. Ein Christendorf hat den Vorteil, daß man die Leute beieinander hat und damit die Arbeit des Superiors wesentlich erleichtert wird. Der große Nachteil der geschlossenen Christenansiedlungen besteht aber darin, daß die Christen vom übrigen Volk getrennt werden und damit eine Spaltung im Volk geschaffen wird. Dadurch verliert die Mission einen großen Teil ihres indirekten Einflusses, der von den Christen ausgeht. Die Konferenz beschließt daher, die Anlage solcher Dörfer nicht zu fördern. Wo solche bereits bestehen, mögen sie erhalten werden, jedoch ohne finanzielle Hilfe der Mission. — Ähnlich im Bericht der Konf. 1951, p. 24. — Zum ganzen Thema vgl. Beckmann J. SMB, Die katholische Kirche im neuen Afrika, 155-164, Einsiedeln 1947.

17 Kenner der afrikan. Verhältnisse sagen, daß sich unter den afrikanischen Stämmen die christlich-religiöse Gemeinschaft schon mehr verwirklicht hätte als die politische Gemeinschaft. Roland Oliver, Prof. für afrikan. Geschichte an der School of Oriental and African Studies, der ein Jahr in Ostafrika verbrachte, führte nachher in einer Rede wörtlich aus: «Die katholische Kirche, die anglikanische Kirche und auch alle andern christlichen Bekenntnisse sind die einzigen Gemeinschaften, in denen sich die Afrikaner wirklich als Glieder fühlen über ihren Stamm und ihre Rasse hinaus.» (Tanganyika Standard, Dar-es-Salaam, 3. Februar 1951).

das geistige Zentrum. Die Hütten der Eingeborenen verschwinden ganz im hügeligen Gelände. Nur zwei Häusergruppen stechen hervor und sind mit ihren weißen Mauern weit herum sichtbar: Mahenge, die Regierungsstation, und eine halbe Stunde davon entfernt Kwiro mit seiner prächtigen Kirche und all den Schul- und Missionshäusern. Von allen Seiten führen die Wege zu diesen zwei Zentren. Die Regierungsstation wird aber neidlos zugeben, daß die Mission viel mehr der Anziehungspunkt der Leute ist, und daß deren gemeinschaftsfördernde Kraft viel größer ist. Das kommt an den Sonn- und Festtagen schön zum Ausdruck, wenn Kinder und Erwachsene den stundenlangen Weg gehen und von allen Richtungen her auf die Mission zuströmen, wo sich die Kirche füllt und leert und wieder füllt und ein Volk in ihren Mauern zusammenschließt, das sich früher nie in nur annähernd so großer Gemeinschaft gesehen hatte. Man darf hier wohl die Bemerkung beifügen, daß die Missionsgelder nicht «mißbraucht» werden, wenn sie zum Bau auch schöner Kirchen verwendet werden. Mission im anfänglichsten Stadium ist wohl mit der Vorstellung von armseligen Buschkapellen verbunden. Je mehr aber «Mission» zur «Pfarrei» werden soll, desto mehr ist es am Platz, nach Möglichkeit auch schöne und geräumige Gotteshäuser zu schaffen als Ausdruck und zusammenhaltende Kraft der werdenden Pfarreigemeinschaft. Die Christen in Afrika wissen das so gut zu schätzen wie die in der Heimat. Es kommt sogar vor, daß an Festtagen Christen von den Nachbarstationen den 6—8stündigen Weg nicht scheuen, um in Kwiro, in dieser prächtigen Kirche und mit diesem großen Volk den schönen Gottesdienst zu erleben. Unnötig zu sagen, daß natürlich auch die Jubiläumsfeierlichkeiten am 14. September 1952 viel zu diesem «Pfarreierlebnis» beitrugen. Der würdige Ausbau einer Station und ein schöner Gottesdienst ist also als eigentliche Aufgabe im Dienst der werdenden Pfarrei zu betrachten.

An der Spitze der werdenden Pfarreigemeinschaft steht der Missionar, der Pfarrer. Von seinem Verhalten hängt es wesentlich ab, ob sich die einzelnen Schäfchen um den Hirten wirklich zur Herde zusammenfinden. In dieser Hinsicht hat der Missionar auf einer Neugründung manche Vorteile. Er hat selber alle Christen geworben, unterrichtet, getauft. Er ist im vollen Sinn ihr «geistlicher Vater» geworden [18], und die Christen anerkennen ihn auch wirklich als den Baba, den Vater, den Brotvater ihrer Seelen und oft auch ihres hungernden oder kranken Leibes. Auf einer entwickelten Station wird notwendigerweise nach Jahren einmal auf den Gründer ein anderer Missionar als Pfarrer folgen, der es schon deshalb schwerer hat, die Leute um sich zu scharen, weil er anfangs eben noch «fremd» ist, aber auch, weil die Christengemeinde in diesem Stadium viel zahlreicher ist und das fast familiäre, patriarchalische Verhältnis der Anfangszeit sich nicht mehr leicht erneuern wird. Dazu werden auf einer solchen Station mit der Zeit auch ein oder mehrere Vikare tätig sein, was wieder mit sich bringt, daß der Pfarrer selber

---

[18] Vgl. C.I.C. Can. 768, der die geistliche Verwandtschaft zwischen dem Täufer und dem Täufling lehrt. Dazu 1 Kor 4, 15: In Christo Jesu per Evangelium ego vos genui.

nicht mehr so häufig mit allen Leuten in unmittelbaren Kontakt kommt, Wo die Kirche schon fest begründet ist und so alle Pfarrherren zuerst als «Fremde» in die schon bestehende Pfarrei einziehen, hat man als Ausgleich deren inamovibilitas vorgesehen [19], damit sie wirklich Zeit haben, mit der Pfarrei zu verwachsen. Die Missionsverhältnisse bringen einen relativ größeren Wechsel der Priester mit sich - sie werden zu Neugründungen gebraucht, werden krank, gehen in Heimaturlaub usw. - und darum sind die Priester selbst auch auf den Quasi-Pfarreien [20] in der Mission alle amovibiles. Zudem handelt es sich ja meist um Ordensleute, und die sind sowieso als Pfarrer immer amovibiles [21]. Nichtsdestoweniger geht aus der ganzen Tendenz in der Gesetzgebung der Kirche bezüglich der quasi-paroeciae hervor, daß, je mehr eine Mission zur Pfarrei auswächst, das Verhältnis des Priesters zur Herde nach Möglichkeit ein stabiles sein soll [22]. Nur so kann sich das gnadenhafte Zusammenwachsen und Zusammenleben zwischen Hirt und Herde, zwischen Haupt und Leib, voll auswirken [23]. Nur so kann der Hirt seine Herde kennen lernen, und kann sich langsam eine feste christliche Tradition und ein christliches Brauchtum bilden und erhalten, was gerade in der Mission, wo die Kirche erst noch ihre feste Gestalt erhalten soll, nicht unterschätzt werden kann. Als in Kwiro ein Pfarrer anfing, in der Zeit nach Epiphanie alle Häuser zu segnen, fragten ihn schwarze Christen: «Machst nur du das, oder wird das dein Nachfolger auch wieder machen?» Sie waren offenbar bereits von früheren Erfahrungen her gewitzigt, daß ein Nachfolger nicht immer die Gepflogenheiten seines Vorgängers einhält, und doch klammern sie sich sehr an das einmal Eingeführte, selbst wenn es nur nebensächlich wäre [24].

Je mehr sich eine Mission entwickelt, desto weniger kann der Pfarrer - auch wenn er mehrere Vikare hätte - alle Aufgaben selber mehr bewältigen. Er braucht einheimische Helfer. Doch wird das nicht bloß von der Not aufgezwungen. Die Sache selber fordert, daß die einheimischen

---

19 C.I.C. Can. 454, § 1, 2.

20 Auf der Sup.-Konf. 1951 hat der Apost. Vikar Edgar Maranta angekündigt, daß die Stationen unseres Missionsgebietes zu Quasi-Pfarreien erhoben werden, und Kwiro ist Sitz eines Dekanates geworden.

21 C.I.C. Can. 454, § 4, 5.

22 Vgl. Vromant G., Jus Missionariorum, II, Bruxelles 1929, 213-258.

23 «Durch den Pfarrer geht Christus, der Herr und Bräutigam seiner Kirche, seine Verbindung gerade mit diesem Teil der Kirche, mit dieser Lebenszelle seines heiligen Leibes ein» (Noppel aaO. 130. Vgl. das ganze Kapitel: Der Pfarrer, das Haupt der Gemeinde, 128-137).

24 Ich habe einmal aushilfsweise auf einer Station einen Toten beerdigt, habe die Gebete und Zeremonien verrichtet, wie es im Rit. Rom. vorgesehen ist und machte mich bereits auf den Rückweg. Ich bemerkte, wie die Trauerleute etwas tuschelten und schließlich lief mir einer nach und sagte: «Du hast vergessen, am Schluß das Kreuz ins Grab hinunter zu halten und das Kreuzzeichen zu machen. P. Superior macht das immer.» — Im Hinblick auf die Einführung und Stabilisierung christlicher Gebräuche schrieb Mgr. Edgar Maranta in einem Rundschreiben vom 7. Febr. 1933: «... Bei der Einführung ist aber von größter Wichtigkeit, daß man methodisch vorgehe und sich immer vor Augen halte, was man damit erreichen will. Erstens soll nicht zu viel auf einmal eingeführt werden. Zweitens soll das einmal Eingeführte konsequent durchgeführt werden. Wenn man diese beiden Punkte nicht beobachtet, erhält man statt Ordnung nur Verwirrung.»

Christen zur Mitverantwortung am Pfarreileben und zum Mitapostolat herangezogen werden. Erst dann kann man von lebendiger Kirche reden, wenn die einzelnen Glieder auch mit und für die Gemeinschaft schaffen. Man hört zwar die Klage, daß die einheimischen Christen - sowohl in Afrika als auch in andern Missionsländern - sich im allgemeinen nicht durch Apostolatseifer hervortun. Das mag sich aus ihrer mehr passiven, genügsamen, trägen Art erklären und aus einem Mangel an geistigem Niveau und Weitblick. Man darf sich aber auch fragen, ob nicht, wie im natürlichen, so auch im übernatürlichen Bereich, erst das reife, voll erstarkte Leben den Drang hat, sich weiterzupflanzen. Eine Christenheit, die selber erst das übernatürliche Leben erhalten hat, wird demzufolge zuerst sich selber festigen und zum Vollalter heranwachsen müssen. Wenn dieses Stadium einigermaßen erreicht ist, sollte auch der Apostolatsgedanke mehr Anklang finden. Umgekehrt ist auch der Apostolatsgeist ein Gradmesser für den Stand des übernatürlichen Lebens in einem Menschen und in einer ganzen Gemeinde. In Kwiro kann man wirklich feststellen, daß jetzt mehr als früher die erwachsenen Söhne und Töchter ihre alten Eltern dazu bewegen, den Taufunterricht zu nehmen. Die eigentliche Kerngruppe fürs Apostolat bildet die Legio Mariae, die 1940 unter dem Titel «Mutter des Guten Hirten» hier eingeführt wurde und heute in 9 Präsidia - Knaben-, Mädchen-, Männer-, Frauengruppen, teilweise noch gesondert für die Außengebiete - an die 150 Mitglieder zählt. Gemäß dem offiziellen Handbuch [25] kommt jedes Präsidium jede Woche zusammen. Nach gemeinsamen Gebeten muß jedes Mitglied Rechenschaft ablegen, was es im Lauf der Woche an Apostolatsarbeit getan hat, was ins Protokollbuch eingetragen wird [26]. Mit einer Belehrung und Ermunterung durch den Pater und mit erneutem Gebet wird die Versammlung geschlossen.

Neben der Legio, die mehr die Arbeit an einzelnen Christen im Auge hat, wurde auch versucht, eine Männergruppe der Katholischen Aktion zusammen zu bringen, die so eine Art Mitspracherecht an Pfarreiangelegenheiten gehabt hätte, z. B. für die Gestaltung des Gottesdienstes, in den Schulfragen, für etwaige Pfarreianlässe, für die Verchristlichung

---

[25] The official Handbook of the Legion of Mary, Dublin 1941. Hallack C., The Legion of Mary, 5. Aufl. London 1950 (dieses Buch beschreibt in begeisterten Worten den Siegeszug der Legio auch durch die Missionsländer: Indien, Indonesien, Afrika, China). Für Ostafrika besteht ein kleines Büchlein in Swahili über die Legio: Lejio ya Maria, Nairobi 1941.

[26] Gemäß dem Protokoll hat die Frauengruppe allein, die etwa 24 Mitglieder zählt, im Lauf des Jahres 1950 folgendes getan: es wurden 128 träge Kirchenbesucher für den regelmäßigen Kirchenbesuch gewonnen; 54 Versuche gemacht, ohne Erfolg; 8 Frauen kontrollierten den Kirchenbesuch der Frauen; 13 Ehen in Ordnung gebracht; 31 Versuche, wo noch Hoffnung besteht, 46 negative Versuche; Polygamie: 31 Versuche mit Hoffnung, 32 mißlungene Versuche; 3 Konkubinate in Ordnung gebracht, 30 Versuche mit Hoffnung, 46 mißlungene Versuche; 11 Heidenfrauen für den Unterricht gewonnen; 10 Frauen selbst teilweise unterrichtet; 5 Kinder in Gefahr getauft; 7 gefährdete Mädchen ins Internat gebracht; 30 Personen zur Erfüllung der Osterpflicht zurückgebracht; 14 träge Schulkinder zum regelmäßigen Schulbesuch gebracht; 5 Frauen vor der Vererbung bewahrt (3 haben den Rat nicht befolgt); 2 abtrünnige Christen wieder zurückgeführt; in 6 Familien den Frieden hergestellt; 5 Frauen für die Legio gewonnen; 33 Frauen wurden gefragt, haben aber nicht zugesagt.

heidnischer Bräuche usw. Das Echo bei solchen Konsultativversammlungen soll aber noch sehr schwach gewesen sein. «Mach du es nur, wie du es für gut findest», soll die gewöhnliche Antwort gewesen sein, wo man doch Vorschläge und persönliche Meinungen erwartete. Trotzdem wird man in unserm Übergangsstadium von Mission zur Pfarrei nicht nachlassen dürfen, immer wieder die Christen zum aktiven und selbständigen Mitmachen im Pfarreileben anzuhalten und anzulocken, «sicut aquila provocat pullos suos ad volandum» [27]. Die Superiorenkonferenz von Kwiro betonte deshalb die Forderung, jeder Superior solle sich bemühen, eine Elite von Männern heranzubilden, die mit der Zeit die Funktionen eines Pfarreirates ausüben könnte.

Neben der erwähnten Arbeit in rein religiösen Belangen müssen die Christen auch zur materiellen Mithilfe erzogen werden, sei es, daß sie zum Unterhalt des Pfarreibetriebes beitragen, sei es, daß sie untereinander eine Art Pfarrei-Caritas ausüben. In den Anfangsjahren einer Mission wird man noch nicht allzu sehr auf die Gaben der Christen pochen können. Der Missionar zieht da «Wohltaten spendend durchs Land» [28] und hilft, wo er kann. So bald als möglich aber muß man die Christen zur finanziellen Mithilfe heranziehen, nicht nur, um den stets zunehmenden Missions-Ausgaben gewachsen zu sein, sondern auch im Hinblick darauf, daß die Kirche in diesem Land ja einmal selbständig werden soll, und daß darum die Christen sich langsam daran gewöhnen müssen, für den Unterhalt ihrer Seelsorger - besonders wenn es einmal einheimische sein sollten - aufzukommen. Die Gewöhnung der einheimischen Christen zu einer Art Kirchensteuer ist darum unerläßliche Aufgabe zur Zeit des Überganges von Mission zur Pfarrei. Die Bischöfe des Tanganyika Territoriums haben auf ihrer Konferenz vom Jahre 1947 die Zeit für gekommen erachtet, von den Christen diese Mithilfe zu fordern. In einem Hirtenschreiben hat daraufhin Mgr. Edgar Maranta folgendes verordnet [29]: eine ganze Familie zahlt 1,50 Shilling [30], Alleinstehende zahlen 1 Shilling; Schüler, Kranke und Gebrechliche sind von dieser Pflicht ausgenommen. So seltsam es den schwarzen Christen vorkam, daß sie nun plötzlich den Missionaren, die in ihren Augen eben reich sind [31], Steuern entrichten müssen, so darf man von der klugen und beharrlichen Urgierung dieses Gesetzes nicht ablassen. Im erwähnten Hirtenschreiben wird den Christen ausdrücklich versichert, daß diese Gaben nur zur Verbreitung des Glaubens in ihrem eigenen Land gebraucht werden, für Kirchen, Schulen usw., nicht für den Missionar persönlich. In Kwiro hat man entsprechend dem dortigen Stand des Christentums dieses Gesetz mehr urgiert als auf andern Stationen. So

27 Deut. 32, 11.
28 Apg. 10, 38.
29 Unter dem Datum vom 8. September 1947.
30 Damals machte das etwa 3 Taglöhne eines ungelernten Arbeiters aus. Inzwischen sind die Löhne wieder gestiegen. Die Regierungssteuer betrug bis 1951 Shilling 12.—, jetzt 17.— pro Kopf.
31 Man kann es nicht verhindern, bei den Negern diesen Eindruck zu erwecken. Denn ein Missionar, der ein ganzes sauberes Kleid trägt, Schuhe hat und einen Tropenhelm, dreimal täglich ißt, in einem steinernen Haus wohnt, den Lehrern und Arbeitern die Löhne auszahlt, der muß doch reich sein!

sind die Steuerzahler auf eine sehr große Proportion gewachsen. Darüber hinaus hat man die Christen auch gewöhnt, in gewissen Fällen Meßstipendien zu geben. Bei jedem Todesfall wird von den Angehörigen, die untereinander sammeln, ein Requiem gestiftet. Manche lassen nun auch an ihrem Hochzeitstag eine hl. Messe für sich lesen. Sogar die Kinder von den Tauf- und Kommunion-Kursen sammeln ihre Batzen, um an ihrem Festtag ein Amt zu haben. Der Pfarrer hat seine Christen wissen lassen, daß auch diese Meßalmosen nicht dem Missionar selber zugute kommen, sondern an die Armen und Gebrechlichen der Mission ausgegeben werden. Auch das Kirchenopfer wurde eingeführt, unterdessen erst an den Hochfesten und an jedem ersten Sonntag des Monats. Der Ertrag ist für die einheimischen Schwestern bestimmt, die von ihrem Volke selber unterhalten werden sollen. Den Missionslehrern und Handwerkern, die einen festen Gehalt haben, wurde die Anregung gemacht, sie möchten als einmalige Gabe einen Monatslohn opfern für den Bau eines Klösterchens für diese Schwestern. Nicht wenige haben dieser Einladung entsprochen. Besonders großzügig haben sich die Mitglieder des Dritten Ordens erwiesen. Durch sie ist bereits die Summe von 1200 Shilling eingegangen an den Bau dieses Klosters.

Eine eigentliche Pfarrei-Caritas ist bis jetzt noch nicht organisiert, und ist bei diesen Naturvölkern auch nicht im gleichen Maß notwendig wie bei uns. Wohl kommt es vor, daß Kinder oder auch Erwachsene Armen etwas geben. Im allgemeinen aber geht es schwer, ihnen den Sinn zum Helfen über die eigene Verwandtschaft hinaus beizubringen. Die erste Forderung ist ja auch tatsächlich die, daß man die Hilfsbereitschaft innerhalb der eigenen Sippe, wie es früher bei diesen Naturvölkern selbstverständlich war, in die neue Zeit hinüberrettet und mit christlichen Motiven unterbaut.

Wie Gott den Menschen mit Leib und Seele erschaffen hat, so will er auch, daß die Religion sich nicht nur drin in der Seele abspiele, sondern daß sie dem Menschen, der doch ein Sinnenwesen ist, veranschaulicht werde, daß sie ihre Segensstrahlen auch in den Kummer des Alltags hinaussende und daß sie auch das soziale Leben durchdringe und beherrsche. So stellt sich mit der fortschreitenden Missionierung die schwierige und weitläufige Aufgabe, den Christen auch eine christliche Umwelt und ein christliches Brauchtum zu schaffen.

Am Anfang waren die Christen Einzelgänger. Kamen sie aus der Kirche, dann tauchten sie wieder unter in der heidnischen Masse. Mochten sie sich auch mit großem Mut wehren, gewisse Bräuche und Übungen mitzumachen, sie konnten dem Ablauf der heidnischen Tages- und Jahresordnung nichts in den Weg legen, mußten beständig gegen den Strom schwimmen und sind wohl nicht selten vom Strom wieder mitgerissen worden. Sind einmal die Christen in der Mehrheit, dann können und sollen sie den Ton angeben und sich eine Umwelt schaffen, die das christliche Leben nicht nur ermöglicht, sondern erleichtert und schützt. J. Wilbois hat im Einleitungskapitel seines interessanten Buches «L'action sociale en pays de Mission» [32] wohl mit Recht die These aufgestellt, daß eine Mission in der Regel drei Stadien durchlaufe: erstens die Phase der

[32] Paris 1938.

Vorbereitung und Annäherung, wo der Missionspionier unter primitivsten Verhältnissen sein Leben fristen muß und bei den Einheimischen meist nur Mißtrauen und gar Haß findet; zweitens die Phase des zahlenmäßigen Erfolges, wo der Missionar durch seine Hilfsbereitschaft und Überlegenheit das Ansehen und Vertrauen der Leute gewonnen hat, und die Heiden, besonders die Kinder, massenweise getauft werden wollen; drittens die Phase der innern Durchsäuerung des Gesellschaftslebens, die erst recht beginnt, wo manche meinen, die Missionierung sei bald abgeschlossen. — Hier in Kwiro stehen wir in dieser dritten Phase. Es würde zu weit führen, das in allen Einzelheiten aufzudecken. Wir können nur einige Punkte herausgreifen, die zeigen, was erreicht wurde und was noch nicht, und einige Anregungen geben, was vielleicht noch zu versuchen wäre.

Gewissen Praktiken der heidnischen Lebensordnung gegenüber kennt die Mission nur die eindeutige Abwehrstellung. Bei den Pogoro war es früher Brauch, daß Knaben und Mädchen schon vor der Reife zusammenlebten. Dieser Brauch ist heute ausgemerzt, auch bei den Heiden. Wenn es in Einzelfällen noch vorkommt, dann nur im Geheimen. Von der Öffentlichkeit aber wird das gebrandmarkt. Die Knaben und Mädchen werden also nicht mehr von der öffentlichen Meinung direkt in jenes widernatürliche, sündhafte Verhältnis geführt, im Gegenteil, die öffentliche Stimmung schützt heute die christliche Forderung, die Jugend rein zu verbringen.

Ferner weiß heute jeder Christ, daß die Polygamie für ihn nicht mehr in Frage kommen darf, und man muß eigentlich staunen, wie in relativ kurzer Zeit in hunderten von Familien diese neue Eheordnung Eingang gefunden hat, trotzdem das eine weitgreifende Umstellung in der Feldbestellung, in den bisherigen Auffassungen betreff Säuglingspflege usw. nach sich zieht. Daß aber die öffentliche Stimmung in diesem Punkt noch nicht derart umgemodelt ist, daß die öffentliche Polygamie unmöglich gemacht würde - wie es in unsern christlichen Ländern der Fall ist und wie es im Kongo ein Regierungserlaß seit 1951 fordert - zeigt sich darin, daß rund 250 Kwiro-Christen wieder polygame Verhältnisse eingegangen sind. Die Mehrzahl dieser Fälle sind aufs Konto der alten Erbordnung der Pogoro zu schreiben. Die Witwe wird vom Bruder des Verstorbenen geerbt. Für manchen christlichen Mann, der von sich aus keine zweite Frau genommen hätte, ist nun die Versuchung doch zu groß, als daß er ein solches Erbe ausschlagen würde, das anzunehmen er sich vor der Öffentlichkeit gar nicht zu schämen braucht, im Gegenteil,

---

33 Da zeigt sich z. B. der tiefgreifende Unterschied zwischen solchen heidnischen Stammesverbänden und den europäischen Staaten, die, auch wenn sie vielfach nicht mehr bewußt von religiösen Motiven bestimmt werden, doch noch manche Errungenschaft aus der christlichen Vergangenheit mit sich führen, und man versteht den paradoxen Satz von Wilbois (aaO. 16), daß ein französischer Atheist meist mehr Christentum in seinem alltäglichen Handeln und Denken habe als ein getaufter Neger.

34 Vgl. Geigy R. und Höltker G., Mädchen-Initiationen im Ulanga-Distrikt von Tanganyika, in: Acta Tropica 8 (Basel 1951), 289-344.

das ihm von der Öffentlichkeit geradezu zugesprochen wird [35]. Der christliche Geist hat also in diesem Punkt noch nicht vermocht, das öffentliche Recht mit sich in Einklang zu bringen. Im Einzelfall kann sich die Witwe allerdings wehren, an die Sippe des Mannes vererbt zu werden. Sie hat dann aber das Geld, das bei ihrer Hochzeit von dieser Sippe für sie bezahlt wurde, zurückzuerstatten, und das ist in vielen Fällen eben nicht mehr möglich. Die Mission hat früher oft das nötige Geld hingelegt, um solche Witwen loszukaufen. Im entsprechenden Buch von Kwiro sind für die Jahre 1933—38 82 solche Fälle verzeichnet, wofür die Mission insgesamt 4256 Franken ausgegeben hat. Man ist dann aber aus verschiedenen Gründen wieder von dieser Hilfeleistung abgegangen und man wird daran schaffen, daß mit der Zeit die Öffentlichkeit selber die christliche Eheauffassung schützt.

Bezüglich der Unauflöslichkeit der Ehe ist das, wenigstens bis zu einem gewissen Grad, geschehen. Die Ehe der Heiden kann vor dem einheimischen Gerichtshof gelöst werden, und allzu zahlreich sind die Fälle, wo zwei rechtlich und öffentlich geschieden werden auf die bloße Aussage hin: Nimechoka naye (ich bin seiner müde). Die in der Kirche geschlossene Ehe hingegen wurde von der Mission registriert und die Belege sind auf das Amt des Distrikt-Commissioner zu schicken, und dieser behält sich das Recht vor, über solche Ehen die Scheidung auszusprechen. Das gibt der Unauflöslichkeit der Ehe auch vor der Öffentlichkeit wenigstens einen gewissen Schutz, denn die Leute scheuen sich, den weiten Weg zum District-Commissioner zu machen, zumal sie zum voraus 60 Shilling für die Untersuchungskosten zu zahlen hätten. Die Kehrseite davon ist allerdings die, daß gewisse junge Leute umso länger zuwarten, die kirchliche Ehe zu schließen, weil sie wissen, daß diese nicht mehr leicht geschieden werden kann.

Wenn das Pogoro-Mädchen die Reife erlangte, wurde es von jenem Tag an für ein oder mehrere Jahre in einer dunklen Hütte eingesperrt und durfte niemanden sehen und mit niemandem reden. Erst der Hochzeitstag befreite es aus dieser dumpfen Haft. Als Gründe für die Einsperrung wurden angegeben, damit der Bräutigam sich beeile, das Brautgeld zu

---

35 Rundbrief von Bischof Gabriel Zelger, 24. Juni 1928: «Seien wir vorsichtig und taktvoll den althergebrachten Sitten und Gebräuchen des Volkes gegenüber: nicht alles bei ihnen ist schlecht. ... Was sittlich unstatthaft ist, sollen wir entfernen, dafür aber die schönen erbaulichen Übungen unserer hl. Religion hochhalten und einführen bei Taufe, Firmung, Ehe, Beerdigung, bei kirchlichen Festen und Feierlichkeiten. Ein neues Volk soll heranwachsen auf dem Boden und in den Verhältnissen Afrikas, aber geheiligt und beglückt durch Licht und Wärme der göttlichen Gnade.» — Rundschreiben von Bischof Edgar Maranta, 7. Febr. 1933: «... Wir möchten hier auf gewisse Einzelheiten aufmerksam machen, die an sich gering erscheinen, aber bei unsern Christen doch sehr dazu beitragen werden, eine christliche Atmosphäre zu schaffen. Dazu gehören: der Gebrauch christlicher Zeichen und geweihter Gegenstände. Wir wissen, welch wichtige Rolle Amulette und sonstige abergläubische Gegenstände bei den Schwarzen spielen. Solche Sachen müssen beständig bekämpft werden. Ein gutes Mittel dazu ist die Einführung christlicher Zeichen, die man jedoch den Leuten gehörig erklären muß. ... Man gewöhne sodann die Christen, ihr Saatgut und bei der Ernte die ersten Früchte auf die Mission zu bringen und segnen zu lassen. Nach einer Geburt soll man darauf dringen, daß die Mutter die kirchliche Aussegnung erhält, usw.»

zahlen und auch, damit das Mädchen nicht mißbraucht werde. Die Mission konnte eine solche abstumpfende Haft nicht billigen, zumal das noch mit ganz unsittlichen Gebräuchen der Vorbereitung aufs Eheleben verbunden war[34]. Seit Jahren wurden solche Mädchen nach Möglichkeit in ein eigenes Heim auf die Mission genommen, wo sie auch abgeschlossen waren und durch ein religiöses Leben und durch vernünftige Arbeit auf die Ehe vorbereitet wurden. Heute kann man nun allmählich dazu übergehen, die Töchter christlicher Eltern in ihrem Familienkreis zu belassen, da unter dem Einfluß der Mission diese Haft und die damit verbundenen unsittlichen Gebräuche doch in den meisten Fällen aufgegeben oder wenigstens gemildert und purgiert wurden. Man ist sogar mit der «Emanzipation» des Mädchens eher fast zu weit gegangen. Es wäre sehr zu wünschen, daß jene Einsperrung nicht bis zur letzten Spur verloren ginge, sondern daß als Überrest davon das als unverbrüchlicher Brauch erhalten würde, daß das reife Mädchen bis zur Heirat nie das Gehöft verlassen darf außer in Begleitung der Mutter oder sonst einer verwandten Frau.

Ein weniges wurde also erreicht, um dem Christentum auch in der öffentliche Meinung und in der öffentlichen Rechtsprechung einen Schutz zu schaffen. Vieles aber bleibt der «Katholischen Aktion» noch zu tun übrig. Die Gerichtsältesten sind noch mehrheitlich Vertreter der alten Zeit, da ja die Rechtsprechung noch wesentlich auf das ungeschriebene, überlieferte alte Recht aufbaut. Letztes Jahr wurde nun aus den katholischen Männern Kwiros ein offizieller Vertreter unter die Tribunen aufgenommen, der in Ehefälllen und andern Angelegenheiten die christlichen Interessen zu wahren hat.

In andern unwesentlicheren Punkten ist man sich nicht immer klar, wie man sich verhalten soll. Am Anfang hat man eher zu viel verboten, um eine deutliche Grenzlinie zwischen Heiden und Christen zu ziehen. Jetzt könnte man vielleicht ohne Gefahr gewisse Gebräuche wieder ruhig dulden und sogar fördern und ihnen einen christlichen Gedanken unterschieben. Andere Sachen wiederum hat man vielleicht geduldet, die aber doch von abergläubischen Ideen beseelt sind, oder wenigstens dem christlichen Ideal noch nicht entsprechen. Zum Beispiel wird das Speiseverbot (mwiko) von den Christen noch meist gehalten, oder sie entbinden sich von dieser Verpflichtung, indem sie beim Zauberer eine «Medizin» holen, kraft der sie von nun an ohne Schaden ihr mwiko essen dürfen. Wenn ein neugebornes Kind zum erstenmal aus dem Haus getragen wird, hat der Vater eine eigene «Medizin» zu trinken. Desgleichen muß einer, der Ehebruch begangen hat, sich eine «Medizin» verschaffen, die ihn «reinigt». Bei Beerdigungen kann man beobachten, wie der Leichnam nach ganz bestimmten Regeln im Grab zurechtgelegt wird und wie bei Kindern der kleine Finger aus dem Totentuch und der Matte hervorschauen muß. Daß Mann und Frau immer noch getrennt essen, daß sie Sonntags nicht gemeinsam zur Kirche kommen, daß die Frau sich nicht nach dem Mann, sondern immer noch nach ihrer eigenen Sippe benennt (binti Njohole), zeigt, daß man die Kraft des Ehesakramentes, das eine stärkere Einheit schafft als es die Sippengemeinschaft war, noch nicht genügend erkannt hat. Diese und viele andere Punkte

wären nun zu untersuchen und das Verhalten der Christen definitiv abzugrenzen. Es wäre zu diesem Zweck zuerst eine Art Bestandesaufnahme zu machen über all das Brauchtum, das das Leben der Einheimischen vom Tragtuch bis zum Totentuch umrankt, wie es die Heiden üben und wie weit es auch bei den Christen noch üblich ist. Dann müßten die Missionare unter sich und mit Hilfe zuverlässiger Chriten - eine große Aufgabe der Katholischen Aktion - über all diese Punkte sich ein Urteil bilden und sich fragen, was man ungeniert - nicht nur im Versteckten, hinter dem Rücken des Paters - in die christliche Zeit hinüberretten soll, und in welchen Punkten das Alltagsleben dem christlichen Glauben noch irgendwie widerspreche, und ob und wie man die nötige Umformung erreichen könne.

Das christliche Brauchtum hat nicht nur aus den indifferenten und natürlich guten Überbleibseln des Heidentums zu entstehen, die vom christlichen Geist irgendwie erfüllt werden können. Die Kirche hat sich im Laufe der Jahrhunderte einen ganzen Schatz von Segnungen und Gebräuchen geschaffen und gesammelt, die immer irgendwie aus den Bedürfnissen der menschlichen Natur herausgewachsen sind. Diesen Schatz bietet sie allen neu in die Kirche eintretenden Völkern an, wohl wissend, daß diese Bedürfnisse bei den Menschen des Altertums wie der Neuzeit, der weißen wie der schwarzen Rasse, im Grunde genommen sich gleich bleiben.

Unsere zwei Apostolischen Vikare, die diesem Gebiet schon vorstanden, haben das wohl erkannt und in Rundbriefen an die Missionare diesen Gedanken ausgesprochen [35]. Die Leute, die vorher in all ihren Anliegen zum Mbui (Zauberer) gingen, um die Geburt gut zu überstehen oder um überhaupt ein Kind zu bekommen, um den Schutz für das neue Haus zu erlangen, um gute Aussaat und Ernte zu haben, um Krankheiten und Schäden aller Art vorzubeugen oder sie zu heilen usw., die greifen nun mit großem Vertrauen zu den kirchlichen Segnungen. Wie schon erwähnt, wird in Kwiro seit 3 Jahren nach Epiphanie die Haussegnung durchgeführt. Am Palmsonntag sieht man schwerlich einen Erwachsenen, noch weniger Kinder, die nicht einen großen Palmzweig in den Händen hätten, ihn bei der Segnung hoch emporhalten, daß es gerade rauscht in der Kirche, und ihn nachher zu Hause aufmachen. Das Fronleichnamsfest mit der Prozession ist im besten Sinn zu einem Volksfest geworden, und die Schulkinder wetteifern miteinander beim Schmücken der Straßen. Das Saatgut und die ersten Früchte werden, noch nicht von allen, aber doch von vielen in die Kirche gebracht zum Segnen. Jeden Sonntag nach 2 Gottesdiensten warten die schwangern Mütter hinten in der Taufkapelle, bis der Pater über sie die benedictio mulieris praegnantis betet. Auf solche Weise strahlt die Segenskraft der Religion ins Alltagsleben hinaus und schafft eine Atmosphäre, in der die Christen sich nicht nur in der Kirche, sondern auch im Alltagsleben mit all seinen Nöten und Freuden als Christen fühlen und benehmen können.

Man könnte einwenden: diese erwähnten Segnungen und Gebräuche sind ja alle nur «europäisch». Hat die afrikanische Kirche noch nichts Eigenes geschaffen? - Dieser Einwand ist nicht berechtigt. Denn, wie gesagt, diese Segnungen und Gebräuche entsprechen den Bedürfnissen

aller Menschen. Mögen sie in der alten Mittelmeerwelt und im europäischen Mittelalter entstanden sein, sie sind nun ebensogut auch «afrikanisch» geworden. Immerhin wäre es denkbar und wünschbar, daß die Liturgie und das christliche Brauchtum sich in Afrika noch mit neuen, original-afrikanischen Elementen bereichern würde. Wir denken z. B. an das «Kilio cha kikristu» (Christlicher Trauergesang), das von der Ndanda-Mission herausgegeben wurde und anstelle der heidnischen Trauerriten eingeführt werden kann [36]. Von der gleichen Mission sind auch eine Art Mysterienspiele verfaßt und gedruckt worden, die sehr gut den afrikanischen Verhältnissen angepaßt sind. In Kwiro wurde im Jahr 1951 das Spiel «Die 7 weisen und törichten Jungfrauen» mit großem Erfolg aufgeführt. Bei den Jubiläumsfeierlichkeiten dieses Jahres hat man «Die Erscheinungen der Mutter Gottes von Fatima» gespielt. Sehr dankbar wäre es auch, für die Adventszeit eine besondere Andacht oder einen Volksbrauch einzuführen, der das lange Warten dieses Kontinentes und das langsame Anbrechen der Weihnachtszeit in dieser Epoche versinnbilden würde. Auch das Fest der seligen Martyrer von Uganda (3. Juni) könnte sehr gut zu einer Art Pfarrei- und Volksfest ausgebaut werden, indem z. B. am Vorabend je zwei Vertreter aus den verschiedenen Gehöften eine Bürde Holz auf die Mission bringen würden, dann würde man in der Kirche das Gebet zu den Martyrern von Uganda zur Verbreitung des Glaubens beten, und hernach würde man das Feuer an den Holzstoß legen als Erinnerung an die Glaubenstreue der afrikanischen Martyrer auf dem Feuerbrand. Auf den Festtag hin selber würde man die Abgabe der Kirchensteuer etwas forcieren. Im Juni ist man ja mitten in der Erntezeit. Da könnten die Leute die Kirchensteuer in Form von einem Körbchen Reis für den Unterhalt der Missionskinder abgeben, das man nach der Messe feierlich in Empfang nehmen würde. Auch das Fest der «fuga in Aegyptum» [37], wo der Heiland selber afrikanischen Boden betrat und diesem Kontinent vor den andern seinen Segen brachte, wäre würdig, in Afrika gefeiert und vielleicht mit einem sinnreichen Brauch umschmückt zu werden.

*

«Zwischen Mission und Pfarrei» bezeichnet also ein Übergangsstadium, wo sehr vieles noch im Werden ist. Es ist aber nicht nur bei den materiellen Dingen, sondern auch in der Seelsorge so, daß das «Werden» und das «Formen» einen größeren Krafteinsatz verlangt als das «Verharren» und das «Bewahren». Darum kann man auch Missionsarbeit - das Formen einer Christenheit -, soll sie richtig getan sein, als schwerer taxieren als Pfarrarbeit - das Bewahren der gewonnenen Christenheit -, trotzdem auch das letztere, angesichts der beständigen Neigung des Menschen zum Abfall, nicht leicht ist. Im bezeichneten Übergangsstadium sind dem Missionar beide Aufgaben zugleich überbunden, und keine darf ihn so beschlagnahmen, daß er für die andere keine Zeit oder

---

36 Wir kommen vielleicht später einmal auf dieses christliche Kilio zurück, wenn wir gesehen haben, ob es sich tatsächlich als Brauch einbürgert oder nicht.

37 Im Missale unter Missae pro aliquibus locis am 17. Februar angegeben.

gar keinen Sinn mehr hätte. Das Schwergewicht ruht immer noch auf der «Missionsarbeit», auf dem «Geschicktsein» zum Wanderapostelleben, zum Gewinnen von neuen Christen, zum Erziehen dieser Christen zur Mündigkeit, zum Gestalten einer christlichen Gemeinschaft und auch einer christlichen Umwelt außerhalb der 4 Kirchenmauern. Auf diese Weise wird es dann einmal - so Gott will - dazu kommen, daß der Missionar zum Pfarrer wird und die geschlossene Gemeinschaft der sich um ihn sammelnden und ansiedelnden Seelen - παροικία - bewahren und betreuen und mit dem Hohenpriester Christus beten kann[38]: «Heiliger Vater, bewahre sie in deinem Namen, die du mir gegeben hast».

Miscellanea.

Höchstwahrscheinlich ist P. José de Acostas einzige schriftliche Quelle für Mexiko bei der Abfassung seines großen Werkes «Historia natural y moral de las indias» (im Febr. 1589 vollendet) das Manuskript «Relación del origen de los indios» seines mexikanischen Mitbruders P. Juan de Tovar gewesen. Dieses Tovar-Manuskript (d.h. nur die eine der beiden bekannten, in Einzelheiten unterschiedlichen Handschriften) ist als «Codice Ramirez» 1878 in Mexiko publiziert worden, aber es ist im Gegensatz zur schon bald nach 1578 verloren gegangenen sog. «ersten Historia» kein selbständig erarbeitetes Werk Tovars mehr, sondern nur ein verkürzter Auszug, eine Art «Digest» aus der «Historia de las indias» des Dominikaners Diego Durán. Acosta war zwar selbst von Juni 1586 bis Mai 1587 in Mexiko, hat aber, wie es scheint, P. Tovar persönlich nicht gesprochen. Für die Acosta-Forschung ist der interessante Briefwechsel Acosta—Tovar (vermutlich aus der Zeit 1586—1587) von historischem und quellenkritischem Wert. Er wurde schon, allerdings nur stückweise, von Lord Kingsborough (Antiquities. London 1848. VIII, p. 259) und seitdem noch von einigen anderen Autoren veröffentlicht (Th. Phillipps, Tovar-Historia, Middle Hill 1860; García Icazbalceta, Zumárraga, Mexico 1881, II, p. 263ff.; F. H. Vera, Tesoro, Amecameca 1887/89, I, p. 105-107; F.B. Sandoval, Durán, in: Ramón Iglesia, Estudios, Mexico 1945, p. 80ff.). Doch sind diese Publikationen entweder fehlerhaft oder doch nicht leicht zugänglich (Icazbalceta etwa ausgenommen), sodaß der interessierte Missionsgeschichtler die neueste Ausgabe der Korrespondenz in Faksimiledruck und englischer Übersetzung begrüßen wird (George Kubler and Charles Gibson, The Tovar Calendar. An illustrated Mexican Manuscript ca 1585. Memoirs of the Connecticut Academy of Arts & Sciences XI, January 1951. New Haven. p. 77f. und plates I-III). Diese äußerst sorgfältige und kritische Publikation enthält auch weitere bio- und bibliographische Angaben über P. Tovar, der durch seine Verbindung mit P. Acosta auch für die Missionsgeschichte seine Bedeutung hat. Georg Höltker

---

[38] Jo 17, 11.

Die S. Congregatio de Propagande Fide und die Bücherzensur der Apostolischen Missionare.

Von P. Dr. Nik. Kowalsky O. M. I., Rom.

Dem jugendfrischen Tatendrang der 1622 gegründeten Propogandakongregation schien eine moderne Druckerei das geeignete Mittel, die Arbeit der Glaubensboten zu fördern und zu vervielfachen. Nachdem man die ersten vier Jahre einige Privatpressen in Anspruch genommen hatte, schuf sich die Propaganda im Jahre 1626 ihre eigene «Polyglotta».

Mit der eigenen Druckerei begannen auch die Sorgen der Zensur, die um so schwerwiegender waren, da ja die Propaganda Bücher für die ganze Welt drucken wollte. Am 22. Mai 1627 bestimmte Urban VIII., daß auch die Bücher der Propaganda der Zensur des römischen Vikariates und des Magister Sacri Palatii unterworfen seien. Denn je mehr Instanzen ein Werk geprüft hätten, desto größer sei die Gewähr, daß die Bücher nichts gegen Glaubens- und Sittenlehre enthielten [1]. Um ihrerseits jeden Mißbrauch der Druckerei vorzubeugen, befahl die Propaganda am 7. September 1629, daß in ihr keine Arbeit ausgeführt werden dürfe, ohne daß der Präfekt der Druckerei durch ein besonderes Dekret dazu beauftragt worden sei [2].

Um keine Schwierigkeiten mit den vielen fremden Sprachen zu haben, wurde am 3. Februar 1631 bestimmt, daß solche Bücher in der Polyglotta der Propaganda nur gedruckt werden können, wenn mit dem Manuskript eine lateinische oder italienische Übersetzung eingereicht würde [3].

Nachdem in Rom für die Handhabung der Zensur gesorgt worden war, blieben noch die Bücher übrig, die die Missionare in den Missionen selbst druckten, für die ja die Propaganda auch verantwortlich war. Am 6. Dezember 1655 erließ die Propaganda darum ein Dekret, das allen Apostolischen Missionaren «cuiusvis gradus, conditionis, praeeminentiae sub poena privationis officii, vocis activae et passivae, suppressionis eiusdem operis et excommunicationis latae sententiae ipso facto incurrendae ac soli SSmo D. N. reservatae» verbot, irgendein Buch ohne vorherige schriftliche Erlaubnis der Propaganda drucken zu lassen [4]. Ob man den Ritenstreit für dieses Dekret mitverantwortlich machen kann, geht aus den Acta nicht hervor, denn auch sie geben wie das Dekret selbst als Grund nur an: «iustis de causis mota» [5].

Nach einem Hinweis in den Akten der Congregatio Generalis vom 28. Februar 1673 war in der Congregatio Particularis dell'Indie Orientali e della Cina am 19. Dezember 1672 (die Akten dieser Cong. Part. sind nicht erhalten) darüber Klage geführt worden, daß verschiedene Orden

1 Decreta Congreg. de Propaganda Fide Anni 1620—1675, n. 15, p. 13; Collectanea (Roma, 1907), I. 35.
2 Decreta Congreg. de Propaganda Fide Anni 1620—1675, n. 29, p. 20.
3 Decreta Congreg. de Propaganda Fide Anni 1620—1675, n. 60, p. 39.
4 Decreta Congreg. de Propaganda Fide Anni 1620—1675, n. 195, pp. 163-164; Collectanea (Roma, 1907), I. 124.
5 Acta S. C. de Propaganda Fide 1655 (24) f. 89-89v.

Bücher über die Missionen drucken ließen, ohne vorher die Erlaubnis der Propaganda einzuholen [6]. Die Congregatio Generalis beschloß daher, den Obern aller Orden, die in den Missionen tätig waren, eine Abschrift des Dekrets vom 6. Dezember 1655 zuzuschicken. Neu hinzugefügt wurde der Passus: «ne typis evulgent ea quae ad missiones pertinent».

Kaum ein Monat später, am 20. März 1673, kam die Congregatio Generalis auf dieselbe Sache zu sprechen. In Rom hatte der Prokurator der Karmeliten ein Buch über seine Reisen in den Missionen erscheinen lassen, das zwar die Druckerlaubnis der Ordensobern, des römischen Vikariates und des Magister Sacri Palatii hatte, aber nicht der Propaganda vorgelegt worden war [7]. Die Propaganda verlangte, daß in einer neuen Auflage die Seiten 27, 116, 132, in denen der Verfasser eine Erscheinung des Erzengels Michael und die Reisen des Apostels Thomas beschreibt, geändert werden müßten. Außerdem beschloß man, den Heiligen Vater um ein Breve zu bitten, das allgemein verbieten sollte, ohne vorherige Erlaubnis der Propaganda irgendetwas über die Missionen zu veröffentlichen. Die Ordensobern sollten außerdem angehalten werden, alljährlich dieses Verbot im Kapitel vorlesen zu lassen, damit niemand Unkenntnis vorschützen könne [8].

Klemens X. dehnte dann auch durch das Breve «Creditae nobis» vom 6. April 1673 das Verbot der Propaganda vom 6. Dezember 1655 auf alle Bücher und Schriften aus, die über die Missionen handelten: «libros et scripta in quibus de Missionibus vel de rebus ad Missiones pertinentibus agitur». Den Übertretern wurden dieselben Strafen angedroht, wie im Propagandadekret von 1655. Der Personenkreis wurde insofern erweitert, als ausdrücklich bestimmt wurde, daß auch die Mitglieder der Gesellschaft Jesu miteinbegriffen seien.

Als Begründung führt Klemens X. an, daß diese Bücher «saepe falsa et inepta continentes non sine piorum et doctorum hominum offensione» der Kirche zum Schaden gereichen. Doch der Satz geht weiter «his aliisque gravibus causis adducti»; wobei man wohl nicht fehl geht anzunehmen, daß der Ritenstreit mit hineinspielt. Außerdem wurde den Ordensobern unter Strafe des Verlustes des aktiven und passiven Wahlrechtes vorgeschrieben, das Breve jedes Jahr einmal im Kapitel vorlesen zu lassen [9].

---

6 Acta S. C. de Propaganda Fide 1673 (43) f. 28v.

7 Vincenzo Maria di S. Caterina da Siena O.C.D. Il Viaggio All'Indie Orientali del P. F. Vincenzo Maria di S. Caterina da Siena Procuratore Generale de'Carmelitani Scalzi, con le Osservationi e Sucessi del medesimo, e Costumi e Riti di Varie Nationi, e Reconditissimi Arcani de'Gentili, cavati con somma diligenza da'loro scritti, con la descrittione degli Animali Quadrupedi, Serpenti, Ucelli, Piante di quel Mondo Nuovo, con le loro Virtù singolari. Diviso in cinque libri. Opera non meno utile, che curiosa. In Roma, nella Stamperia di Filippomaria Mancini. 1672. Con Licenza De'Superiori. St. : Rom, Bib. Prop. C. 1e. - Die dritte Auflage, die ich auch einsehen konnte, erschien 1683 bei Antonio Tiviano in Venedig. Sie ist ein genauer Abdruck der ersten Auflage und erschien ebenfalls ohne Erlaubnis der Propaganda. Ebensowenig sind die von der Propaganda beanstandeten Seiten verbessert. St. Bib. O.F.M. Coll. S. Antonio E 3-a.

8 Acta S. C. de Propaganda Fide 1673 (43) f. 76-76v.

9 Bullarium Pontif. S. C. de Propaganda Fide (Roma, 1839) Tom. I, pp. 178-180. - Miscell. S. C. de Propaganda Fide f. 163-164. — Collectanea (Hongkong, 1905) 1858.

Das gleiche Jahr 1673 brachte noch ein anderes Verbot von Bedeutung für die Missionspresse. Der Congregatio Particularis für China vom 31. Juli legte der Pro-Sekretär Urban Cerri im Namen der französischen Apostolischen Vikare (aber nicht in ihrem Auftrag [10]) folgende Frage zur Entscheidung vor« Che si dia Licenza à i Vicarij Apostolici di poter come fanno i Padri Gesuiti per decreto di Paolo V° emanato l'anno 1615 celebrare à capo coperto e di tradurre la Scrittura sacra, il mesale, et il Breviario nell'idioma Cinese, affine che i Sacerdoti del Paese possino fare le lore funtioni ecclesiastiche nella lingua naturale» [11]. Die Antwort lautete: «Quoad caput coopertum in celebratione missarum: annuerunt ad formam Brevis Pauli Quinti, et supplicetur SS°: In reliquis: Nihil» [12]. Die Congregatio Generalis vom 20. November 1673 bestätigte das Dekret [13].

Durch das Verbot, die Heilige Schrift ins Chinesische zu übersetzen, war der Missionspresse ein wichtiges Betätigungsfeld genommen.

Daß die Propaganda dieses Verbot ernst nahm, beweist ein Vorfall aus dem Jahre 1803. Der Exjesuit Louis de Poirot [14] hatte der Propaganda in einem wahrscheinlich infolge der Wirren der französischen Kriege verlorengegangenen Briefe unter anderem mitgeteilt, daß er die meisten Bücher des Alten und Neuen Testamentes ins Tatarische und Chinesische übersetzt habe. Von der tatarischen Übersetzung hatte er bereits 24 Bücher fertiggestellt, während die chinesische bis zum Exodus gediehen war [15]. Verwundert fragte sich die Propaganda: «Del Sig. Poirot non si sa con qualche autorità siasi accinto a quest'opera seppure come Ex-Gesuita non creda poterlo fare in vigore delle facoltà concesse alla Compagnia di Gesu con decreto del S. Officio de' 26. Marzo 1611, coram SS°» [16]. Jedenfalls beschloß sie ihm zu schreiben: «Laudandus per lo zelo, sed non expedire ut typis vulget versionem S. Scripturae» [17].

In den Missionen machte sich der Mangel an Katechismen und Gebet-

---

10 S. Chen: Historia tentaminum Missionariorum Societatis Jesu pro liturgia Sinica in saeculo XVII (Roma, 1951) p. 112. Sicher ist, daß die Propagandaakten keinen Brief der französischen Apostolischen Vikare mit der entsprechenden Bitte enthalten. Nach Chen waren sie sogar Gegner der chinesischen Liturgie.

11 Acta Congreg. Partic. dell'Indie Orientali dell'Anno 1672—1674 f. 52v.

12 Acta Congreg. Partic. dell'Indie Orientali dell'Anno 1672—1674 f. 13; Collectanea (Roma, 1907) I. 206.

13 Acta S. C. de Propaganda Fide 1673 (43) f. 352.

14 Geboren gegen 1735 in Lothringen, kam als Kind nach Italien, trat 1756 in Florenz bei den Jesuiten ein und kam 1769 nach China. War am Hofe geschätzt als Maler und Dolmetscher. Bat 1802 P. Gruber, General der in Rußland fortbestehenden Gesellschaft Jesu um Wiederaufnahme in dieselbe. Starb gegen Ende 1814 in Peking. P. war der letzte Überlebende der alten Gesellschaft Jesu in China. (Pfister, Notices Biogr. II. Changhai, 1934, n. 436, p. 965-970.)

15 Das Ms der chinesischen Übersetzung befindet sich in der Bibliothek von Petang (Peking). Es umfaßt das ganze N. T. und den größten Teil des A. T. mit Ausnahme des Hohen Liedes und der Propheten, von denen Isaias, Daniel und Jonas fertiggestellt sind. (H. Verhaeren C.M., La Bibliothèque Chinoise du Pet'ang. In: Monumenta Serica, IV. Peking 1940, p. 626.)

16 Acta Congreg. Partic. super rebus Sinarum et Indiarum Orientalium ab Anno 1802 ad Annum 1808, Tom. XIX, f. 98-99v.

17 Acta Congreg. Partic. super rebus Sinarum et Indiarum Orientalium ab Anno 1802 ad Annum 1808, Tom. XIX, f. 122.

büchern besonders drückend bemerkbar, da die Missionare nicht zahlreich genug waren, um sich der verhältnismäßig großen Menge der Neuchristen und Katechumenen hinreichend zu widmen. Darum bat der Visitator von Japan und Vizeprovinzial von China Domingos Pinheyro [18], einige Bücher drucken zu dürfen «non de Controversis sinicis, sed de rebus piis quales sunt exhortationes ad devotionem et Sanctae Legis observantiam ac Libelli precum et similia» [19].

Am 28. September 1739 erlaubte es ihm die Propaganda unter folgenden Bedingungen:

1) Die Bücher dürfen nichts enthalten, was direkt oder indirekt gegen die Apostolische Konstitution «Ex illa die» verstößt. Der Name «Gott» darf nicht mit «Tien» oder «Xang-ti», sondern nur mit «Tien-chu» wiedergegeben werden.

2) Der General S. J. oder sein Stellvertreter, sowie der Bischof oder Apostolische Vikar, in dessem Gebiet das Buch gedruckt werden soll, müssen vorher die Druckerlaubnis geben.

3) Der approbierende Bischof oder Apostolische Vikar wie auch der Jesuitengeneral müssen je ein Exemplar des gedruckten Buches der Propaganda einschicken [20].

Nachdem Benedikt XIV. am 11. Juli 1742 durch die Konstitution «Ex quo singulari» die Konstitution Klemens XI. «Ex illa die» feierlich bestätigt hatte, tauchte in der Congregatio Particularis vom 20. September 1743 zum ersten Mal der Gedanke auf, alle in China bereits gedruckten Bücher durch die Bischöfe und Apostolischen Vikare in Hinsicht auf die beiden Konstitutionen überprüfen zu lassen [21]. Die Congregatio Particularis vom 27. September 1743 hieß diesen Plan gut und bestimmte, daß dem Bischof von Peking und den anderen Bischöfen der Auftrag gegeben werden soll «ut curent omnes libros qui aliquid continent contrarium Constitutionibus «Ex illa die» et «Ex quo singulari Dei providentia» prorsus supprimi, et abolere, nisi corrigi possunt». Ferner fügte sie hinzu, wenn irgend ein Bistum oder Apostolisches Vikariat verwaist sei, solle Mgr Eugenio Piloti O.F.M. [22], Koadjutor von Shensi und Shansi dort das Amt des Zensors übernehmen [23].

Am 8. Oktober wurde dann auch in diesem Sinne an folgende Bischöfe und Apostolische Vikare geschrieben [24]:

---

18 Geboren am 21.3.1688 zu Loures in Portugal, trat 1704 in die Gesellschaft Jesu ein und ging 1725 als Missionar nach China. Er starb zu Peking am 16. 6. 1748. (Pfister II, n. 318, p. 696-697.)

19 Decreti della S. Congregatione dall'anno 1719 al 1740, f. 546.

20 Decreti della S. Congregatione dall'anno 1719 al 1740, f. 546-547.

21 Acta Congregationum Particularium super rebus Sinarum et Indiarum ab Anno 1742 ad 1748, Tom. VIII, f. 59.

22 Am 16.3.1699 in Bassano geboren, trat 1715 in die reformierte venezianische Franziskanerprovinz ein. 1731 kam er nach China. 1740 wurde er Titularbischof und Koadjutor von Shansi. 1741 wurde er Apostol. Vikar von Shansi-Shensi, 1754 Apostol. Administrator von Szechwan. Er starb am 30.12.1756 in Kiang-chow (Shansi) (Menz, Necrologium Fratr. Min. in Sinis, Peiping 1948, pp. 175-176).

23 Acta Congregationum Particularium super rebus Sinarum et Indiarum ab Anno 1742 ad 1748, Tom. VIII, f. 69.

24 Lettere della S. Congregazione e di Monsig. Segret.pl. Indie Orientali dall'Anno 1743 ad il 1746 (161), f. 54v-57v.

Polykarp de Sousa S.J., Bischof von Peking [25]
Dem Bischof von Nanking oder seinem Vikar [26]
Hilario de S. Rosa O.F.M., Bischof von Makao [27]
Johannes Müllener C.M., Apostolischer Vikar von Szechwan [28]
Luigi Maggi O.P., Koadjutor in Hukuang [29]
Francesco Saraceni da Conca O.F.M., Apostolischer Vikar von Shansi und Shensi [30]
Eugenio Piloti O.F.M., Koadjutor von Shansi [31]
Joachim de Martilliat M.E.P., Apostolischer Vikar von Yunnan [32]
Pedro Matyr Sanz O.P., Apostolischer Vikar von Fokien [33]
Eusebio Oscot (y Colombres) O.P., Koadjutor von Fokien [34]

---

25 Geboren am 26. 1. 1697 in Coimbra, trat 1712 bei den Jesuiten ein und reiste 1725 mit der Gesandtschaft Johann V. von Portugal nach China, 1740 wurde er Bischof von Peking. Er starb in Peking am 26. 5. 1757. (Pfister, II n. 320 pp. 701-702.)

26 Der Bischofsstuhl von Nanking war seit 1733 verwaist. (Almeida II/II, p. 1044.)

27 Capucho = Franziskaner der strengeren Observanz; nicht Kapuziner, wie R. Gervaix M.E.P. in Boletim do Governo Eccl. da Diocese de Macao, XV. (Macao, 1917/18) pp. 305-331, und B. M. VII. sagen. Geboren am 1. 3. 1693 in Lissabon, legte am 19. 10. 1712 (oder am 15. 10. 1719) in Arrábida Gelübde bei den Franziskanern (Capuchos) ab. Am 11. 2. 1739 wurde er zum Bischof von Makao ernannt und am 5. 3. 1741 in Lissabon geweiht. Ergriff am 17. 11. 1742 Besitz von seiner Diözese, kehrte Anfang 1750 nach Portugal zurück und verzichtete 2 Jahre später auf seinen Bischofssitz. Er starb 1764 im Konvent von Mafra. (Almeida II/II, pp. 1028-29.)

28 Geboren am 4. 10. 1673 in Bremen, Student am Propaganda-Kolleg, kam als Diakon nach Indien. In Madras zum Priester geweiht, trat er 1699 bei den Lazaristen ein. Kam mit Appiani am 14. 10. 1699 nach Kanton, seit 1702 Missionar in Sutchuen. Wurde 1715 zum Titularbischof von Myriophytus und zum Apostolischen Vikar von Sutchuen ernannt. Starb am 17. 12. 1742. (B. M. VII, n. 2507.)

29 Geboren in Florenz, kam 1732 nach Hukwang, wurde im November 1738 zum Titularbischof von Bariana und zum Koadjutor von Szechwan ernannt. Mgr. Müllener behielt sich Szechwan vor und betraute Maggi mit der Verwaltung von Hukwang. Nach Mülleners Tod wurde er am 17. 12. 1742 Apostolischer Vikar von Szechwan. Er starb am 28. 8. 1744 in Chi-paulo. (A. Launay, Histoire des Missions de Chine. La Mission du Se-tchuen I, pp. 113, 178, 206.)

30 Geboren im Jahre 1679 in Conca (Italien), kam 1717 nach Kanton, von 1718 arbeitete er als Missionar in Shensi, übernahm 1727 die Verwaltung des verwaisten Vikariates, war im Jahre 1730 bereits Titularbischof von Loryma und Apostolischer Vikar von Shensi und Shansi. Starb am 1. 12. 1741 in Weinan (Shensi). (Menz, pp. 160-161.)

31 Cf. Anmerkung 22.

32 Geboren 1706 in Clermont-Ferrant, trat 1727 ins Pariser Seminar ein und ging kurz darauf als Tonsurist nach China. 1731 wurde er in Juthia zum Priester geweiht, 1732 ging er nach Szechwan. 1739 wurde er Titularbischof von Ecrinea und Apostol. Vikar von Yunnan. 1744 wurde ihm nebst Yunnan, Hukwang, Szechwan und Kuitcheu übertragen. 1748 kehrte er nach Europa zurück. In Paris setzte er ein neues Reglement für die M.E.P. durch. Er starb in Rom am 24. 7. 1755. (B. M. VII, n. 3214.)

33 Geboren 1680 in Asco (Kastilien), trat 1698 bei den Dominikanern ein und wurde 1704 zum Priester geweiht, 1713 ging er nach Mexiko, von dort kam er über die Marianen und Philippinen 1715 nach China. 1729 wurde er zum Titularbischof von Mauricastro und zum Apostol. Vikar von Fokien ernannt. 1732 wurde er nach Makao verbannt, kehrte aber in seine Mission zurück. Am 16. 5. 1747 wurde er in Fogan verhaftet und 1748 enthauptet. Am 6. 1. 1893 wurde er seliggesprochen. (E. F. Arias, O.P., El beato Sanz y Compañes Martires. Manila, 1893.)

34 Geboren 1691 in Llanes bei Oviedo, trat in den Dominikanerorden ein und kam 1717 nach China. Wurde ebenfalls nach Makao verbannt, kehrte jedoch in die Mission zurück. Am 10. 5. 1739 wurde er Titularbischof von Evaria. Er starb am 28. 11. 1743. (B. M. VII, n. 3933.)

Gabriele da Torino O.F.M., Apostolischer Missionar in Shansi [35].

Der Congregatio Particularis vom 26. September 1746 lagen die Antwortschreiben der Bischöfe und Apostolischen Vikare vor, die alle über die Schwierigkeiten berichteten, die ihnen dieser Reinigungsprozeß verursachte. Der Bischof von Peking hatte in einer neuen Ausgabe der Bücher M. Riccis nachträglich noch die Verbesserungen auf den Rand drucken lassen und auf einem Vordruckzettel ausdrücklich erklärt, daß unter «Tien-cio» nicht der materielle Himmel zu verstehen sei. Mit diesem Ergebnis ihres Rundbriefes war die Propaganda nicht zufrieden [36].

Um einerseits das Verbot, in den Missionen Bücher zu drucken, neu einzuschärfen, anderseits aber auch der dringenden Notwendigkeit der Mission nach Katechismen und Gebetbüchern Rechnung zu tragen, erließ die Propaganda am 28. Dezember 1770 ein entsprechendes Dekret. «Nullo modo expedire ut in imperio Sinarum et regno Tunkini scripta quaecumque, vel libri publicentur sive de religione directe vel indirecte tractantes, sive discernentes de rebus ecclesiasticis, nisi praevio examine et approbatione ipsius Sacrae Congregationis, exeptas tamen ab hac lege declaraverit parvas doctrinas, catecismos, instructiones, ac preces, quae fidelium usui quotidiano inserviunt sub ea nihilominus conditione, ut in vulgi spargi non possint, nisi eas prius Episcopi respectivi locorum, seu Vicarii Apostolicii viderint atque in lucem emitti permiserint.»

Die Propaganda wünschte, daß der Papst diesem Dekret durch ein eigenes Breve mehr Gewicht verleihe. Doch Klemens XIV. beschränkte sich darauf, es am 30. Dezember 1770 zu bestätigen und seine Befolgung unter Androhung folgender Strafen zu befehlen. »Sub poena suspensionis ipso facto incurrendae ab omnibus et quibuslibet facultatibus tam ordinariis Episcoporum quam extraordinariis Apostolicae Sedis pro exercitio Missionum concedi vel communicari solitis» [37].

In der Folgezeit verwies die Propaganda bei allen Anfragen aus den Missionen um Druckerlaubnis auf dieses Dekret vom Jahre 1770. Die Congregatio Particularis vom 7. April 1828 begründete das bestehende Verbot mit dem Hinweis der Congregazione della universale Inquisizione vom 1. Dezember 1667: «Neminem posse censurare Doctrinas et Auctores librorum, sed id reservatum esse Sedi Apostolicae» [38].

Wie die Antworten auf die zahlreichen Anfragen der Apostolischen Vikare in der ersten Hälfte des 19. Jahrhunderts beweisen, hielt die Propaganda grundsätzlich am Verbote fest. Am 9. März 1841 schrieb sie an Clément Bonnand [89], Apostolischen Vikar von Pondichéry, das

---

35 Geboren am 13. 11. 1680 in Turin, trat 1698 in die römische Franziskanerprovinz ein. 1719 kam er nach China. Von 1719 bis 1746 war er Missionar in Shensi und Shansi. Ca. 1741 wurde er Provikar von Shensi, wo er eifrig für die Durchführung der Konstitutionen «Ex illa die» und «Ex quo singulari» tätig war. 1747 kehrte er nach Europa zurück. Er starb auf der Reise in der Nähe des Kaps der Guten Hoffnung am 31.1.1747. (Menz, pp. 16-17.)

36 Acta Congregationum Particularium super rebus Sinarum et Indiarum ab anno 1742 ad 1748, Tom. 8, f. 202-204v.

37 Decreti della S. Congregazione dall'anno 1768 al 1778 f. 81v-82v.; Collectanea (Roma, 1907) I, 482.

38 Acta Congregat.nis Particularis super rebus Sinarum et Indiarum Orientalium ab Anno 1822 ad Annum 1832, Tom. XXI, f 504.

Verbot von 1655 sei noch in voller Kraft, wobei man allerdings nachträglich die nötigen Erlaubnisse für die Versäumnisse der Vergangenheit gewährte [40].

Als Etienne-Théodor Cuenot [41], Apostolischer Vikar von Ost-Cochinchina, am 14. Dezember 1841 bat, einige Bücher, die schon in Europa gedruckt und approbiert waren, auf anamitisch drucken zu dürfen, antwortete ihm die Propaganda am 23. März 1844: «Satis fidelium utilitati ac necessitati provisum per Decretum 1770 in eis quae Vicarii Apostolici arbitrio relicta sunt, in aliis quae S.C. examini et approbatione reservantur haud censuerunt Patres eidem Decreto derogare ... [42].

Am 28. August 1851 schickte der Prokurator der Propaganda in Hongkong, Antonio Feliciani O.F.M. [43], im Auftrag der Propaganda einen Rundbrief an die Apostolischen Vikare in China, in dem er sie darauf aufmerksam machte, daß keine neuen Bücher ohne die Erlaubnis der Propaganda gedruckt werden dürfen. Die Terminologie der Katechismen und Gebetbücher müsse sich genau an die Konstitutionen «Ex illa die» und «Ex quo singulari» halten. Ein Einheitskatechismus und Gebetbuch für ganz China sei überaus erstrebenswert. Auf dem für 1850 in Hongkong geplanten aber nicht stattgefundenen Konzil hätte gerade diese Frage zur Sprache kommen sollen. Die Vikare sollten sich mit ihren Nachbarn beraten und ihre Vorschläge über den Prokurator Feliciani der Propaganda einreichen [44].

Da für die zweite Hälfte des 19. Jahrhunderts das Archiv noch geschlossen ist, läßt sich vorläufig nicht feststellen, wann die Propaganda zum erstenmal auf eine Anfrage um Druckerlaubnis geantwortet hat: Affirmative.

In der Instruktion der Propaganda vom 8. September 1869 an die

---

39 Geboren am 20.5.1796 zu Saint-Maurice sur Dargoire, Rhône, trat 1823 bei den M.E.P. ein, ging 1824 nach Indien. 1833 wurde er Titularbischof von Drusipara u. Koadjutor von Pondichéry, 1836 übernahm er das Vikariat. Er starb am 21.3.1861 in Benares. (B. M. VIII, n. 767.)

40 Lettere e Decreti della S. Congregazione e Biglietti di Monsig. Segretario 1841, Parte I^{a} (325), f. 203-204.

41 Geboren am 8. 2. 1802 in Bélieu, Doubs, trat 1827 bei den M.E.P. ein und ging 1828 nach China. 1829 kam er nach Cochinchina. 1835 wurde er Titularbischof von Metellopolis und Koadjutor von Cochinchina, 1840 übernahm er das Vikariat als Apostol. Vikar. 1844, bei der Teilung des Vikariates wurde er Apostol. Vikar von Ost-Cochinchina, das er auch bei einer weiteren Teilung im Jahre 1850 behielt. 1861 wurde er gefangen genommen. Er starb im Gefängnis zu Binh-Dinh am 14.11.1861. 1909 wurde er selig gesprochen. (B.M. XI, n. 680.)

42 Lettere e Decreti della S. Congregazione e Biglietti di Monsig. Segretario 1844 (331), f. 200v.

43 Geboren 1804 in Marano (Norditalien), wurde 1821 Franziskaner. Kam am 17. 9. 1833 nach Makao, wo er ein Jahr in der Prokur blieb. Im folgenden Jahre wurde er auf der Reise nach Shansi, für welche Mission er bestimmt war, krank und blieb 3 Jahre als Missionar in Hukwang. 1838 wurde er als Leiter des Seminars nach Makao zurückgerufen. Als am 3. 3. 1842 das Seminar mit der Prokur aus Makao ausgewiesen wurde, ging er nach Hongkong. Dort war er vom 4. 8. 1842 bis zum 20. 6. 1855 als Prokurator der Propaganda tätig. Von 1856—1859 war er Rektor des Kleinen Seminars in West-Shantung. Darauf schickte ihn die Propaganda als Visitator nach Shansi, wo er wieder Rektor des Seminars wurde. Er starb am 17.3.1866. (Menz, pp. 38-39.)

44 Scritture riferite nei Congressi Cina e regni adiacenti 1851—1852 (14) f. 1021.

Apostolischen Vikare von Ostindien haben wir das erste gedruckte Zeugnis für die Lockerung der Bücherzensur in den Missionsländern. In dieser Instruktion befahl die Propaganda, in Indien Druckereien zu eröffnen, um den Protestanten, die mit ihren Büchern das Land überschwemmten, wirksam gegenübertreten zu können [45].

Am 18. Oktober 1883 gab die Propaganda den Apostolischen Vikaren Chinas die Instruktion, in allen Vikariaten wenigstens eine chinesische Druckerei zu eröffnen, damit die zur Vermehrung und Erhaltung des Glaubens notwendigen Bücher dort gedruckt werden könnten [46].

Hiermit begann am Ende des 19. Jahrhunderts der Aufschwung der Missionsdruckereien.

Miscellanea.

Vierzig alte Handschriften über Neu-Spanien, zumeist aus dem 17. Jahrhundert, konnte im Jahre 1934 das «Mittelamerikanische Forschungsinstitut» an der Tulane Universität in New Orleans käuflich erwerben. In einer uns verspätet zugekommenen Broschüre «Administrative Papers: Copies relating to New Spain» hat die Institutsbibliothekarin Marie Hunter Irvine uns kurz mit dem Inhalt der Handschriften bekannt gemacht (Middle American Research Inst. The Tulane Univ. of Louisiana. Miscellaneous Series No. 5. New Orleans 1948, 28 pp. in 8°). Es handelt sich wesentlich um abgeschriebene Protokolle der administrativen Verfügungen kirchlicher und weltlicher Behörden im damaligen Neu-Spanien. 1493 ist das älteste, 1865 das jüngste in den Abschriften genannte Datum, doch stammt das meiste Material aus dem 17. Jahrhundert. Für Historiker und Missiologen sind diese Handschriften eine Fundgrube, die auszuschöpfen man noch nicht begonnen hat. Um ein Beispiel zu geben, wie vielseitig der Inhalt ist und wie wir in der genannten Broschüre durch Stichworte mit ihm bekannt gemacht werden, sei ein Sammelband (Febr. 1793 — März 1815) genannt, von dem die Verfasserin referierend sagt: «Rules by which the council of the Indies is to be governed in making decisions to apply in the following cases: elevation to vacant bishopric, license to travel to Spain, license to beg alms, immunity of prisoners, revalidation by clergy of marriages of persons who have committed adultery, in order to legitimize offsprings, confiscation of saleable goods for debts, confiscation of salaries for debts, fees for marriages, visits to nuns, contraband by clergy, penalty to tobacco smugglers, hearing mass, flaying prisoners, use of bells, ecclesiastic jurisdiction, construction of churches, naming of Indians as public attorneys, qualifications of apostolic missionaries, dress of the clergy, begging orders, usurious contracts, treatment of vicar general, formation of a code, exile of clergy, homicide by clergy, inventions» (p. 21). Georg Höltker

---

[45] Collectanea (Roma, 1907), II. 1346/39.
[46] Collectanea (Roma, 1907), II. 1606/XI/7.

The Ecclesiastical Province of West Pakistan.

By Fr. Dr. Emmerich, O.F.M.Cap., Lahore, Pakistan.

By decree of the S. Congregation for the Propagation of the Faith, dated 15-7-50, the H. See has erected two new Ecclesiastical Provinces, the first, of West Pakistan, with arch-episcopal see at Karachi and three suffragan dioceses, Lahore, Multan, Rawalpindi; the second, of East Pakistan, with archo-episcopal see at Dacca and also three suffragan dioceses [1].

This decision was taken in consequence of the political changes in the Indian subcontinent, ever since the «Indian Independence Act», August 15th, 1947, which divided the country into two distinct states; the «Indian Union» and «Pakistan».

Pakistan, as an independant Nation, constists of two complete separate territories; the one comprising some regions of North and East India (East-Bengal and Sylok) is known as East-Pakistan; the other, including the North-West provinces of India (Sind, Baluchistan, the Frontier Provinces, and West Punjab) is called West-Pakistan [2].

The latter alone, embracing an area of 312.302 Sq. Miles with a population of 30 000 000, out of whom 200 000 only are Catholics, constitutes the subject matter of the present brief History of the Ecclesiastical Province of Karachi.

By way of introduction a short general sketch of the chronological evolution of the country and its religion, will help to better understand the history of Christianity in West-Pakistan.

a) Sketch of the Chronological Evolution:

Though the countries, that actually constitute the territory of West-Pakistan, have not had a complete uniform evolution, yet there is a certain similarity in their history, the main facts of which are as follows [3]: -

Before	2000 B.C.,	Sumero-Dravidian Civilization; - the Aborigenes, a black skinned race.
From	2000 B.C.,	Aryan settlement, progenitors of the High Caste Hindu; development of Caste-system.
	700 B.C.,	Egyptian-Assyrian invasions.
	650	Vardhamana Mahvira, founder of Jainism.
	600	Origin oft Taxila Kingdom (Peshawar)
	550	Sakya Gautama Buddha. Buddhism.
	327	Alexander the Great invades Northern India.
	200	Brahmanic reaction against Buddhism. Modern Hinduism.
	150	Invasions of the Parthians, Sakas, Bactrians.

1 Acta S. Sedis, 1951, t. 43, p. 66-69.

2 Farkat Ullah Khan & Ali Arshad, West-Pakistan in maps and statistics, or Geographical and Economical Atlas of West-Pakistan. Lahore, 1948.

3 See the historical works of Latif Syad Muh. History of the Punjab. Calcutta, 1891; - Prothero M. & Satis Chandra Vidyabhusana, History of India, London; - The Cambridge History of India, Cambridge, 6 vol.

50	Origin of Kushan (Kanishka) Empire.
40 A.D.	Apostle St. Thomas at Taxila (Peshawar).
250	Disappearance of Kushans of Parthians.
430	Invasion of the white Huns.
533	Victory over the Huns at Korur.
600	Arab invasions in Baluchistan.
712	Arab conquest of Sind and Multan.
730	Hindu empire in the Punjab.
1021	Annexation of the Punjab by the Arabs.
1221	First appearance of the Mongols.
1470	Religious reform by Guru Nanak: Sikhism.
1526	Beginning of the Moghul Empire.
1581	The first Jesuits at the court of Akbar the Great.
1620	Carmelites and Augustians in Sind.
1637	Establishment of the Vicariate Apostolic of Byjapur, later Bombay.
1735	Invasions of Vadir Shak, Persian, in Sind.
1735	Invasions of Ahmed Shah Duravi from Afghanistan in the Punjab.
1760	Rule of the Sikhs.
1784	Establishment of the Vicariate Apostolic of Patna later (1810) Agra.
1839—43	Conquest and annexation of Sind by the British.
1840—49	Conquest and annexation of the Punjab by the British. Appearance of Catholic-Priests, accompanying as Chaplains the British Troops. Freedom of mission work and of conversion.
1880	First Vicariate Apostolic upon the Territory of West Pakistan: Lahore.
1879	Annexation of Baluchistan by the British.
1886	Establishment of the Hierarchy; Creation of the first diocese of the country: Lahore.
1887	Erection of the Prefecture Ap. of Rawalpindi.
1935	Constitution of the independent ecclesiastical unit of Sind and Baluchistan.
1936	Erection of the Vicariate Apost. of Multan.
1939	Raising of Multan into diocese.
1947	Raising of Rawalpindi into diocese.
1947	Creation of the state of Pakistan.
1948	Erection of the diocese of Karachi (Sind and Baluchistan).
1950	Creation of the Ecclesiastical Province of West Pakistan. and the Apostolic Delegation of Karachi.

b) Sketch of the religious evolution:

Not much is known concerning the earliest inhabitants of the Northern part of the Indian Subcontinent, the actual territory of West Pakistan. It is uncertain to what racial types that population belonged; probably they were connected with the inhabitants of Mesopotamia and therefore called «Sumerianss»; and after they were pushed to the South of India by the invading Aryens, they received the name of «Dravidians = inhabitants of the South». Still, the last discoveries, e.g. Mohan-zo-Daro in Sind, have proved that those inhabitants enjoyed about 3000 B.C. an advanced

and singularly uniform civilisation of their own, closely akin to that of contemporary Mesopotamia and Egypt.

Concerning the religious tenets ot the primitive inhabitant of West-Pakistan, the so called aborigines, no proper information has come down to the historians[4]. Those Sumero-Dravidian people generally believed in one Supreme Being and in existence after death.

The early Aryan invaders coming from central Asia, were a pastoral people; they worshipped bright deities, personifying natural elements and forces, the gods of water, of fire. Many images of deities that were worshipped have been discovered, so that the historians suppose that cults, which survive in Hinduism, derive from the original tribes. At some later period there appeared the doctrine of the Hindu Trinity, Brahma the Creator, Vishnu the Preserver, and Siva the Destroyer; and the doctrine of metempsychosis or transmigration of souls, according to the law of Karma (act, Work), that one's future existence and status depends on one's merits and demerits in the present existence. Pessimism has saturated Hindu thought: matter is evil, the world is Maya, or the great illusion, and happiness is to be sought by limiting desire, by asceticism. By subduing the senses and by meditation alone can one attain to the final beatification of absorption in the one reality, the eternal, universal mind. In essence pantheistic, in form Hinduism is polytheistic.

Hinduism has no founder. It has no historical personality at its centre whose life dates its beginning. It has, indeed, no beginning that can be discerned. It may be described rather as an encyclopaedia of religions than as a religion, an amalgam of often contradictory beliefs and practices, some of whom have been taken over from the aboriginal inhabitants.

The caste system was originally rather a political phenomenon, arising from the distinction between the Aryans, the noble, and the non-Aryans who were the original inhabitants of the country, but who were excluded from the Aryan society. The non-Aryans became the depressed classes, the out-casts. On the ground of this first distinction soon arose within the family of the Aryans, the society people, a further distinction between the religious leaders, the priests, called the Brahmins, and the rest of the people. Consequently special classes were set apart for special occupations, who first were only four in number, but were in the long run always more subdivided: tribal castes, functional castes, sectarian castes, etc.; each art or skill and creed becoming a new caste; the washerman caste, the oilman caste, the weaving caste, the waterman caste, etc. ... To-day, there are indeed thousands of castes.

Aboud 600 B.C., Gautama, a prince of Northern India, impressed by the sufferings of his fellow men, renounced the world and became the Buddha or supremely enlightened one. He preached a middle way between self indulgence and self mortification, condemned idolatry, sacrifices and metaphysical speculation. He preserved the doctrine of transmigration through successive existences until one reaches the final end of things, nirvana-or absorption in ultimate rest of annihilation. His teaching spread rapidly and remained for about eight centuries the General Faith of Northern India. But the Brahmin, the priests and supreme caste of Hinduism, were successful in their reaction about 200 A.D. and renewed the supremacy of Hinduism, though the influences of Buddhism could never be totally discarded.

With the 10th Century the Arabic invasions spread the teaching of the Koran all over the country, and since then Islam, with its great doctrines of the unity of God and the equality of men in the presence of the Creator, stands out as the chief opponent of Hinduism. Although in some areas it was tolerant

---

[4] See: Macnicol Nicol. The living religions of the Indian people. London, 1934.

of Hindu ideals and has to some extent adopted them, it is in essence uncompromisingly hostile. It is iconoclastic, in contrast to the worship of idols, which forms so large a part of popular Hinduism; though it did not escape every influence of the Hindu idols, as can be seen from the general use by the Pakistani Muslims even up today, of the tawyz or magic medals. In the same way, though it ignores caste, Mohammedism in Pakistan practically excludes from its community all the same out-castes as the Hindus.

It has been the indeavour of Guru Nanak Singh, 1469—1528, to combine the corresponding elements of both religions into one new system, Sikhism, that tried to adopt the more rigid doctrines of Islam to the vivid imagination of the Indian Spirit. Skihism proclaimed equality of men and the unity of God, rejected idolatry, but maintained belief in the transmigration of souls. The teachings of the Guru were completed by his disciples and condensed in the «Granth Sahib», the Holy Book, that is respectfully kept and continually read in the temple. Sikhism was at one time, especially during the 17th—18th centuries, the ruling religious and political system of nearly the whole actual territory of West-Pakistan. Between the Sikhs and the Muslims there was always fierce animosity, for indeed it was the political tyranny of the Musulmans, especially of the Moghul Emperors, that converted Sikhism into a military creed. To preserve their existence and their extension, they joined into a brotherhood, separate from and hostile to its rivals, Hindus, but especially Muslims. This militant brotherhood has kept the fervour of Sikh loyalty aglow. Sikhism is in the main a call to battle and to clan loyalty, fighting for the ruling supremacy of its adherents.

When the British in the first half of the 19th century conquered the areas of the actual West-Pakistan, they met with the triple religious mentaliy of Mohammedism, Hinduism and Sikhism, in a proportion of 60 per cent Muslims, 30 per cent Hindus, 10 per cent Sikhs. The last mentioned, although numerically a minority, were the ruling party. The men of higher standing generally adhered to Hinduism, the masses were Muslims, besides the vast number of aborigines, the depressed classes who were refused access to either of the three religions and admission to social life as well.

The Masses of the people take much interest in religion. The most distinguishing feature of Indian life is that from birth to death the Indian people are surrounded and circumscribed by custom and by an etiquette, which had its origin in some religious idea. In short, their lives and their outlook are bounded by religion.

Religion too was the basis of the partition between Hindustan and Pakistan. From the territory of West-Pakistan all the Hindus and Sikhs, not less than 6 million people, were forcible expelled and in their stead nearly 8 million Muslims from the Hindustan territory came to West-Pakistan, whose present population is now uniformly Mohammedan.

c) The History of the Ecclesastical Province.

I. First Catholic Missionaries.

The first Catholic missionary in the present territory of West Pakistan was the Apostle St. Thomas, whose presence at the court of King Gondopharnes, who reigned at Taksalia (near Peshawar) between 19—45 A.D., is now admitted by the historians [5]. However, about his activity and

[5] Smith Vincent, The early history of India; - Hosten S.J., Antiquities, ed. by P. J. Thomas, Madras, 1936; - A. Meersman, O.F.M., in «Journal of the Sind Historical Society», Karachi, 1938.

influences nothing is known, though it seems, according to Eusebius' Church History, that Christian communities in North Western India were still in existence in the third century.

After St. Thomas, for 15 centuries, history does not relate a single trace of any missionary activity in the whole country. The territory may have been crossed by christian travellers, as Pantoemus about 180, and the Egyptian Monk, Kosmos Indikapleustes about 550; especially by Armenian traders or by soldiers of the Crusades. But of their passage no trace remains.

Yet, in 1581 a magnificent activity was initiaded by the Jesuits from Goa, who had been invited by the great Moghul Emperor Akbar to his court in Delhi and from there accompanied him to Lahore, the capital of the Punjab and to-day the biggest town of West Pakistan [6].

First to arrive was Father Monserrate, who coming from Delhi with the Imperial Army, crossed the whole country on his way to Kabul (Afghanistan). When he came back, his companion, the blessed Rudolph Aquaviva awaited him in Lahore, where they remained for some time together at the court of Akbar, whom they, afterwards, accompanied back to his residence at Fatehpur Sikri. Such was the start of a remarkable mission that lasted for about 200 years of which the following are the most important features.

The first two Fathers, after 14 years unsuccessful endeavours, left the Moghul court in 1583. But the Emperor did not forget their good qualities. While residing at Lahore in 1591, he took occasion of the passage of the Greek Subdeacon, Dom Leo Grimon, to send another appeal to Goa. Two Fathers, Duarte Leital and Christoval de Vega, with the laybrother Estevao Reberio, were appointed; but again they could not succeed in the conversion of Akbar and after a year they went back to Goa.

However a third mission was sent in 1594: Fr. Jerome Xavier, a grand nephew of St. Francis Xavier, Fr. Pinheiro and Bro. Benedict de Goes. In fact not even was this third mission successful in converting Akbar, yet it became a very fruitful expedition. The fathers turned definitely their attention to the people and under the protection of the emperors they exercised all around a fruitful activity.

Already in 1597 a big church was built at Lahore; in 1604 a written declaration from the Emperor allowed all his subjects to embrace Christianity. More Fathers arrived from Goa. They started the publication in Persian of the facts and doctrines of Christianity. The condition in 1608 was such that the Italian traveller, Giambattista Vechiete, suggested to Pope Paul V the sending of a papal embassy; but the general of the Jesuits was against the proposal.

Upon the first successor of Akbar, his son Jahangir, 1605—1627, the influence of Fr. Jerome Xavier was considerable. But the following Emperor, Shah Jahn, 1627—58, showed himself less friendly. He ordered

---

6 Hull Ern., S. J., Bombay mission History, 2 vol. Bombay, 1927—30; , Maclagan Edw. The Jesuits and the Great Mogul. London, 1932. - Sharma Sri Ram. The religious policy of the Mughal emperors. Oxford, 1940. - Marayan St., Aquaviva and the great Mogul. Patna, 1945.

in 1650, the destruction of the church, and the later Moghul Emperors and the Sikh rulers, as well, were as good as opposed.

Converts had been made, very few among the nobles and high officials, who so long as the royal personages looked favourably on the missionaries, would make advances towards the acceptance of the Christian faith; but the bulk of the converts were persons of comparatively humble birth.

A triple Catholic congregation existed in Lahore: the European Christians, mostly Portuguese; - the Armenians, and the Indian converts [7]. In 1606 they numbered altogether 40 or 50, while in 1714 the kernel of the army was Christian.

To meet the congregation the famous first Vicar Apostolic of India, the converted Brahman, Don Mattheus de Castro, visited Lahore in 1651 [8]. From Lahore started also various missionary expeditions to Kafiristan: in 1581, Fr. Monserrate; - in 1602, Bento de Goes; - in 1626, Fr. Joseph de Castro; - in 1700, Antonio Magalhaes [9].

Afterwards the number of Jesuits decreased gradually and by 1750 even the Christian soldiers in Lahore had no resident priest. Only twice a year a Father visited them in Lahore, Multan and Bhakkar.

In 1752 the remaining Christian artillery men were deported to Kabul by the invading King Ahmed Shah.

When the British troops, between 1830—48, conquered the Punjab, the accompanying chaplains met not a single survival of those previous missions.

In the same period as the Jesuits were displaying their activity in the Punjab some Augustinians and Carmelites gave of their best to Sind, near the Portuguese factories of Tatta. A few names of Carmelites are recorded: the blessed Redemptus, who was martyred in 1638 on the island of Sumatra, had been invested with the Carmelite habit at Tatta; - the following died in Sind, Fr. Louis Francis, 1622; Patric of S. Louis, 1643; Michael of St. Simon, 1651; Peter of the Mother of God, 1672. But concerning their activities no details have been kept.

II. Missionary activity during the British Dominion.

The British Conquest, which from its very origin had opened a new era of the history of the Church in the whole of India, was indeed very profitable for the missionary work in the present territory of West-Pakistan. As far-West Pakistan is concerned, the British conquest started only about 1840. Its immediate causes were the hostile opposition of the Sikh Rulers of the Punjab and Sind against the British in India, together with the menace from Afghanistan; the more removed cause was the economic extension of the British Empire in India.

Already in 1813 a parliamentary Act had allowed all christian missionaries to enter India. In 1832 the Governor General, Lord William Bentick,

7 Mesrove J., Seth. Armenians in India. Calcutta, 1937.

8 Ghesquiere Th. Matthieu de Castro, Premier Vicaire Apostolique aux Indes. Bruges, 1937.

9 Heras H., S.J. The Jesuits in Afghanistan, in «The New Review». Calcutta, I, 1935, 62-74; 139-153.

passed a law exempting all converts from the forfeiture of property, which law was confirmed by an act of 1850. Though it was undoubtedly the various Protestant sects, above all the church of England, that profited most by the State protection, the Catholic church also had its opportunity. The Protestant missionaries of all sects poured in by hundreds, spreading churches, schools and hospitals, so as to take hold of the whole country. Their contribution to the general education and uplift of the people of all rangs can hardly be overestimated. But their religious work, though they tend to enroll as many as possible into their folds, calling all adherents Christian converts, remained almost superficial. The progress of the Catholic Church was slower and less brilliant, but after all much deeper.

New Apostolic Vicariates were created for territories detached from the jurisdiction of Goa. As regards the North, the Vicariate of Bijapur was instituted in 1637 and extended in 1670 to the whole territory of the Great Moghul, with its see at Bombay. From the latter was separated, in 1784, the territory of Hindustan (Agra, Delhi, Lahore) and handed over to the Capuchins of Thibet, with its see at Patna, transferred in 1820 to Agra [10].

Here lies the origin of the double ecclesiastical division of the West Pakistan territory, which remained until the decree of 15-7-51: from Patna-Agra depended the Punjab and the North-Western Provinces, while Sind and Baluchistan belonged to Bombay. Hence the need of a separate exposition.

A. Punjab and North-Western Provinces.

The British troops who conquered the Punjab were accompanied ever since 1845 by Catholic Chaplains, dependent on the Vicar Apostolic of Agra [11]. One of them, Fr. Francis de St. Etienne, a French capuchin, was killed on the battlefield, while hearing the confession of a wounded soldier (11-12-1845); Fr. Caffarel, S.P., built the first Catholic Church at Nomila (Anarkali-Lahore) in 1847. Another church was built at Ferozepur, and one at Jullundur the same year, and at Wazirabad in 1850 by Fr. Morin, S.P. Six years later Sialkot Church was erected by Fr. Zacharias, Cap., and the same year Fr. Michael-Angelus opened the church of Mian Mir (Lahore Cantt). Later followed Multan 1850, Amritsar in 1860, Dalhousie in 1870.

To facilitate the task Fr. Michael Angelus Jacobi was appointed in 1855 Pro-Vicar Apostolic of the Punjab. He introduced in 1856 the Sisters of Jesus and Mary for the education of European and Eurasian Children; in 1861 he built the Pro-Cathedral of the Immaculate Conception at Anarkali. But with his promotion to the Vicariate Apostolic of Agra in 1869, the Pro-Vicariate remained vacant till, by decree of 18-9-1880, the Vicariate Apostolic of the Punjab was established and Fr. Paul Tossi, Capuchin, appointed first Vicar Apostolic. His jurisdic-

10 Clemens a Terzorio, O.F.M.Cap. Le Missioni dei Minori Cappuccini, Vol. IX., Indie Orientali. Rome, 1935.

11 Felix, O.F.M.Cap. History of the Capuchin Mission in the Punjab. MS. 1930.

tion extended to the Punjab, the North-Western Provinces, Kafiristan and Kashmir.

The proceedings of the first meeting of the diocesan council, Murree 20-22. Aug. 1885, show how at that time all the attention of the Fathers went exclusively to the spiritual care of the European and Eurasian communities. Schools for girls under the management of the Sisters of Jesus and Mary, were opened at Lahore, Sialkot and Murree; while the only school for boys at Murree, opened in 1881, had again to be closed in 1886.

The great event was, with the establishment of the Hierarchy in India, 1-9-1886, the raising of the Vicariate of the Punjab into the diocese of Lahore. Mgr. Tossi retired and Fr. Marcus of Faverges, capuchin, was appointed Administrator Apostolic.

On the 6-7-1887 the Northern districts of the Punjab beyond the Jeklum together with the North-Western Provinces, Kafiristan and Kashmir, were reparated from Lahore and constituted as independent Prefecture Apostolic with see at Rawalpindi.

The diocese of Lahore was entrusted to the Capuchin Fathers of the Belgian Province, 15-1-1888, while the Prefecture Apostolic of Rawalpindi was handed over to the St. Joseph's Foreign Missionary Society, Mill Hill. Both Jurisdiction were suffragan from the Archdiocese of Agra, till the erection, 18-9-1910, of the Archdiocese Delhi—Simla, forming since 1913 the ecclesiastical province of the Punjab, Kafiristan and Kashmir.

1. Diocese of Lahore.

The special task urged on the Belgian Fathers by the S.C.P.F., while entrusting them with the diocese of Lahore, was the conversion of the infidels [12]. Until the arrival of those new missionaries, the Chaplains of the British army, for sheer scarcity of priests, had ever been obliged to restrict their activity to the European and Eurasian Christians. Yet, the new Fathers under the guidance of the first bishop of Lahore, Mgr. Symp. Mouard, though not neglecting the troops and Europeans communities, considered indeed the conversion of the infidels as their primary and main task.

Mgr. Sympherien Mouard, O.F.M.Cap., who was the Vicar Apostolic of the Seychelles islands, had, before, been a missionary in India. Enthroned at Lahore, 21-3-1889, he consecrated the Diocese to the S. Heart of Jesus, 7-4-1889, and started with the newly arrived Belgian Capuchins the first native mission (Sialkot and Ada, 1889). He held the first, and unique, diocesan Synode, 8-1-1890, but died already the 14-7-1890.

He was succeeded by Mgr. Emmanuel Van den Bosch, O.F.M.Cap., elect 21-11-1890, after several years of missionary activity in India. He founded the St. Anthony's High School of Lahore (Cambridge), and the first Catholic indigenous colony of Maryabad. But soon he was raised to the archepiscopal See of Agra, 2-5-1892. — Only with the third

[12] Thomas & Emmerich, O.F.M.Cap. In het land der vijf rivieren. Antwerpen, 1938; - Emmerich, O.F.M.Cap., La mission du Punjab, in «Collectanea Franciscana», Rome, 1938, t. 8, p. 512-533.

Bishop a more durable administration became possible. Mgr. Godfrey Pelckmans, O.F.M.Cap., elect 2-6-1893, had come to the Punjab in 1888. In the ten years of his most fruitful episcopate, he built 8 churches and chapels, founded two colonies, opened an Anglo Vernacular High School for boys at Dalwald, invited the German Tertiary Brothers, the Belgian Sisters of Charity (Ghent), and the French Franciscan Sisters of the Prop. of the Faith (Lyon); opening with all them: 3 orphanages, 4 primary schools, 3 middle schools, 1 college for girls, 1 mental asylum for women, and several dispensaries. Above all, he built the actual Bishop's Residence with its splendid Cathedral, which is known as the most beautiful ecclesiastical edifice of Northern India.

Already in 1896 the Delegate Apostolic, Mgr. Zaleski, called the work of the Belgian Capuchins, «a new era in the history of Northern India». Two distinct methods were soon adopted, the one radiating from a chosen centre, the other creating proper colonies of converts. The progress was steady, though rather slow, and the success in conversions has always remained, even up to the present day, restricted to one class of people, the aborigines, the despised of the Indian civilization. The aborigines are those original inhabitants of India, who have been subjected by the Aryans. They were up to the time of the British Conquest, and even up to the present day, excluded from society, being used only for the mean work of scavenging. They were excluded from the Indian religions as well, especially from Hinduism. But the Christian missionaries, Protestants not less than Catholics, have been trying and are actually trying, still, to give those people not only the blessings of the Christian faith, but altogether the help of social uplift. Through the work of the missionaries many have become independent citizens. The higher classes, though eager after Catholic schools, entrusting them their children, boys and girls, always put the condition that no Catholic religion will be taught to them.

With a start from the existing military stations, that were successively extended into mission stations, the following new centres were erected: Ada, 1889; - Maryabad (colony), 1893; - Sahowala, 1897; - Khushpur (colony), 1900; - Lahore, new Cathedral, 1902. At the death of Bishop Pelckmans, 3-8-1903, the foundations of the diocese and the indigenous mission were solidly established. His successor, Mgr. Fabian Anthony Eestermans, O.F.M.Cap., elect on 11-5-1905, after 17 years missionary work, could continue in the same line the initiated work.

He founded 2 more colonies: Francisabad 1904 and Antoniabad 1914; - and 7 mission centres: Lyallpur, 1908; - Gozra, 1911; - Sangla-Hill, 1911; - Sargodha, 1913; - Pasrur, 1916; - Montgomery, 1923; - Narowal, 1924. Under him the «Catholic Association» was erected, 1911; the weekly «Catholic News» founded, 1916; and the «Vernacular Truth Society», opened with several Urdu and Punjabi publications and its monthly «Catholic Naqib».

He resigned 15-12-1925, but was appointed Administrator till 27-5-28, when Mgr. Hector Catry, O.F.M.Cap., was enthroned. During his reign 2 missionary centres were opened, at Guzranwala in 1933, at Sheikhupura in 1934; 20 village-chapels erected, 3 primary schools built;

the S. Francis's Vernacular Middle School and St. Anthony's Cambridge High School rebuilt, a school for Catechists opened (1936), and a Refresher Course for Catechists initiated. He recognized also the indigenous congregations of «Indian Tertiary Sisters» and the «Oblates of Charity», 1922; and later, 1937, the Congregation of the Tertiary Brothers.

At first the number of christians remained rather stationary, varying between 2000—4000 during the period 1888—1908; but from then the number rose constantly: 24 000 in 1918; - 30 000 in 1928; - 70 000 in 1936. In that year the growth of the christian community and development of the activities necessitated a partition of the diocese.

The Southern and Western districts of the Punjab province were entrusted in 1930 to the Dominican Fathers of the Roman Province, who worked together with the Capuchins under the guidance of the bishop of Lahore, till in 1936 the Apostolic Prefecture of Multan was erected and separated from Lahore.

A few years later, in 1938, at the request of the Prefect Apostolic of Rawalpindi, another important district of the Lahore-diocese, Sargodha, with its flourishing mission centre, was handed over to the jurisdiction of Rawalpindi, in order that this Prefecture might have at least some territory where immediate and direct conversion-work was possible.

After those partitions no new mission centres have been opened in the Diocese of Lahore, owing for a large part to world-war II, but the existing centres were consolidated and the number of Christians brought in 1947 to 140 000.

In the meantime Bishop Catry had resigned, 1946, and his successor Mgr. Marcel Roger Buyse, O.F.M.Cap., elect 12-6-1947, after previous 25 years missionary work, had to start his reign in the most alarming circumstances. The claim of independence with its dreadful riots and internecine fights between Hindus and Muslims made the existance of the mission most insecure. Finally, the partition of India into Pakistan and Hindustan divided the Lahore diocese over the territories of the two separate nations, the episcopal see belonging to Pakistan, from where it was fairly impossible to govern any longer the centres situated in Hindustan: Amritsar, Dalhousie, Ferozepore, Jullunder.

2. Diocese of Rawalpindi.

In the Prefecture Apostolic of Rawalpindi the Mill-Hill Fathers taking over from the Italian Capuchins had to content themselves for many years with the pastoral care of the European civil and military communities. The indigenous exclusive Mahommedan population was completely opposed to conversion. Mgr. F. Brouwer, Mill Hill, was appointed first Prefect. He resigned in 1894 and was succeeded by Mgr. Dr. Reynders, who died already 4 years later, the 27-6-1899.

At the time of its creation the Prefecture counted some military and civil stations, particularly in the hills, resthouses for military and Government servants, as Murree, Risalpur, Kushab. Mgr. Brouwer added Srinagar and Baramula in Kashmir.

Besides the ministry to those stations with their numerous British

people, the Mill Hill Fathers have from the very beginning applied to educational work, opening schools of all degrees for Christians and non-Christians alike. Immediate mission work, however, appeared very hard, because the population is entirely Muslim and has ever proved to be rebellious against Christianity. Not even are there, as in the Punjab, the numerous aboriginals, who willingly embrace the Christian Faith.

Yet, essays were made by the successive Apostolic Prefects, Mgr. D. Wagenaar (1900—1917), and Mgr. R. Winkler (1917—1930); mission-centres were started at Haripur (1900), Josephur (1910), Rawalpindi-City (1925), Peshawar (1925). But it lasted till after 1932 before any real progress could be made. The great development started with 1932 by Mgr. J. P. O'Donohoe, who was the Prefect from 1930 till 1943. To remedy the adverse condition of the existing territory and obtain at least one proper missionfield, he made an agreement with the Bishop of Lahore and the S. Congregation of the Propagation of the Faith, whereby in 1938 (as mentioned above), the whole Sargodha-district was separated from the Lahore-diocese and added to the Rawalpindi-prefecture. In the meantime, with the help of the Irish Presentation Nuns and the Franciscan Missionaries of Mary, Primary and Middle Schools had been opened next to all the existing mission-stations. A huge hospital was erected by the Catholic Medical Missionaries U.S.A. at Rawalpindi.

In 1947 the Prefecture was raised to the dignity of a diocese and Mgr. N. Hettinga appointed its first bishop, the 10-7-1947; he was consecrated the 7-10-1947, after he had already for several years been working as a missionary in the country. The diocese counts 16 mission-stations, with several outstations; 8 highschools and various primary and middle schools. Recently two new villages, entirely Catholic colonies, were founded in the Thall-district, the area under new cultivation.

3. Diocese of Multan.

When the Dominican Fathers took over Multan definitely, 17-12-1936, the country counted 7 mission centres with a Catholic population of about 20 000 baptized and 5000 catechumens. — Mgr. Benedict Cialeo, O.P, who had been the Superior of the Dominican Fathers ever since their arrival in the country, was elect first Vicar Apostolic. He has already opened 4 new residences: Chak Jhumra, 1940; - Mianchamnum, 1944; - Ranala Khurd, 1947; - Burawala, 1948. He invited the Italian Dominican Sisters, the Franciscan missionaries of Mary and the Missionaries of the Schools, with whose help four High Schools, 1 Middle school, 6 Primary schools, one hospital, have been initiated. The Prefecture was raised to the dignity of a diocese on the 20-6-1939. Finally the last statistics show a catholic population of 47.424.

B. Sind & Baluchistan.

At the time of the British conquest, 1830—43, the province of Sind was visited by the Carmelites from Bombay. They accompanied the troops and established themselves at Tatta (before 1835), Karachi (1841), Hyderabad (1844), Sukhur (1844) [13].

[13] In the land of the Sindhi and the Baluchi. Karachi, 1947; - Aminamanda B., The Blade. Life and works of Brahmabandhab Upadhyaya. Calcutta, 1949; - Meersman Ach., O.F.M., The Friars Minor or Franciscans in India. Karachi, 1943.

At Karachi they opened the first Catholic school (Fr. Lopez), that became later the famous St. Patrick's High School.

In 1852 the Carmelites were replaced by the Jesuites who had now taken over the Vicariate of Bombay. They initiated a residence at Kotri for the various Anglo-Indian employees of the Railway (1861).

It was but in 1879 that any priest entered Baluchistan. The Mill-Hill Fathers Jackson, Temman, Prenger established the first parish at Quetta. They were in 1882 replaced by the Jesuits, successively German, American and Spanish, who remained in charge of Baluchistan, and of Sind as well, up to the 22-6-1935.

During this whole period the Jesuits had not been able to do much mission work. They opened and maintained various institutions among the numerous Catholic communities coming from Goa, Mangalore, Madras and also Europe. The St. Patrick's High School for boys counted over 1200 pupils; next to which was opened in 1862 the St. Joseph's Convent High School for girls under the management of the Daugthers of the Cross from Liège (Belgium).

But as regards missionary activities only two initiatives have been recorded. The first is known as an outstanding group of converts at Karachi. Mr. Bhavani Charan Banerji (Upadhyaya), a Brahmin from Calcutta, converted first to Protestantism became a Catholic in 1891. His example was followed by several friends; Khemchand, Paramand, etc. They started the philosophical monthly «Sophia», the popular forthnightly «Jote» (still existing); and they translated several Catholic books into Sindi. But they were not able to convert their families and to form a community of their own.

Much later, about 1930, Fr. Gadea began a movement among the domiciled Punjabi Sweepers, immigrated from the Punjab. He made a good number of converts, that formed a nucleus for the further work of the Franciscan Fathers.

Indeed, on the 22-6-1935 the provinces of Sind and Baluchistan were taken over as an independent mission by the Franciscan Fathers of the Dutch Province, having as first task the development of the direct missionary activity.

The question of an independent jurisdiction for Sind had been raised already at the Council of Allahabad, 24-2-1887, when a joint petition of all the Vicars Apostolic of Northern India was sent through the Delegate Apostolic to Rome [14]. They requested the erection of an Apostolic Prefecture of Sind, but it lasted till the 22-6-1935 before the provinces and Sind and Baluchistan were detached from Bombay and constituted as an independent mission.

R. F. Valens Wienk, O.F.M., opened the mission as a Pro-Superior, but resigned the following year, succeeded by Mgr. Salesius Lemmens, O.F.M., who was appointed the first Ecclesiastical Superior in 1936. Of course, the institutions in existence for the immigrated communities could not be neglected, they were in fact even more developped; yet, the new missionaries utilized every opportunity to penetrate into the proper

---

14 Acta Concilii Allahabadensis, 24-3-1887. Petitiones. Ms., 1887.

indigenous society of the Sindhi and the Baluchi. Though again, here as in the Punjab, the higher classes remain opposed to any christianising, the way to the poor is trodden valiantly. Very good work is done among the aboriginals: the Bhils, the Kolis, the Punjabi Haris. For them centres have been opened at Karachi: St. Anthony's 1937; St. Francis', 1937; airport, 1941; - at Nawabshah in 1937; Sanghar in 1938. On the other hand the S. Patrick's Highschool of Karachi was renewed and one more High School for boys opened.

A most important event was the erection of the «Franciscan Friary» near Karachi, with its noviciate and philosophic-theologic study-house. Also an indigenous sister-congregation was started, known as the «Missionaries of Christ the King»; while the European «Franciscan Missionaries of Mary» came to the rescue of the Fathers.

After the tragic death of Mgr. Lemmens, drown in the sea, 21-3-1942, Mgr. Alcuin van Miltenburg, O.F.M., took over the charge, appointed Ecclesiastical Superior on the 5-4-1943. He strenuously continued the double task of guiding the extense and variated Catholic congregation of Europeans, Anglo-Indians, Goans, Madrasis etc., and of spreading the faith among the indigenous. Two more mission centres were opened: Mathi, 1945; Mirpurkhas, 1948. Above all remarkable is the increase and extension of schools, orphanages, hospitals, the number of High Schools being raised since 1935 from two to six.

When on the 20-5-1948 the mission was raised to the Status of a diocese and Mgr. van Miltenburg oppointed its first Bishop with see at Karachi, the Capital of Pakistan, the total Catholic population numbered 17 407.

III. The Church in independent West-Pakistan.

Such were the conditions of the Catholic Mission, within the North-Western provinces of the Indian Peninsula, when the partition of the country and the creation of two independent and distinct nations ensued. The ecclesiastical administration had forcibly to adapt itself to the new national divisions, and the missionary methods must be reconsidered in the light of the changed population.

As far as West-Pakistan is concerned, the provinces of Sind and Baluchistan, with the capital of the entire nation, Karachi, were ecclesiastically, part of the Bombay - Archdiocese in Hindustan. To the other side a great portion of the Lahore diocese, i.e. East Punjab, lay in Hindustan, the political border cutting across the centre of the diocese. The first move from Rome was the creation of the diocese of Karachi, raising the mission of Sind and Baluchistan into a suffragan diocese of Bombay. Its Ecclesiastical Superior became the first Bishop of Karachi, the capital of Pakistan. Two years later the see of Karachi was raised to the rang of an Archdiocese and made the head of a new ecclesiastical province, called «West-Pakistan», with its limits entirely adapted to the frontiers of the new state. The suffragan dioceses, now detached from the Ecclesiastical Province of Delhi Simla, are Lahore, Rawalpindi and Multan. The ecclesiastical division is thus entirely adapted to the political changes, though for practical reasons,

awaiting further political evolutions, the Bishop of Lahore remains in charge of the former part of his diocese in East-Punjab, like the Bishop of Rawalpindi remains provisionally responsible for Jammu and Kashmir.

Since these important political and ecclesiastical changes in the Government of the country, the activity of the mission has not been at a standstill. The work in many aspects received, indeed, a new outlook. Against the former generally mild atmosphere of mixed Hindu and Muslim population, tempered, yet, by the presence of several hundreds European Christians, now the exclusive power of Islam reigns almighty. On the other hand the British Government, with its numerous European officials, favoured Christianity in various ways. The present Government, though the constitution has not yet been framed, tends to the formation of a theocratic Muslim state, with «protected» minorities. Most of the influential Europeans, and even Eurasian or Goan Christians, who have been for a long time the mainstay of Christianity in this country, have left the place. The Church stands in hard surroundings, denuded of all external support.

However, if the help from the side of the Government and the assistance of European people have disappeared, the opposition of Protestantism and the bad example of luckewarm European Christians has lessened too. The Church appears in her unique spiritual power and can more uniformaly display all the strength of her divine task in the wide missionfield. Previously several priests were engaged in exclusive ministry to the European people, which included the army and the civil services; now all time and zeal are reserved for the indigenous population. The indigenous population is 99 % Mohammedan. Up to this day no missionary effort has succeeded in penetrating into their rangs. Though all the people, but particularly the leading classes, like to entrust the education of their children, girls as well as boys, to the mission-schools, they remain for the remainder definitely aloof, if not expressely hostile. In the Catholic Schools the Muslim pupils do not attend the lessons of religious instruction; on the contrary some attempts have been made to enforce the teaching of the Koran also in Christian schools, but so far the Government has not succeeded; nothing has been urged.

The immediate mission work remains confined to the lower classes, the so called untouchables, who had always been excluded from the great religions of India, Mohammedanism as well as Hinduism. These depressed classes, though they can at present obtain admission into the Muslim community, at least theoretically, continue to respond to the call of Christ. The progress of conversion among them is steady. The depressed classes, especially those of the Punjab, by masses came over to Christianity. Although they were almost guided by temporal aims, many of them have become good Christians. The success was in the beginning on the side of the Protestants, who started this mission work before the Catholics, but ever since about 1930 many Protestants have become Catholics. Those former outcasts have reached, through Christianity, a social standard that is equalizing with the lower castes of Hinduism and the minor classes of the Muslims. They have obtained

the rights of independent citizens, with the result that the despised is now compelling recognition and respect.

However, still now the biggest problem is to educate the masses of new converts and to assure them a decent means of livelihood, for they cannot always remain in their dejected state of scavengers. Very often the missionaries have to fight against the Muslim tendency to exclude the Christians from all honourable offices or remunerative work, using them only for the menial jobs, that no one else will take up. To succeed in this task of social uplift, the church tries to develop in the christian minds, particulary through the schools, a higher conscience of their religious and social responsibilities, so that tey may be able to impose respect on their neighbours and raise themselves in the esteem of their compatriots. It will, at the same time, be the way to attract the attention of the Mohammedans to the value of the Catholic faith. It is, therefore a general urgent endeavour to increase the number of Catholic schools and develop their efficiency. They are at present an attraction for all, so much so that all are overcrowded and cannot possibly cope with the demand.

The schools also must be the first nursing homes of the future indigenous clergy.

The archdiocese of Karachi has already a few indigenous priests, most of Goan origin, who received their formation in the Papal Seminary of Kandy (Ceylon). Next, the Franciscan missionaries have opened since 1940, together with a noviciate, a philosophic-theologic seminary, from where, so far, about a dozen Franciscan priests have been prepared. The diocese of Rawalpindi began a scholasticate in 1950, and the first diocesan seminary in West Pakistan was inaugurated in Lahore, the 12th June 1951.

Though the Church is of to recent date and has still not been able to penetrate deep enough into the society of Pakistan so as to give it its own distinctive mark and form its own priests, though on the other hand the great expansion of the various protestant sects, especially of Anglicanism, has very often created confusion to such an extent that young converts feel inclined to mix up all christian communities and can hardly abide with the laws of the Catholic Church; nevertheless Catholicity in West-Pakistan seems to be assured of its continuous evolution and permanent establishment.

A definite Catholic mentality is far from being attained; much less have the native Christians reached the stage of a proper spirituality; the more that the Anglo-Indians, like the anglicised Indians and even the Goans, have generally taken over the British (Irish) manners and practices. The Pakistani Catholics are in this religious aspect still small children, mixing up several old Hindu practices with the true Christian devotions. But the radical administrative adaptation of the Ecclesiastical Government to the new state augurs well for the missionary adaptation to the mind of the people and covers great prospects for the future of the Catholic Church in Pakistan.

Miscellanea.

Am 31. Januar 1953 vollendete Msgr. Prof. Dr. Alphons Mulders, Ordinarius für Missionswissenschaft und Direktor des missionswissenschaftlichen Institutes an der kath. Universität Nijmegen, sein 60. Lebensjahr. Seine Verdienste um die katholische Missionswissenschaft in Holland, die er durch die Herausgabe seiner «Einleiding tot de Missiewetenschap» und anderer Werke und noch mehr durch die langjährige, geduldige und selbstlose Redaktion von «Het Missiewerk» sich erworben hat, werden in einer umfangreicheren Festschrift, die holländische Schüler und Freunde vorbereiten, gewürdigt werden. Die NZM schließt sich freudig den holländischen Freunden an und entbietet dem Jubilaren, der als Doktor der Theologie der Alma Mater Friburgensis in Helvetia besonders verbunden ist, recht herzliche Glück- und Segenswünsche, verbunden mit dem aufrichtigen Dank für die bisherigen Gaben und dem innigen Wunsch, daß die folgenden Jahrzehnte uns noch weitere Anregungen und Bereicherungen von ihm für die katholische Missionswissenschaft schenken mögen. Beckmann

*

Missionare als Naturforscher in Neubritannien (Südsee). Die Missionare sind nicht nur Christus- und damit Kulturträger für die außereuropäischen Völker, sie sind auch vielfach die ersten und zuverlässigsten Mitarbeiter beim Ausbau unserer eigenen europäischen Geistes- und Naturwissenschaften, die sie bereichern durch Material, das weit hinter dem abendländischen Horizont gefunden wird, wohin Laiengelehrte nur gelegentliche, vorübergehende Expeditionen unternehmen können. Zur Veranschaulichung des Gesagten ein Beispiel: Auf der Insel Neubritannien (im Apostolischen Vikariat Rabaul) erarbeiteten deutsche Missionare vom Heiligsten Herzen Jesu seit 1910 eine großangelegte und wohl einzig dastehende Muschel- und Schnecken-Sammlung. Angeregt und damit angelegt wurde diese Kollektion durch P. Otto Meyer auf der Insel Vuatam [1]. Aus der Reihe seiner zahlreichen Mitarbeiter ist vor allem P. Josef Schneider zu nennen, der 1931 das bis dahin gesammelte Material übernahm und den P. O. Meyer für dessen Spezialstudium, die Ornithologie, frei machte. Mit echt westfälischer Gründlichkeit und Ausdauer ging er daran, die bereits vorliegenden 1500 Arten neuzubestimmen, zu katalogisieren und durch viele neue Funde zu bereichern. «Die Gastropoden habe ich zum Teil schon dreimal durchgearbeitet, und sie belaufen sich auf rund 1300 Arten. Die Bivalven habe ich gegenwärtig unter den Händen. Ich muß mich in diese Gruppe erst hineinarbeiten und habe etwa die Hälfte jetzt durchbestimmt; oft brauche ich für eine ganze Familie eine oder gar zwei Wochen. Die Zahl ist nicht groß, ... trotzdem habe ich einige Sachen, die in dieser Sammlung kaum oder gar nicht vertreten waren. Das ist mir ein Zeichen, daß eigentlich noch manches von auswärtigen Herren beigesteuert werden könnte» (aus einem Brief v. 10. 3. 32). — P. Schneider veröffentlichte selbst nichts aus übertriebener Bescheidenheit, sond. belieferte Spezialisten wie die Doktoren Rensch (Münster), Riech (Emden), Schilder (Naumburg), Moll (Berlin), Heller (Dresden), Günther (Dresden), Breuning (Wien), Oberthür (Rennes, Frankreich) u. a. mit Neumaterial für die Museen. 1938 konnte er feststellen: «Für Neubritannien haben wir die stattliche Zahl von 110 Landschnecken nachgewiesen, davon waren 47 species novae! 37 neue Arten entdeckte ich selbst, die übrigen stammen von den PP. Meyer, Neuhaus, van Klaarwater, Mayrhofer und Schumm.» An

[1] Von ihm stammt die gute Allgemeinübersicht «Missionar und Wissenschaft, in P. J. Hüskes, Pioniere der Südsee (Zum Goldenen Jubiläum 1882—1932), Hiltrup 1932, SS. 185-195.

Süßwassermollusken lieferte er 3 neue Arten, eine neue Unterart und eine Reihe von Neunachweisen, an Cypraceen 2 neue Arten, drei neue Unterarten und ein paar wichtige Neunachweise. Eine Bohrmuschel aus der fast ausgestorbenen Gattung Jouanneta wurde durch ihn erstmalig für Neubritannien nachgewiesen als Jouanetia globula, die bisland nur von den Philippinen und und der Senegalmündung bekannt war. Nach seinen eigenen Worten gab es in der Conchyliensammlung kaum eine Gattung, zu der er nicht Wesentliches beigesteuert hätte. Die heimatlichen Spezialisten kargten darum auch nicht mit Anerkennung und gaben manchen Neufunden den Namen P. Schneiders. «Wir glauben, daß erst eine spätere zoogeographische Durcharbeitung des gesamten Indopazifik die Verdienste P. Schneiders voll würdigen können wird» (Dr. Schilder im Zoologischen Anzeiger, Leipzig 1937, Bd. 119, Heft 7/8, S. 12). — Auch auf einem andern, verwandten Gebiet machte der gute Pater sich einen Namen: Unter den bislang in seinem Forschungsgebiet gefundenen 30 Arten von Bockkäfern entdeckte er 6 neue, bisher noch unbekannte; unter den Rüsselkäfern selbst eine neue Gattung «Gasterosaga schneideri», 2 neue Arten und eine Unterart, ferner einen noch nicht benannten Schiffsbohrwurm und einen Hirschkäfer der Aegus-Species. Mit minutiöser Akribie beschriftete er jedes Objekt und sandte Serien seines Materials nicht nur an die staatlichen Museen, sondern vor allem auch an die deutschen und nordamerikanischen Klöster seiner Genossenschaft. — Heute weilt P. Schneider bereits verschiedene Jahre in der Ewigkeit, seine genannten Confratres und Mitarbeiter starben schon vor ihm, die reiche Conchyliensammlung der Mission ist dem Kriege zum Opfer gefallen und die schwer wieder zu erlangende Fachliteratur vernichtet. Trotzdem hat heute nach dem Wiederaufbau der eifrige P. Otto Futscher die Tradition seiner verstorbenen Mitbrüder-Wissenschaftler wieder aufgenommen und zuversichtlich den Grundstock zu einer neuen Kollektion gelegt.

P. Carl Laufer M.S.C.

*

Cours par correspondance du Cercle Saint Jean-Baptiste (Paris). Depuis plusieurs années, le Cercle Saint Jean-Baptiste (Secrétariat: Paris VIe, 12, rue Saint Jean-Baptiste de La Salle) organise des cours par correspondance. Ceux-ci visent à donner, tant à ceux qui se préparent à partir en pays de mission ou qui y sont déjà, qu'aux militants d'Action Catholique qui, restant en Europe, vivent dans un esprit missionnaire, une vision universelle du catholicisme. Le but est double: 1°) Définir les traits d'une spiritualité et d'une théologie proprement missionnaires, en considérant le christianisme sous son aspect dynamique, comme évangélisation du monde; 2°) Montrer l'insertion du christianisme dans les grandes civilisations et cultures des pays de mission. C'est pourquoi les cours sont de deux sortes: a) formation spirituelle et théologique: Ecriture Sainte - Missiologie; b) ouverture humaine et chrétienne sur les grandes civilisations et religions: Cours de Cultures. — Le programme du cycle 1952—1953 comprend les disciplines suivantes: I. Ecriture Sainte (R.P. Raguin, S.J., R.P. Rétif, S.J., et R.P. Guillet, S.J.). - II. Missiologie (R.P. Couturier, S.J., et R.P. Rétif, S.J.): 1°) Initiation missiologique; 2°) Etude de plusieurs grandes époques missionnaires; 3°) Introduction à la doctrine pontificale missionnaire. - III. Cultures. A. Islam (un père Blanc); B. Inde. (R.P. Quéguiner, M.E.P.); C. Chine (M. l'Abbé Duperray, S.A.M.); D. Introduction au monde noir (R.P. Rétif, S.J.); E. Orthodoxie (M. le Professeur Gavriloff); F. Spiritualité orientale (RR.PP. Bénédictins de Chévetogne); G. Judaïsme (R.P. Démann, N.D.S.). — Chaque cycle comprend une série de cours échelonnés sur huit mois. Le mode de travail est le suivant: Au début de l'année, envoi d'une bibliographie

générale. Un sujet de réflexion et de travail est proposé tous les mois ou tous les deux mois, suivant les sections. Le texte du cours est suivi d'indications bibliographiques sur la question étudiée, ainsi que d'un questionnaire pour guider dans la rédaction des devoirs. Les devoirs doivent être expédiés au secrétariat avant la fin du mois. Ils sont renvoyés aux élèves, une fois corrigés et annotés par le professeur, à la fin du mois suivant. Ces cours restent essentiellement personnels; ils doivent être suivis par des élèves qui font les devoirs et ne peuvent servir, sans autorisation, à aucune publication, Ils peuvent cependant être utilisés par de petites équipes (Action Catholique, malades, noviciats) envoyant un devoir collectif tous les mois. — Les inscriptions devront être faites au début de chaque année en octobre, au secrétariat, avec les renseignements suivants: nom, adresse, âge, profession ou études en cours, indication précise de la section ou des sections auxquelles l'élève s'inscrit, avec mention du cycle.

Conditions:	Ecriture Sainte	600 francs	(Etranger: 800 francs)
	Missiologie:	600 francs	(Etranger: 800 francs)
	Culture (un cours):	600 francs	(Etranger: 800 francs)
	Deux sections:	1 100 francs	(Etranger: 1 500 francs)

Pour obtenir le programme détaillé ou les indications supplémentaires, s'adresser, s.v.p., au secrétariat. P. Joseph Henninger, S.V.D.

*

Editions Cathasia. Die Ereignisse in China bringen es mit sich, daß das Interesse weiter Kreise für China und die chinesischen Missionen, bei allem Mitfühlen und Mitleiden mit der hart betroffenen Bevölkerung, stark zurückgegangen ist. So verständlich ein solcher Vorgang auch sein mag, so verhängnisvoll könnte er sich für die kommende, auch missionarische Auseinandersetzung auswirken, wenn ihm nicht wirkungsvoll entgegengearbeitet wird [1]. Nun wurden aber gerade die wertvollsten und wichtigsten Werkzeuge missionarischer Vorbereitung, die sinologischen Arbeiten katholischer Missionare, die Werke der Jesuiten in Zikawei, Schanghai (vor allem die Variétés Sinologiques) und Tientsin (Hautes Etudes) in China selbst gedruckt und herausgegeben. Diese Werke sind seit langem für europäische Benützer unzugänglich und in Antiquariaten nur zu unerschwinglichen Preisen zu haben. Deshalb ist es außerordentlich begrüßenswert, daß sich in Frankreich opferfreudige Kreise zusammenschlossen, um gerade die sinologischen Werke französischer Jesuiten durch photomechanischen Neudruck zu verhältnismäßig billigen Preisen wieder zugänglich zu machen. Das geschah durch die Editions Cathasia (35, rue de Sèvres, Paris VI). Bisher wurden grundlegende Werke von P. Couvreur († 1919) und P. Léon Wieger († 1933) herausgegeben. Von ersterem erschienen die chinesisch-französische Ausgabe des «Chou-king» (über 1700 Seiten), des «Li-Ki» und drei Bände des «Tch'ouen ts'ieou» (mit zusammen 2400 Seiten), von letzterem die Werke «Les Pères du système taoïste» und die beiden Bände «Bouddhisme chinois». Dazu kommen bisher zwei Bände des Missionshistorikers P. Henri Bernard-Maitre S.J.: «Sagesse chinoise et philosophie chrétienne» (vgl. Bespr. S. 76) und «Pour la compréhension de l'Indochine et de l'Occident», die infolge der kriegerischen Ereignisse im Osten in Europa bei ihrem Erscheinen kaum bekannt geworden sind. Auch Separata größter Arbeiten P. H. Bernard-Maitre's werden von

[1] Über die Planung wirksamer Vorbereitung für eine neue Missionsarbeit in China vgl. neben den verschiedenen Anregungen im «China Missionary Bulletin» (Hongkong) den programmatischen Aufsatz von P. Joh. Hofinger SJ, Wohin mit den vertriebenen Chinamissionaren? «Kath. Missionen», 1952, 167-170,

der «Cathasia» sorgsam betreut [2]. Gerade im Hinblick auf die kommenden missionarischen Auseinandersetzungen in China und die entsprechende Vorbereitung verdienen deshalb die Veröffentlichungen der Editions Cathasia weithin bekannt zu werden. Beckmann

*

Die UNESCO-Erklärung zum Rassenbegriff hatte in ihrer ersten Fassung vom 18. Juli 1950 soviel Staub aufgewirbelt und ablehnende Kritik gefunden, daß man sich genötigt sah, einen neuen Text zu redigieren. Zu diesem Zweck fanden sich auf Einladung der UNESCO [1] elf gelehrte Vertreter der physischen Anthropologie aus aller Welt vom 4.—8. Juni 1951 in Paris zusammen und schufen eine neue textliche Formulierung. Der neue, auch inhaltlich mit dem ersten nicht identische Text ist in deutscher, englischer und französischer Sprache den Mitgliedern des 4. Internationalen Kongresses für Anthropologie und Ethnologie in Wien (1.—8. September 1952) vorgelegt und, wie die Fama berichtet, nicht ohne Widerspruch angenommen worden. Das äußerst lebhafte Interesse, dem dieses UNESCO-Manifest allenthalben begegnet, erklärt sich — von den stark politischen und andern nebengeleisigen Strömungen ganz abgesehen — nicht bloß daraus, daß hier international anerkannte Fachgelehrte gemeinsam «im Namen der Wissenschaft vom Menschen» zum heute gültigen Rassenbegriff Definitionen, Thesen und Einschränkungen aussprechen, die allgemeine Gültigkeit haben sollen, sondern vor allem auch deshalb, weil sich verpflichtende Folgerungen daraus ergeben und als solche teilweise auch schon namhaft gemacht werden. Dieses sozusagen persönliche Interesse umfaßt auch bereits weitere Missionskreise. Die Missionare haben ja beruflich und menschlich jahre- und jahrzehntelang mit «Fremdvölkern» zu tun. Eine Stellungnahme zum UNESCO-Manifest von berufener missionarischer Seite wird demnach einmal fällig sein. Leider mußte man bisher als interessierter Beobachter infolge der Sturzflut der Pro- und Contra-Schriften über den jeweiligen Stand der Dinge den klaren Überblick verlieren. Dankenswerterweise hat nun der bekannte französische Anthropologe und Direktor des Musée de l'Homme (Paris) H.-V. Vallois, der selbst Mitglied der zweiten Redaktionskommission war, nicht nur den vollen authentischen Wortlaut beider Formulierungen, sondern auch die geschichtliche Entwicklung und deren Hintergründe, die früheren Kritiken und Antworten mit genauen Quellenverweisen in einem Aufsatz zusammengestellt, sodaß die Interessenten sich jetzt leichter orientieren und ein persönliches Urteil bilden können (H.-V. Vallois, Race et Racisme. In: L'Anthropologie, Tome 56, No. 3-4, Paris 1952, pp. 291-304). Georg Höltker

---

2 Von den neueren seien hier genannt: Un dossier bibliographique de la fin du XVII[e] siècle sur la question des termes chinois. 1949, 79 pp. Diese Arbeit enthält den ersten bibliographischen Versuch zur Geschichte des chinesischen Ritenstreites von P. J. D. Gabiani SJ aus dem Jahre 1680 (p. 63-79), dem der Verfasser eine ausführliche Würdigung mit vielen weiteren bibliographischen Notizen vorangestellt hat; Le P. Chéron d'Incarville, Missionnaire français à Pékin. 1949, 58 pp. — In dieser Arbeit wird der höchst aufschlußreiche Briefwechsel des P. d'Incarville mit dem französischen Gelehrten Bern. de Jussieu mit reichen Briefauszügen vorgelegt. — Hingewiesen sei hier auch noch auf die aus dem Nachlaß von Paul Pelliot von H. Bernard-Maitre besorgte Ausgabe eines Vortrages von 1927 «Les influences européennes sur l'art chinois au XVII[e] et au XVIII[e] siècle» 1948, 28 pp. Im Gegensatz zu den vielfachen Untersuchungen über den Einfluß der chinesischen Kultur auf Malerei und Kultur in Europa, unternimmt hier der verstorbene französische Sinologe den Versuch, den Einfluß der europäischen Malerei, bzw. der europäischen Maltechnik, auf die chinesische Malerei, speziell durch katholische Missionare, aufzuhellen.

1 UNESCO = United Nations Educational, Scientifical and Cultural Organization.

Katholische Literatur in einheimischer Sprache in Basutoland (Südafrika)

Von Prof. Dr. J. Specker, SMB, Südrhodesien.

Über die Bedeutung katholischer Literatur in einheimischer Sprache brauchen wir keine Worte zu verlieren [1]. Bald nach Entdeckung der Buchdruckerkunst haben sich auch die Missionen die neue Erfindung für die Glaubensverkündigung zu Nutze gemacht. Das gesprochene Wort, die Predigt und Katechese, wird wohl immer das erste und wichtigste Mittel der Glaubensverkündigung bleiben . Daneben wird aber das geschriebene Wort, vor allem das in der einheimischen Sprache geschriebene Wort, wie kaum ein anderes Mittel geeignet sein, bei allen, die lesen und schreiben können, das Gehörte zu vertiefen.

Afrika hat in den letzten Jahrzehnten einen überaus raschen Zivilisationsprozeß durchgemacht. Millionen von Schwarzen haben vor allem in den Missionsschulen lesen und schreiben gelernt. So wurde die Schaffung einer katholischen Presse und Literatur in einheimischer Sprache eine immer dringendere Notwendigkeit, besonders nachdem immer mehr zersetzende Presseerzeugnisse sektiererischer Religionsgemeinschaften und kommunistischer Agenten unter die einheimische Bevölkerung geworfen wurden [2]. Heute zählt man in Afrika rund 100 katholische Missionsdruckereien [3], und Tausende von Katechismen, Gebetbüchern, Bibeln und anderer religiöser Schriften haben den Weg unter die schwarze Bevölkerung gefunden.

Im Folgenden soll nun ein kurzer Überblick gegeben werden über die Tätigkeit einer einzelnen Missionsdruckerei, der Mazenod-Druckerei der Oblaten in Basutoland. Dabei sollen nur jene Druckerzeugnisse berücksichtigt werden, die die Oblaten für die Diözese Basutoland, in Sesuto veröffentlichten, denn die Druckerei hat stets eine Menge von Aufträgen aus andern Missionsgebieten. Die Mission in Basutoland, die nun 90 Jahre alt ist [4], erhielt 1932 ihre eigene Druckerei. Bis dahin waren Katechismen und Gebetbücher anderswo (besonders in Mariannhill) gedruckt worden.

Die Druckerei wurde notwendig, nicht nur, weil die Zahl der Katholiken, die nach geistiger Nahrung verlangten, immer größer wurde, sondern auch, um zur sehr produktiven protestantischen (Société des Missions évangéliques Paris) Druckerei in Morija ein Gegengewicht zu schaffen. Da Katechismen und Gebetbücher bereits vorhanden waren, konnte die Druckerei gleich von Anfang an einem dringenden Zeitbedürfnis nachkommen, nämlich der Herausgabe einer katholischen Wochenzeitung [5]. Am 10. Januar 1933 konnte die erste Nummer des «Moletsi ao Basotho» (Nachrichtenblatt für die Basutos) erscheinen. Diese Wochenschrift konnte sich durch verschiedene Krisen durchretten und hat heute die schöne Auflage von 6000 Exemplaren [6]. Die Zeitung möchte der Basutobevölkerung aus katholischer Schau einen

---

1 Für Afrika siehe bes. P. Dr. Walbert Bühlmann, Die christliche Terminologie als missionsmethodisches Problem. Schöneck 1950; Dersl. Einheimischer Klerus und einheimische Literatur in Bantu-Afrika, in «Der einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart», Schöneck 1950, S. 251-273; Beckmann, Die katholische Kirche im neuen Afrika, Einsiedeln 1947, S. 211 ff.

2 Bühlmann, Einheimischer Klerus und einheimische Literatur in Bantu-Afrika, S. 258.

3 Im Jahre 1939 zählte man 89. Inzwischen sind eine ganze Reihe weiterer Druckereien hinzugekommen. Cf. Bühlmann l. c. S. 259.

4 Cf. den Überblick über die Geschichte der Mission im Basutoland bei J. E. Brady OMI, Trekking for Souls, Cedara 1952, pp. 105-117, 223-228.

5 Die Protestanten hatten bereits eine Wochenzeitung in Sesuto «Leselinyana», während eine andere neutrale Wochenzeitung «Mochochonono» von der Bantu Press Ltd. in Johannesburg herausgegeben wird. Cf. Colonial Anual Reports, Basutoland 1947, p. 70.

6 Neben dem «Moletsi ao Basotho» existiert in Südafrika noch eine zweite katholische Wochenzeitung, nämlich die von den Mariannhillern unter der Redaktion von P. F. Schimlek herausgegebene Wochenzeitung «Umafrika» in Zulu, deren Anfänge ins Jahr 1888 zurückgehen und deren Initiator der bekannte Ethnologe und Linguist Dr. A. T. Bryant war. Cf. Umafrika, 26. April 1952, p. 21.

Überblick geben über die wichtigen Ereignisse in Welt und Kirche, vor allem natürlich über das kirchliche Leben in Afrika. Dazu kommen dann die Spalten, die vor allem der religiösen Unterweisung gewidmet sind. Redigiert wird die Zeitung von P. M. Ferragne, OMI, dem ein guter einheimischer Mitarbeiterstab zur Verfügung steht. Inzwischen ist die Wochenzeitung das Sprachrohr einer sehr großen Bevölkerungsschicht geworden und wird vor allem auch in Regierungskreisen gelesen. Da ein großer Teil der männlichen Bevölkerung Basutolands in den Minen von Johannesburg arbeitet, ist die Zeitung auch dort weit verbreitet.

Neben der Herausgabe dieser Wochenzeitung begann die Mazenod-Druckerei (in der übrigens nur Schwarze unter der Oberleitung eines kanadischen Oblatenbruders arbeiten) natürlich auch den Eigenbedarf an Gebetbüchern, Katechismen und anderer religiöser Schriften selbst zu drucken. Im Jahre 1936 wurde erstmals ein Gebetbuch «Lithapelo Tsa Bakriste» gedruckt, von dem 1951 bereits die 7. Auflage erschien (287 pp.). Eine sehr stark gekürzte Ausgabe dieses Gebetbuches erschien im Jahre 1949 unter dem Titel «Serapana sa Moea» (Seelengärtlein 32 pp.). Mit der Aufnahme einheimischer Priester und Brüder in die eigene Kongregation hielten es die Oblaten für angebracht, für diese ihre schwarzen Mitbrüder ein eigenes Gebets- und Andachtsbüchlein zu schaffen. Es trägt den Titel «Buka ea Lithapelo le Meetlo» (1. Auflage 1936, 2. Auflage 1949, 184 pp.). Im Jahre 1937 erschien ein Kirchengesangbuch «Lifela Tsa Bakriste» in zwei Ausgaben, eine mit Noten (5. Auflage 1952, 334 pp.) und eine ohne Noten (4. Auflage 1951, 164 pp.). Besonders stolz darf aber die Mazenod-Druckerei und damit die Oblatenmission in Basutoland sein auf die Übersetzung des Missale, die der bekannte Linguist H. Lebreton OMI [7] besorgte. Das Missale verließ die Druckerei im Jahre 1948 unter dem Titel «Lithapelo Tsa Missa» (598 pp.).

Eine andere Gruppe von Publikationen umfaßt Bücher, die der religiösen Unterweisung und Erbauung dienen. Wir erwähnen zuerst einen Katechismus für Katechumenen und Kinder (Katekisima ea Bakatekumena le ea Bana, 56 pp. 1. Aufl. 1936; 4. Aufl. 1949 vergriffen). Dieser Katechismus kam in überarbeiteter Form und unter geändertem Titel «Tumelo e Katholike. Katekisima ea Bana le ea Bakatekumena» (Der katholische Glaube. Katechismus für Kinder und Katechumenen, 40 pp.) 1952 neu heraus. Im Jahre 1937 gab P. Henri Thommerel OMI einen eigenen Katechismus heraus für die einheimischen Religiosen unter dem Titel «Katekisima ea Boitlami» (2. Aufl. 1949. 102 pp.). Das Büchlein «Sakramente ea Tiiso» (Das Sakrament der Firmung, 32 pp., 1949) ist eine Übersetzung eines Büchleins von Chan. August Croegaert (übersetzt durch P. L. Klein OMI) und dient vor allem zur Vorbereitung auf den Empfang des hl. Sakramentes der Firmung. Die bedeutendsten Werke dieser Gruppe aber sind «Tumelo ea Baapostola» (Erklärung des Glaubensbekenntnisses, 368 pp. 1. Aufl. 1944, 2. Aufl. 1948) von H. Lebreton OMI, und «Ke 'Na Tsela» (Ich bin der Weg) eine Erklärung der 10 Gebote Gottes von H. Thommerel OMI des Neuen Testamentes (Testamente e Ncha» (584 pp. 1948), der Nachfolge Christi (438 pp. 1950). Zu diesen katechetischen Werken kommen eine Übersetzung des Neuen Testamentes «Testamente e Ncha» (584 pp. 1948), der Nachfolge Christi «Mehlala ea Jesu Kriste» (352 pp. 1. Aufl. 1938; 2. Aufl. 1948), beide besorgt von H. Lebreton OMI, und eine Biblische Geschichte «Matsipa a Litaba tsa Bibele» (96 S. 1948). Als Übersetzer zeichnet ein Eingeborener, Justinus Sechefo. Erwähnen wir hier noch die Übersetzung der Enzyklika Pius XI. über das katholische Priestertum (Lengolo ho Balumeli Bohle la Ntate ea Halalelang Pius XI. Holim'a Boprista bo Katholike. 46 pp. s. a.).

Neben diesen Büchern, die in erster Linie der eigentlichen Unterweisung dienen, kommt der Erbauungsliteratur eine besondere Bedeutung zu. Durch die Erbauungsliteratur soll das Gelernte vertieft werden, soll der Leser praktische Anregungen und Beispiele für das christliche Leben erhalten. Diese Literatur wird eine umso größere Wirkung auf die einheimischen Leser haben, wenn sie von Leuten des eigenen Volkes geschrieben wurde. Gerade bei dieser Literaturgattung stoßen wir denn auch wiederholt auf einheimische Übersetzer- oder Autoren-Namen. Zunächst haben wir aber wieder ein Buch von H. Lebreton zu nennen «Maria Movirigo Mothusi oa Bakriste» (Maria, Hilfe der Christen. 141 pp. 1948). Für ein Büchlein über Fatima «Mo fumahali oa Fatima» (die Königin von Fatima, 116 pp. 1949) zeichnen P. C. Garant

---

7 Cf. Beckmann, Die katholische Kirche im neuen Afrika, S. 210.

und N. Phakoana, letzterer ein Eingeborener. Für Kinder schrieb P. C. Chevrier das Büchlein «Fanuel» (85 pp. 1950), die Geschichte eines Schutzengels. — Auf die Entwicklung der katholischen Mission in Basutoland war die Bekehrung des Häuptlings Nathanael Griffith von weittragender Bedeutung. Im Jahre 1912 wurde N. Griffith nach dem Tode seines Bruders Letsie II. Paramount Chief (Herrscher über ganz Basutoland), was dann gewaltige Massenbekehrungen zum Katholizismus zur Folge hatte[8]. Um das Andenken an diesen großen katholischen Basutofürsten unter der Bevölkerung wach zu halten, schrieb P. F. Laydevant OMI eine Biographie «Morena Nathanael Griffith Lerotholi K.C.S.P., C.B.E. 1871—1939» (112 pp. 1. Aufl. 1938; 2. Aufl. 1950). Von dem Eingeborenen J. M. Sechefo, dem wir bereits weiter oben begegnet sind, stammt ein Büchlein über die Martyrer von Uganda «Bashoela Tumelo ba Uganda (64 pp. 1. Aufl. 1940; 2. Aufl. 1949), während der eingeborene Oblatenpriester Ignatius S. Phakoe die Biographie über den sel. Martin de Porres von Mary F. Windeatt[9] ins Sesuto übersetzte und unter dem gleichen Titel veröffentlichte (96 pp. 1949).

Es bleibt noch eine letzte Gruppe von Publikationen zu erwähnen, die vor allem vom kulturellen Standpunkt aus von Bedeutung ist, d. h. eine Reihe von belletristischen Schriften (Romane und Erzählungen), deren Verfasser ausschließlich Eingeborene sind. Dadurch, daß die Mission diese Erzeugnisse einheimischer Geistestätigkeit veröffentlicht (einzelne werden in Schulen als Lesebücher benutzt), wird das literarische Arbeiten der Eingeborenen nicht nur anerkannt und geschätzt, sondern auch wirksam gefördert. Es würde wohl in vielen Gebieten noch manch fähiger Neger zur Feder greifen, wenn er eine Möglichkeit sähe, seine Arbeiten zu veröffentlichen. Hier begnügen wir uns, die von der Mazenod-Druckerei publizierten Arbeiten dieser Gattung kurz aufzuführen:

C. R. Moikangoa, Sebogoli sa Ntsoana-Tsatsi. X/94 pp. 1942.
B. Makalo Khahetla, Thapholiso ea Sesotho (Erklärung des Sesuto). 89 pp. 1952.
Ovid Mofolo, Lesiamo le Ema (biographische Erzählung). 126 pp. 1952.
A. Nqheku, Arola Naheng ea Maburu (Arola im Lande der Buren). 70 pp. 1939.
A. Nqheku, Lilahloame (ein heroisches Mädchen, biogr. Erzählg.) 80 pp. 1939, vergriff.
C. R. Moikangoa, Litsomo tsa Ma Afrika (afrikanische Volkssagen). 78 pp. 1949.

Neben dem Mazenod-Institut, das alle diese Werke veröffentlichte, schufen die Oblaten in Basutoland eine weitere Institution, die vor allem die Verbreitung von religiösen Kleinschriften zum Zwecke hat, den «Catholic Centre». Dieses «katholische Zentrum» war anfänglich der Pius XII. Universität in Roma[10] angeschlossen und nach der Universität «Catholic Centre, Pius XII. Catholic University College, Roma» benannt. Aus praktisch-administrativen Gründen wurde dieser «Catholic-Centre» kürzlich nach Mazenod verlegt und heißt nun «The Pius XII. Catholic Centre, Mazenod-Institute P. O. Mazenod». Die meisten der vom Catholic Centre veröffentlichten Kleinschriften sind englisch geschrieben, um sie in großen Auflagen drucken und in ganz Südafrika verbreiten zu können. Neben den englischen Schriften wurden aber doch auch eine kleinere Anzahl in Sesuto herausgegeben, die wir hier ebenfalls anführen wollen.

P. Lebreton OMI schrieb eine kleine apologetische Schrift über die Kirche Christi «Kereke ea Jesu» (62 pp. s. a.), während von P. Hamel OMI zwei kleine Büchlein über den Herz-Jesu-Monat (Khoeli ea pelo e Adorehang ea Jesu, 64 pp. s. a. [1946]) und über den Monat des hl. Josef (Khoeli ea Josefa ea Halalelang, 64 pp. s. a. [1946]),

---

[8] Brady, Trekking for Souls, p. 227 f.

[9] Es war für mich überraschend zu sehen, welche Verehrung der Mischling Martin de Porres in der südafrikanischen Mission genießt. Beinahe in allen Missionskirchen und Kapellen, die ich besuchen konnte, fand ich eine Statue des Seligen aus der Amerika-Mission des 17. Jahrhunderts. Neben dieser Übersetzung der Biographie von Windeatt (cf. NZM V [1949] S. 234 f) ins Sesuto existiert eine weitere Übersetzung der gleichen Biographie ins Tswana (cf. Africa VII, p. 132), während die Mariannhiller die Biographie von Norbert Georges O.P. (cf. NZM l. c.) in Zulu veröffentlichten, übersetzt von der einheimischen Schwester Bernadette Sibeko F.S.F. (Umlando Wenkambo Kamartin Porres otusekayo. St. Wendeline's Press, Durban 1946.)

[10] Brady, Trekking for Souls, p. 226 f.

stammen. Weiter finden wir eine Übersetzung der Karfreitagsliturgie «Meetlo ea Labohlano le Halalelang» (32 pp. 1947). Vom einheimischen Oblatenpriester Emmanuel Mabathoana stammt die Übersetzung der Zeremonien der Priester- (Meetlo ea Ordinatione, 56 pp. s. a. [1945]) und der Bischofsweihe (Meetlo ea Peho ea Mobishopo, 54 pp. s. a.)[11]. Seminaristen des St. Augustin's Seminary in Roma übersetzten ein Büchlein von P. Robert Nash S.J. «Na nka Phela ka Bohloeki» (Kann ich rein leben? 62 pp. s. a. [1946]). Raymond Fortier OMI verfaßte ein Büchlein für Altardiener «Bukana ea ba Sebeletsang Missa o Halalelang» (40 pp. 1946, gedruckt in Mariannhill). Ein anderes Schriftchen, dessen Autor sich hinter dem Pseudonym Excelsior verbirgt, will eine Anleitung für das Partikularexamen geben (Pele a Pele. Bukana ea tsoelo-pele ea moea. 32 pp. 1948, ebenfalls in Mariannhill gedruckt). F. Thommerel OMI ist der Verfasser eines kleinen apologetischen Schriftchens über die hl. Messe «Sehlabelo se Halalelang Sa Missa» (30 pp. s. a. [1947]) und der Eingeborene L. Mohlathe der Übersetzer einer kurzen Biographie über die hl. Maria Goretti «Maria Goretti ea Lehlohonolo» (16 pp. 1949) von P. Mondrone S.J.

Es ist eine reiche literarische Ernte, auf die das Mazenod-Institut in den 20 Jahren ihres Bestehens zurückblicken kann. Die Übersicht zeigt, daß die Oblaten die Notwendigkeit einer einheimischen Literatur erkannt haben. Freilich muß auch berücksichtigt werden, daß die Mission in Basutoland heute bereits 90 Jahre alt ist, und die Missionare in dieser Zeit eine christliche Elite und vor allem einen einheimischen Klerus heranbilden konnten, dessen Aufgabe es in erster Linie ist, diese christliche Literatur in einheimischer Sprache zu schaffen. Anderseits wäre wohl nur ein sehr kleiner Teil der obengenannten Werke gedruckt worden, wenn die Mission nicht die eigene Druckerei besäße.

---

11 Bühlmann, Einheimischer Klerus und einheimische Literatur in Bantu-Afrika, S. 269. - Inzwischen wurde P. Emmanuel 'Mabathoana zum Bischof von Leribe ernannt. Damit hat Südafrika den ersten einheimischen Bischof erhalten. Msr. 'Mabathoana ist ein Nachkomme mütterlicherseits des berühmten Paramount Chiefs Moshesh, der seinerzeit die ersten Oblaten in Basutoland zugelassen hatte. Geb. 1904 trat 'Mabathoana 1924 ins Kleine Seminar in Roma und 1932 ins Noviziat der Oblaten in Mazenod ein. 1934 wurde er zum Priester geweiht. Nachher wurde er Professor für afrikanische Sprachen im St. Augustin's Seminary und seit 1945 auch am Pius XII. University College in Roma. Zur Vervollständigung seiner Studien weilte er 1950/51 in Rom und an der Universität Oxford. Seine Ernennung zum Bischof wurde am 17. Dezember 1952 in Roma bekanntgegeben. Cf. The Southern Cross, Vol. XXXII, Dec. 1952.

Daniélou Jean: **Das Geheimnis vom Kommen des Herrn.** 205 S. — **Vom Heil der Völker.** 135 S. Verlag Josef Knecht, Karolusdruckerei Frankfurt a. M. 1951/ 1952.

Das französische Original der vorliegenden Übersetzung ist in dieser Zeitschrift 5 (1949) S. 306ff besprochen worden, wobei auf die möglichen Fehldeutungen hingewiesen worden ist. — Manche Ausführungen Daniélous sind nun allerdings durch seine letzten Bücher verdeutlicht und erweitert worden: Zu den Kap. über Abraham und Isaak ist jetzt ‚Sacramentum futuri' (Paris 1950) 97-128; zu denen über die Sendung der Engel das neueste Buch ‚Les anges et leur mission' (Chevetogne 1952); zum dritten Teil (Das Mysterium des Kosmos, der Passion und der Himmelfahrt) ist in ‚Bible et Liturgie' (Paris 1951) 388-448 zu vergleichen. — Das vorliegende Bändchen weist eine erhebliche Zahl Errata und Ungenauigkeiten auf. Zunächst zu den Zitationen: Der (S. 55) zitierte Psalm ist nicht 119, sondern 109; S. 101 lautet Anm. 34 folgendermaßen: Origenes, Hom Lk 12; Migne, PG 1829 ..., ähnlich S. 106 Anm. 43, S. 107 Anm. 48, S. 108 Anm. 49 u. 50 - immer ohne Bandangabe. Das S. 109 Anm. 53 zitierte Werk von L. Bouyer ist nicht mehr ‚eine unveröffentlichte Arbeit', sondern ist unter dem Titel: Saint Antoine le Grand (Ed. de Fontenelle 1950) erschienen. S. 187 Anm. 43 wird R. Guardini, ‚Der Herr' mit bloßer Seitenangabe zitiert, was keinen großen Sinn hat, da das Buch in mindestens 6 Ausgaben (nicht Auflagen!) vorliegt. - Diese Liste ließe sich beliebig verlängern. — Die Übersetzung liest sich oft holperig; man vergleiche etwa das Hypolitusfragment über den ‚kosmischen Baum' hier (S. 141f) mit der Übersetzung von H. U. v. Balthasar, wie sie sich in dessen Eindeutschung von H. de Lubac, Katholizismus als Gemeinschaft (Einsiedeln/Köln 1943) S. 420ff findet. Einige Stellen sind geradezu falsch übersetzt: So wird S. 25 Abraham an den ‚Ausgang des dritten Jahrhunderts' gesetzt, nach dem Original (S .31) gehört er richtig ans Ende ‚du IIIe millénaire'. Im Original ist (S. 70) von einer ‚assomption de la religion cosmique' im Judentum und dann im Christentum die Rede - aus welcher ‚assomption' schließlich in der Übersetzung S. 66 ein Himmelfahrt wird. Es erübrigt sich auch hier auf weitere Ungenauigkeiten einzugehen. —

«Vom Heil der Völker» ist aus Konferenzen im Cercle St. Jean-Baptiste entstanden. Die einzelnen Kapitel behalten denn auch einen etwas unfertigen und oft sprunghaften Charakter (wessen sich der Verfasser offenbar genau bewußt war - vgl. S. 6). — Die Frage nach der Bedeutung der Mission wird zunächst nicht allgemein gestellt, sondern aus der historisch einmaligen Situation, in der das Christentum sich heute findet. Im Blickfeld stehen der Synkretismus, die Wiedergeburt der Gnosis (S. 14) und die Einheit der Kultur im Kommunismus (S. 18). Gegen beides hebt sich das Christentum ab als von Gott gesetzter Einbruch der Offenbarung im menschlichen Geschichtsraum. — Das Folgende (Kap. 2-4) versucht auf Grund der dreifachen Sendung des Wortes und der damit jeweils gegebenen Religion (Schöpfung - kosmisch-heidnische Religion; Heilsführung im AT - Judentum; Inkarnation - Christentum) das Verhältnis des Christentums zu den Religionen abzugrenzen. Nimmt man, was sonst im Büchlein passim darüber gesagt wird, ferner was im oben besprochenen - besonders in dessen Einleitung - sich findet, mit hinzu, ergibt sich eine ziemlich umfassende Darstellung. Eine Darstellung freilich, die in der genannten Weise zusammenzustücken ist. Wir würden - um im Bereich des Denkens des Verfassers zu bleiben — für eine systematische Darstellung dieser heilsgeschichtlichen Verhältnise von ‚kosmisch-heidnischer Religion, atl. Religion und Christentum das umfassende irenäische Denkschema als Ausgang vorschlagen, so wie es E. Scharl, Recapitulatio Mundi (Freiburg 1941) S. 6-39 ausgearbeitet hat. — In alldem ist der Grundgedanke des Verfassers: In der missionarischen Begegnung mit den Religionen Indiens, Chinas und Afrikas wird das Christentum um neue Sichten bereichert, gelangt es zur Fülle seines Selbstverständnisses; Behauptungen, die nach den Büchern eines Th. Ohm nicht mehr zu bezweifeln sind. — Kap. 5 stellt im Anschluß an O. Cullmann die Mission als eschatologisches Heilswerk der Kirche dar. Kap. 6, dessen Überschrift (La mission du Saint-Esprit) in der Übersetzung nicht als ‚Mission des Heiligen Geistes', sondern doch wohl zutreffender als ‚Sendung des Heiligen Geistes' wiedergegeben werden sollte, handelt ähnlich wie der Schluß der oben besprochenen

Schrift, vom Prophetentum Christi und dann der Christen, vom Heiligen Geist und dessen Führung der Missionsgeschichte. Schließlich zeichnet das letzte Kapitel die Spiritualität, aus der das missionarische Handeln entspringen soll, als eine theozentrische. — Auf Einseitigkeiten und Mißverständlichkeit mancher Behauptungen sei nur im Vorübergehen hingewiesen: Wenn (S. 20) der Katholizismus ein ‚einigender Mythos' genannt wird; wenn (S. 34) die Gottesbeweise und die Gotteserfahrung in dieser Weise gegeneinander gestellt werden; wenn (S. 74) vom rücksichtslosen Missionar die Rede ist, der armen Neger und Chinesen eine Messe in lateinischer Sprache aufzwingt. ... Die Diskussion dieser letzten Fragen möchten wir nicht in die breiten Schichten getragen sehen - sie ist noch im Kreis der Fachleute nicht einfach und findet schließlich nur von Rom eine Lösung. — Auch dieses Bändchen enthält eine beträchtliche Reihe Ungenauigkeiten: Anm. S. 35 wird aus den Rech. Sc. Rel. zitiert ohne Angabe von Band und Jahrzahl. S. 40 Anm. wird aus dem bekannten Exegeten und Dogmengeschichtler Lebreton - Le Greton; S. 44 wird aus P. Leppe - Pater Lappe; S. 45 aus Pierre de Menasce - Jean Menasce. In dieser deutschen Übersetzung (S. 48) wird für Odo Casels ‚Das christliche Kultmysterium' - nunmehr Regensburg 1948[3] - auf dessen französische Übersetzung verwiesen. Mangelhaft sind auch folgende Zitierungen: S. 60 Scheler, Ressentiment und moralisches Werturteil, genau müßte es heißen: Das Ressentiment im Aufbau der Moralen, in: Vom Umsturz der Werte I (Leipzig 1919) S. 43-236. Oder, S. 114 Karl Barth, das Worte Gottes in der Theologie - damit kann nur gemeint sein: Das Wort Gottes und die Theologie (München 1924). Auch diese Liste ließe sich verlängern; Druckfehler finden sich u. a. in Verweisen auf französische Publikationen: S. 34, 35, 94. — All diese Ungenauigkeiten verringern den wissenschaftlichen Wert dieser Übersetzungen. Daneben bleibt gewiß der Wert für ein breiteres Publikum, ferner auch einiges von Bedeutung für die Theologie, denn sie unternehmen es, die Mission von der Heilsgeschichte aus zu deuten, was bei der heutigen Versuchung, die Missionstheologie in den geschlossenen Bereich ekklesiologischer Fragestellungen zu flüchten, seine Wichtigkeit hat.

Jos. Amstutz SMB.

Ugarte, Rubén Vargas, S. J.: **Concilios Limenses** (1551—1772). Tomo I. XV/426 pp. · Lima 1951.

Wer sich eingehender mit der Missionsgeschichte Südamerikas befaßt hat, der weiß, welch bedeutendes missionsmethodisches Material gerade in den Akten der ersten lateinamerikanischen Konzilien und Synoden verborgen liegt, weiß aber auch, wie schwierig es bisher war, an diese äußerst wertvollen Quellen heranzukommen, waren doch bis vor wenigen Jahren nur die Akten des dritten Konzils von Lima 1583 und die der Limenser Synoden im vollen Wortlaut gedruckt zugänglich. Das erste Konzil von Lima vom Jahre 1551/52 galt als vollständig verloren, bis 1947 P. Mateos S.J. in einem Artikel in den Missionalia Hispanica die Auffindung eines MS dieses Konzils ankündigte und zugleich eine Inhaltsangabe veröffentlichte (Missionalia Hispanica 1947, 479-524). Das zweite Konzil von Lima vom Jahre 1567 war nur durch Summarien bekannt (z. B. in Levillier, Organización de la Iglesia y Ordenes Religiosas en el Virreinato del Perú en el siglo XVI. Vol. II. Madrid 1919, pp. 261-302). Vermutlich unabhängig von seinem Mitbruder P. Ugarte, fand Mateos auch die Originalakten dieses Konzils und veröffentlichte sie in der Zeitschrift Missionalia Hispanica (1950, 209-296, 525-617). Diese Akten hatte aber tatsächlich der südamerikanische Historiker und Rektor der katholischen Universität Lima P. R. V. Ugarte bereits 1933 in Sevilla aufgefunden und fotographiert (Introducción VIII). Vom ersten Konzil fand der Herausgeber nicht weniger als drei MS in Lima. — Trotz der Veröffentlichung der beiden ersten Limaner Konzilien durch P. Mateos in den Missionalia Hispanica ist eine Gesamtpublikation sämtlicher Konzilien von Lima sehr begrüßenswert. Das Werk ist auf drei Bände berechnet. Der erste vorliegende Band erschien gerade noch rechtzeitig zur Vierhundertjahrfeier der Eröffnung des ersten Konzils. Der Band enthält den spanischen Originaltext des ersten Konzils von Lima 1551/52 (3-93), den lateinischen Originaltext (95-223) und ein spanisches Summarum (225-257) des Konzils vom Jahre 1567, den lateinischen (259-312) und den spanischen Text (313-375) des 3. Konzils (1582/84), den spanischen Text des 4. Konzils vom Jahre 1601 (389-397). Für den 2. Band sind vorgesehen zeitgenössische Dokumente zu den ersten Konzilien und die Akten des

Konzils vom Jahre 1772. Ob in diesem Band auch die Akten der Diözesansynoden Aufnahme finden werden, erwähnt der Herausgeber nicht. Wir würden es sehr bedauern, wenn das nicht der Fall wäre, denn die «Lima limata» des Haroldus (Romae 1648), die diese Synodalakten enthalten, sind heute sehr schwer zugänglich (der Rezensent fand in Rom ein einziges Exemplar in der Bibliothek der Kapuzinerkurie). Der 3. Band soll als Abschluß die Geschichte der Limenserkonzilien bringen. — Der 1. Band, der uns zur Besprechung vorliegt, entspricht leider nicht ganz den Anforderungen, die an eine kritische Quellenpublikation gestellt werden. Einzig der erste Teil des 1. Konzils von Lima (Constituciones de los Naturales) wurde vom Herausgeber mit 22 kurzen erläuternden Fußnoten versehen. Textkritische Vergleiche der einzelnen Manuskripte scheinen nicht vorgenommen worden zu sein. Aber vielleicht ist das alles für den 3. Band vorgesehen. Das MS des dritten Konzils von Lima, das sich im vatikanischen Archiv befindet (Sectio S. Congr. Concilii) scheint dem Herausgeber nicht bekannt zu sein. Dieses vatikanische MS, das seinerzeit von P. Lopetegui aufgefunden wurde, dürfte ein Orginalduplikat sein zu dem vom Herausgeber genannten MS des Indiasarchivs in Sevilla, das zur Approbation an den Indienrat gesandt worden war. Das vatikanische MS verdient aber trotzdem besonderes Interesse, da es Randbemerkungen enthält, die vermutlich von einem Mitglied der Konzilskongregation stammen. — Diese Gesamtausgabe der Limaner Konzilien wird ohne Zweifel eine große Bereicherung jeder missionswissenschaftlichen Bibliothek bilden. Sie wird nicht nur für jeden, der an der Missionsgeschichte Südamerikas interessiert ist, sondern auch für jeden, der sich mit missionsmethodischen und missionsrechtlichen Fragen befaßt, ein wertvolles Nachschlagewerk bleiben. Hoffentlich werden Band II und III bald nachfolgen. Specker

Chen, Stanislaus: **Historia tentaminum Missionariorum Societatis Jesu pro liturgia sinica in saeculo XVII.** (Dissertatio ad lauream consequendam in facultate theologica apud Pont. Univers. Urbanianam de Prop. Fide.) 189 pp. Romae 1951.

Da die kirchliche Erlaubnis für den Gebrauch der chinesischen Sprache in der Liturgie gleichsam «in der Luft liegt», erhalten auch geschichtliche Arbeiten zu dieser Frage eine große Gegenwartsbedeutung. Vorliegende Dissertation eines chinesischen Priesters sucht das gesamte gedruckte und ungedruckte Material zu einer abgerundeten und endgültigen Darstellung zu verbinden. Nach einem einleitenden Kapitel über die Lage der chinesischen Mission und die ersten Versuche zur Heranbildung eines einheimischen Klerus widmet er dem erfolgreichen Vorstoß des P. Nik. Trigault SJ (1615) und dem darauf erfolgten päpstlichen Breve «Romanae Sedis Antistes», das im Anhang (p. 180-183) mit dem Dekret der Inquisition nach dem Text des vatikanischen Geheimarchivs abgedruckt wird, eine zusammenfassende Darstellung. Die folgenden Verhandlungen um die chinesische Liturgie wurden von der seit 1622 für diese Fragen zuständigen Propagandakongregation geführt, zunächst in den Jahren 1658 und 1660 auf Veranlassung der ersten Pariser Apostolischen Vikare, dann 1671/72 auf Veranlassung des P. Prosper Intorcetta SJ und 1684/86 auf Veranlassung des P. Philipp Couplet SJ. Abschließend werden weitere Versuche um die Einführung der chinesischen Liturgie durch den Franziskanerbischof Bernh. della Chiesa und des chinesischen Dominikaners Gregor Lo (1688) und die Eingaben P. Ant. Thomas SJ behandelt. — Wie schon diese Übersicht zeigt, beschränkt sich der Verfasser nicht, wie er im Titel seiner Arbeit bestimmt, auf die Bemühungen der Jesuiten, sondern behandelt auch die der Pariser Missionare und der Vertreter anderer Orden. Die großen Linien all dieser Bemühungen und Verhandlungen waren bereits durch frühere Arbeiten bekannt, doch gelang es dem Verfasser, das reiche Handschriftenmaterial des Propagandaarchivs und z. T. auch des vatikanischen Archivs heranzuziehen. In der Beschreibung und Untersuchung der verschiedenen eingereichten Memoranden und der abgegebenen Vota liegt auch der Hauptakzent seiner Arbeit und ihr besonderer Wert. — Leider sind dem Verfasser wichtige Arbeiten zu seiner Frage entgangen, so die Aufsätze von P. Josef Jennes CICM, A propos de la liturgie chinoise. Le bref Romanae Sedis Antistes de Paul V (1615) NZM II (1946), 241-254 und De Bespreekingen der Progaganda over de Chineesche Liturgie in 1658 in «Kerk en Missie» XVII (Brüssel, 1947), 40-47, 57, 83-89, ferner meine Arbeit über die lateinische Bildung des chinesischen

Klerus im 17. und 18. Jahrhundert in «Der Einheimische Klerus in Geschichte und Gegenwart», Festschrift Kilger, Schöneck, 1950. 163-187. Gerade aus diesen Untersuchungen hätte der Verfasser ersehen können, daß er den portugiesischen Jesuiten in Makao nicht gerecht wird, da er ihre Verbindung mit der japanischen Mission nicht kennt. — Trotz der Seite «Errata» (p. 185) finden sich so viele Druckfehler, daß die Lesung dadurch empfindlich gestört wird. Beckmann

Jochems, M. J., CM.: **De Missie in de litteratuur.** I. Van de Middeleeuwen tot de Franse Revolutie. 207 pp. Paul Brand N. V., Bussum 1952.

Cette thèse ès Lettres, présentée à l'Université de Nimègue, nous donne l'histoire de la pensée missionnaire telle qu'on peut la suivre dans la littérature. Les recherches de l'auteur sont faites sans se limiter à une époque ou un pays, et cela à cause du manque de données générales abondantes et aussi à cause de nombreuses études particulières. La période du Moyen Age jusqu'à la Révolution française est dépeinte dans ce premier tome. — Le premier chapitre traite du Moyen Age, et c'est d'abord la vénération romantique pour les premiers propagateurs de l'Evangile qui est brièvement décrite (Heliand; la légende du Graal etc.). Puis les chansons de geste manifestent l'esprit belliqueux du temps des croisades, dont le but est indiqué à maintes reprise comme la propagation de la foi, par le baptême surtout. Cet esprit belliqueux a influencé, pendant plusieurs siècles, la production littéraire de l'Europe. Certainement, S. François, S. Dominique et le bienheureux Raymond Lulle sont animés d'un esprit plus pacifique, mais le reflet de ce nouveau feu apostolique, dans la littérature du 14ème et 15ème siècle, est très peu perceptible. Malgré les Missions en Chine, la chrétienté médiévale se sentait opprimée par l'écrasante puissance de l'Islam, de fait un empêchement indéniable de l'épanouissement d'un zèle apostolique. — Au moment des découvertes (deuxième chapitre), l'auteur signale: les efforts de trouver dans l'Ecriture sainte le présage des événements contemporains (Columbus, Libro de las Profecias; Lope da Vega, Nuevo Mundo descubierto por Cristobál Colón), l'éloge des mérites de l'Espagne, la relation entre la description trop favorable aux Indiens par Petrus Martyr d'Anghiera et l'Utopia de Thomas More, l'application pénible de «unus pastor et unum ovile» aux rois de l'Espagne, l'écho de la Brevísima Relación de Las Casas dans la littérature, l'appel d'Erasme aux prêtres, et de Grotius aux marins, et le manque de la pensée missionnaire dans la littérature française durant presque tout le seizième siècle. — Le troisième chapitre dépeint la Contre-réforme et nous montre les Jésuites comme les défenseurs des Missions. Ensuite l'auteur s'occupe du théâtre des Jesuites, de la dépendance de Lope da Vega, Vondel, Chr. W. Hagdorn, E. B. Happel et Calderón des missionnaires jésuites et leurs lettres et livres, et enfin des écrivains de la Compagnie de Jésus comme Avancini, Friedrich von Spe, Poirters, João de Lucena. En France, les grands prédicateurs tels que Godeau, Bossuet et Fénelon représentent seuls la pensée missionnaire en littérature. — Au dixhuitième siècle (quatrième chapitre), «Les Lettres édifiantes et curieuses» donnent à l'Europe une connaissance profonde de la Chine. Mais, malheureusement, les grands philosophes ont abusé de cette littérature, en tirant la conclusion que la religion catholique n'est pas la seule vraie et que, en conséquence, les Missions étaient inutiles et injustes. Puis, l'auteur prouve que les missionnaires sont très peu responsables du mythe du bon sauvage. Les philosophes et les écrivains éclairés, en France, Allemagne et Angleterre, deviennent de plus en plus hostiles à la religion et aux missions, et leur esprit moqueur et de mauvais aloi (Voltaire) a préparé l'arrestation et la déportation de milliers de missionnaires. Surtout en France les chrétiens se sont défendus assez fortement, La Bruyère et Louis Racine surtout. Ils ont défendu les Missions, sans pouvoir égaler l'éloquence d'un Voltaire ou d'un Rousseau. — Nous pouvons féliciter l'auteur de nous avoir donné une belle histoire de la pensée missionnaire dans la littérature. Avec une description très nette des données concrètes il combine toujours l'effort d'en faire une synthèse, bien réussie, surtout au troisième et quattrième chapitre. Vraiment, il a su, en plus, profiter de l'histoire des missions et de l'art. Nous souhaitons qu'il puisse achever l'œuvre commencée. En terminant, nous affirmons avec l'auteur «que les belles lettres ne sont pas toujours un miroir qui reflètent l'œuvre missionnaire dans toute son extension et en toute vérité».

P. Arnulf Camps OFM.

Bernard-Maitre, Henri: **Sagesse chinoise et philosophie chrétienne.** 277, VI pp. Editions Cathasia, 35, rue de Sèvres, Paris VI.

Vorliegendes Werk ist hervorgegangen aus Vorlesungen, welche der Verfasser als Ergänzung des eigentlichen philosophischen Unterrichtes den meist chinesischen Scholastikern S.J. in Sienshien gehalten hat. Die ursprünglich lateinische Form wurde verbessert und in französischer Sprache erstmals von den Hautes Etudes 1935 in Tientsin veröffentlicht. Diese Ausgabe liegt hier in photomechanischem Neudruck vor. Der Verf. behielt die Form der Vorlesungen bei und behandelt den Stoff in drei Teilen zu je 10 Kapiteln mit einer Einführungs- und Schlußvorlesung. — Im ersten Teil versucht er aus den verschiedenen Jahrhunderten philosophischer Überlieferung in China, angefangen von den Entdeckungen der Paläographie bis zu den Gedanken eines Wang Yang-ming († 1528) die Bestandteile chinesischer Weisheit - mit Recht wird hier gerade dieser Ausdruck statt des Wortes «Philosophie» gebraucht - in einer gewissen Synthese herauszuschälen. Bewußt verzichtet er darauf, irgendwie eine verkürzte kritische Würdigung der chinesischen Philosophie zu bieten, doch die wesentlichen Züge chinesischen Denkens werden knapp aufgezeigt. All das geschieht in einer Atmosphäre größter Hochachtung und Sympathie, die allerdings kritische Einschränkungen und Bemerkungen nicht ausschließt. — Im zweiten Teil behandelt P. Henri Bernard-Maitre das Einströmen christlicher Philosophie in China und bietet in den 10 Kapiteln, die von Franz Xaver, bzw. Ricci, bis zum Ende des 18. Jahrhunderts reichen, wertvolle Ergänzungen zu den üblichen Darstellungen chinesischer Missionsgeschichte. Einerseits hebt er in großen Umrissen die Haltung der Missionare, speziell der Jesuiten, der chinesischen Weisheit gegenüber hervor, anderseits aber auch ihre Bemühungen, das chinesische Geistesleben durch christliche Philosophie zu bereichern, Bemühungen, denen allerdings, soweit wir heute sehen, keine besonderen Erfolge beschieden waren. Ausführlicher wird in diesen Kapiteln der Einfluß von Leibnitz auf der einen und der der sogenannten Figuristen (Bouvet etc.) auf der andern Seite hervorgehoben. Schon um dieser 10 Kapitel des zweiten Teiles wegen, die zu den originellsten des ganzen Buches gehören, hätte das Buch diese neue Ausgabe verdient. — Der dritte Teil bietet eine Übersicht über die verworrenen geistigen Auseinandersetzungen, die sich seit dem Beginn des 19. Jahrhunderts und besonders seit dem Sturze der Mandschudynastie aus der Begegnung der abendländischen Zivilisation mit der chinesischen Kultur ergaben. Wenn der Verf. auch in diesem Teil die missionarischen Einflüsse nicht vernachlässigt und immer wieder hervorhebt, so gesteht er doch offen, daß diese bisher keinen maßgebenden Einfluß auf die Bildung einer neuen chinesischen Weisheit hatten. Doch schließt er seine Ausführungen nicht mit lähmendem Pessimismus, sondern zeigt die bereits sichtbaren Berührungspunkte auf, die das Wahrheitssuchen moderner chinesischer Denker mit christlichen und katholischen Gedanken und Lehren verbindet. Da dieses geistige Ringen auch heute noch nicht abgeschlossen ist - denn der atheistische Materialismus läßt auch chinesische Denker unbefriedigt - bietet dieses Buch, ganz abgesehen vom allgemein historischen und humanistischen Wert, eine wertvolle Zusammenfassung und eine solide Ausgangsbasis für kommende Auseinandersetzungen. Deshalb sind wir den Editions Cathasia wirklich Dank schuldig, daß sie uns dieses Werk in einer neuen Ausgabe zugänglich macht, zumal die Tientsiner Ausgabe von 1935 in Missionskreisen Europas kaum bekannt worden ist. Beckmann

Lane, Raymond A.: **The Early Days of Maryknoll.** 311 pp. Ed. Maryknoll, New York 1951.

Aus berufener Hand, nämlich vom gegenwärtigen Generalobern der Maryknoller-Mission, erfahren wir in diesem Buch die Gründungs- und Lebensgeschichte der amerikanischen Missionsgesellschaft. Es will nicht ein wissenschaftliches Werk sein, wie es der Verfasser im Vorwort ankündet, sodaß ihm gerade deshalb eine weitgehende Verbreitung und Aufgabe unter der missionsinteressierten Laienwelt zukommen und es viele falsche Missionsansichten richtigstellen wird. Es wechseln belehrende Seiten mit ernsten oder humorvollen Erzählungen und Erlebnissen, die zeigen, wie das aus ganz bescheidenen Anfängen entstandene Misisonswerk in kaum 40 Jahren (seit 1912) sich zu einer 2500 Mitglieder umfassenden Gesellschaft von Priestern, Brüdern und Schwestern entwickelt hat. Heute finden sich seine Missionare vor allem im

schwergeprüften Osten, in Afrika, Zentral- und Südamerika. — Eingehende und verdiente Würdigung erfahren die beiden Gründer, Fr. J. A. Walsh und Fr. Rice, letzterer ein bereits erfahrener Missionar. Man spürt aus ihrem Leben und ihren hinterlassenen Missionsberichten das echt Missionarische heraus, nämlich ihr apostolisches, lebendiges Sendungsbewußtsein, das Reich Gottes allen Völkern verkünden zu gehen. Unablässig ermuntern sie ihre Studenten in Vorträgen und Briefen, den Missionsgeist wachzuhalten und stets zu vertiefen (130-133), auf daß sie in allem und vor allem das Reich Gottes suchen. Diese frohe und aufgeschlossene Haltung spricht ebenso aus den Zeilen, die das Leben und den Geist der Gesellschaft charakterisieren, denn «die Gesellschaft wird das sein, was die Mitglieder aus ihr machen» (Fr. Walsh, S. 131). Und die während des Krieges bis heute bereits erlittenen Opfer und Verluste haben uns von ihrer großen Sendung und Lebendigkeit überzeugt. R. Werder SMB.

Emmerich, P. Heinrich, S.V.D.: **Atlas Societatis Verbi Divini.** 32 S. Text, 20 Karten. Verlag St. Gabriel, Mödling b/ Wien, 1952.

Vorliegende neue Übersicht über die Gesellschaft des Göttlichen Wortes (Steyl) enthält zwei Teile, einen statistischen, der in sorgfältigen Zahlenangaben die Entwicklung der Gesellschaft in Heimat und Übersee bietet, und einen kartographischen, der auf 20 Einzelkarten (mit einer Ergänzungskarte für das neue Missionsfeld der SVD in Belgisch-Kongo) das entsprechende Kartenbild zu den einzelnen Statistiken liefert. Die Statistiken vermitteln zunächst ein anschauliches Bild vom Werden und Wachsen der Gesellschaft im allgemeinen und in den einzelnen Ländern. Bei der Priesterzahl (der allg. Übersicht) hat der Autor jeweils, Jahr für Jahr, in Prozenten ausgerechnet, wie viele Priester in Europa, bzw. in den Missionen weilten, so daß ein früher erhobener Vorwurf von der Hypertrophie des heimatlichen Missionswesens zuungunsten der eigentlichen Missionen (Schmidlin) keine bessere Entgegnung finden könnte, wie mit dieser dürren Zahlenreihe. Dieses Beispiel zeigt auch die Sorgfalt mit der die Statistiken zusammengestellt sind. Bei den Missionen werden nicht nur die gewöhnlichen Zahlen über die Missionswerke etc. geboten, sondern darüber hinaus auch jeweils weitere Statistiken des gesamten Missionslandes oder Teilen davon herangezogen, um vergleichsweise ein besseres Bild der Steylermissionen zu vermitteln (zB. werden bei den priesterarmen Ländern Südamerikas und der Philippinen auch die entsprechenden Statistiken für Deutschland, Holland und der Schweiz beigefügt). Hier findet der Leser auch die notwendigen Angaben über einzelne Missionswerke, zB. die Japanermission in San Francisco und Brasilien, über die Universitäten in Peking, Nagoya und Cebu, ebenso über frühere, aufgegebene Missionen der Steyler (Togo, Moçambique). Die Ziffern werden durchwegs bis 1950, einige Male auch bis 1951 und zusammenfassend sogar bis 1952 geboten. Der kurze Begleittext ist, ebenso wie für die Erklärungen der Karten, lateinisch, deutsch und englisch. — Die Karten stellen, vorab vom missionskundlichen und - geschichtlichen Standpunkt aus, eine wirklich vorzügliche Leistung dar, würdig eines Schülers des Missionskartographen Karl Streit, aber auch würdig der Missionsdruckerei von Mödling. Um diese Behauptung zu würdigen, genügt es auch für den Laien vergleichsweise die Karten, welche 1931 den Bändchen von P. Joh. Thauren SVD, Die Missionen der Gesellschaft des Göttlichen Wortes in den Heidenländern (Steyl) beigefügt wurden, heranzuziehen. So können wir dem Herausgeber nur von Herzen danken für seine geduldige Arbeit und wünschen, daß auch andere Gesellschaften sich diesen Atlas zum Vorbild nehmen und entsprechende Übersichten über ihr missionarisches Wirken herausgeben. Beckmann

Meyer, Bernhard, F., M.M.: **Like to Leaven.** VIII, 280 pp. Catholic Truth Society, Hongkong 1950.

Als Frucht seiner 30jährigen Missionsarbeit in Südchina und stetiger Beschäftigung mit den Fragen der chinesischen Missionspraxis stellt der Verfasser Mittel und Wege vom ersten Kontakt mit den Heiden bis zur Vertiefung des Glaubens der Neugetauften zusammen. Was sich wie eine Leitidee durch das Buch hindurchzieht, und wovon M. jeglichen Fortschritt in der Missionsarbeit abhängig macht, sind die Initiative des Missionars und «the apostolic cooperation of our Catholic people» (p. 17). Daß der Verfasser die Mitwirkung der Gemeinde und die Mitverantwortung der Laien am Bekehrungswerk immer wieder betont, ist der große Vorzug dieses

Buches. — Im ersten Teil («A program of the Village apostolate» pp. 1-136) entwickelt M. die äußeren Gründe der Bekehrung, die meistens materieller Art sind. Als eines der geeignetsten Mittel, mit dem Missionsgebiet in Fühlung zu treten, ist nach des Verfassers Erfahrung die Armen-Apotheke (pp. 3-10, 219-222). Die Brauchbarkeit der Hospitäler (p. 11 ff), der höheren und niederen Schulen (pp. 93-98, 223-237) und Studentenheimen (pp. 99 ff) als Propagandamittel ist kundig dargelegt. Instruktiv sind auch die Kapitel über den Katechumenen-Unterricht (pp. 46 ff) und über die Aus- und Weiterbildung der Katechisten (pp. 102 ff). — Der zweite Teil (pp. 137-207) befaßt sich mit der Heranziehung der Laien für das Apostolat in Anlehnung an die Legio Mariae, der J.O.C. und der Katholischen Aktion nach den Schreiben Papst Pius' XI. Verschiedene Abschnitte machen jedoch eher den Eindruck theoretischer Abhandlungen als daß sie der eigenen Erfahrung entsprungen wären. — «Notes on the City Apostolate» steht über den Kapiteln des dritten Teiles (pp. 208-280). Darin werden in weiterer Ausführung manche Themata berührt, die früher schon zur Sprache gekommen sind. Zu beherzigen ist vor allem der Satz: «the missionaries are not even here (im Missionsland) primarily to make converts, but to train apostles» (p. 239). Und die Begründung hierzu wird wirklichkeitsnah und überzeugend geführt. Vorschläge zur missionarischen Auswertung von Presse, Radio, Kunst und Musik enthalten brauchbare Anregungen. Theoretische Erörterungen über den Glaubensakt und Einbau der Meßfeier in den Dienst der ganzen Missionsarbeit beschließen das Buch. — Leider setzt die Verwirklichung der entworfenen Programme auf ihrer ganzen Linie normale Verhältnisse für China voraus. Aber trotzdem wird jeder zurückgetretene China-Missionar beim Studium dieses Buches über seine getane Arbeit neu Rechenschaft ablegen und seinen Missionsgeist wachhalten, und dem angehenden China-Missionar wird die Schrift ein gutes Rüstzeug für seine künftige Missionstätigkeit mitgeben. — Bei manchen Fragen der Missionspraxis kann man natürlich geteilter Meinung sein, und öfters hätten wir gerne eine längere Bemerkung an den Rand gesetzt. Nur zu zwei Punkten sei hier kurz Stellung genommen. Erstens: Der Verfasser beschränkt den Katechumenen-Unterricht auf ein halbes Jahr (p. 48), worauf der Neugetaufte noch einmal ein halbes Jahr im Glauben weiter unterrichtet wird (p. 64). Ein halbes Jahr Glaubensunterricht ist nach unserer Ansicht viel zu kurz. Denn es ist eine alte Erfahrung in China: was der Taufbewerber vor der Taufe nicht lernt, lernt er nachher meistens nicht mehr oder nur noch mit doppelter Mühe des Missionars. Auch kann bei längerem Katechumenat die Wertschätzung der Taufe und des Glaubens bei den Taufbewerbern nur gewinnen! (Vgl. Joh. Beckmann, Die kath. Missionsmethode in China, Immensee, 1931, 182 ff.) Ich habe mit 1½—2jährigem Katechumenat ausgezeichnete Erfahrungen gemacht, während ich es mehr als einmal bereut habe, in kürzerer Vorbereitungszeit ungeduldig drängende Taufbewerber getauft zu haben. Und wenn der Verfasser glaubt, längeres Katechumenat «tends to dampen enthusiam» (p. 50), so haben nach unserer Erfahrung jene, die «nüchtern» die Taufe empfangen haben, weniger Glaubenskrisen nach der Taufe gehabt, sind ausgeglichener und beständiger geblieben als solche, die mit «enthusiam» getauft worden sind. In der besten Zeit der Ausbreitung des Christentums in den ersten Jahrhunderten waren 2—3 Jahre Katechumenat Vorschrift! — Zweitens: S. 30 heißt es: «Though the missioner of today cannot work miracles, he can imitate Christ in ... the love ...» Abgesehen davon, daß der Priester jeden Tag bei der hl. Wandlung ein großes Wunder wirkt, so wird hier an ein Missionsmittel, das in der Frühzeit eines der wichtigsten war, in einem Nebensatz als etwas Unmögliches erinnert. Wir Gebildete sind heute so vom Rationalismus und Materialismus wunderscheu gemacht worden, daß wir von ausgeklügelten Missionsmethoden mehr erwarten als von der Kraft des Heiligen Geistes, der doch zu allen Zeiten derselbe Geist geblieben ist. Darum arbeiten wir heute trotz organisierter Weltmission und großen Geldmitteln weniger fruchtbar als damals, wo es systematische Missionsarbeit und solchen Geldaufwand nicht gab, dafür aber lebendigeren Glauben. Wenn einer für sein Wirken um Wunder beten darf und soll, dann gerade der Heidenapostel, nicht aus Wundersucht, sondern im Sinne Christi (Mk 16, 15 ff; Lk 10, 9; Joh. 14, 12 und 20, 31; Apg. 1, 9. u. a.) und im Geiste der Urgemeinde: «Gib deinen Knechten, daß sie mit allem Freimut dein Wort verkünden. Strecke deine Hand aus, daß Heilungen, Zeichen und Wunder geschehen durch den Namen deines hl. Knechtes Jesu» (Apg. 4, 30). Der wahre Glaube, der Völker erfassen will, muß sich selbst beweisen, nicht durch menschliches

Können und Wissen der Prediger. Wenn jedoch der lebendige Glaube, der Berge versetzt, beim Missionar fehlt, wie können dann, auch bei bester Missionsmethode, er und seine Gemeinde - nach dem programmtischen Titel des besprochenen Buches - wie können sie dann ein Sauerteig sein, like to Leaven, der das ganze Volk Chinas durchsäuern soll? Viktor Notter, Morioka, Japan

Pietsch, P. Johannes, O.M.I.: **P. Robert Streit O.M.I.** Ein Pionier der katholischen Missionswissenschaft. Schriftenreihe der NZM, XI. Heft, 56 S. Administration der NZM Schöneck/Beckenried 1952.

Es ist ein unbeabsichtigtes, aber glückliches Zusammentreffen, daß die Administration der NZM dieses Heft herausgibt und gleichzeitig die monumentale Introduction à la Missiologie. Dieses Heft zeigt, wo man vor 40 Jahren war. Die Introduction zeigt, wo man heute steht. Und daß man so weit gekommen ist, daran hat P. Robert Streit neben andern ein Hauptverdienst. Man muß staunen, wie er zwei verschiedene Talente glücklich verband: den Missionsgedanken populär zu machen (durch seine Jugendbücher, durch seine Sammlung von Missionspredigten usw.) und gleichzeitig den Weitblick zu haben und die wissenschaftliche Akribie und Zähigkeit, die es zur Herausgabe der Bibliotheca Missionum brauchte. — Dieses Heft könnte No. 1 bilden zu einer Schriftenreihe: «Geschichte der Missionswissenschaft in Gestalten». P. Walbert

Kasbauer, Sr. Sixta, SSpS: **Gottes Kraft in schwachen Händen.** 359 S. Missionsdruckerei Steyl 1951.

Hier liegt eine Biographie der ersten eigentlichen Generaloberin der Steyler Missionsschwestern (Dienerinnen des Heiligen Geistes), Mutter Theresia, Margareta Messner SSpS (1868-1940), vor. Mit der Abwicklung ihres Lebensbildes ersehen wir zugleich das Entstehen und das erfreuliche Aufblühen dieser neuen Schwesterngenossenschaft, die 1889 von P. Arnold Janssen gegründet wurde und zu deren ersten Mitgliedern Margareta Messner zählte, eine kernige Frau aus dem Tirol, die für das schwere Amt einer Ordensleiterin die besten Voraussetzungen mitbrachte und bereits 1903 dafür ausersehen wurde. Während die ersten Kapitel mehr ihr Wirken nach außen dartun: Neugründungen in Europa, Verselbständigung der Genossenschaft, Ausarbeitung einer Regel im Sinn des Ordensstifters, die weiten Visitationen in die ostasiatischen Länder, nach Nord- und Südamerika; gewährt der zweite Teil einen tiefen Einblick in das Wachsen dieser großen Seele zur letzten Reife und besonderer Begnadung. — Was an diesem Lebensbild auffällt, ist vor allem der missionarische Geist dieser Frau und die Weite ihres Blickes für die Bedürfnisse der Weltkirche, und nicht zuletzt erscheint auch hier wieder voll die unschätzbare Anteilnahme der Frau am Missionswerk. Aus der Beschreibung, die schlicht und einfach gehalten ist, spürt man die Liebe der Verfasserin zu ihrer geistlichen Mutter; vielleicht wären einige Details der Schilderung besser weggeblieben, was zur Zeichnung dieses echten und urwüchsigen Charakters nur beigetragen hätte. J. Baumgartner, S.M.B.

André Dupeyrat, MSC: **21 ans chez les Papous.** 238 pp. Librairie Arthème Fayard, Paris 1952.

Ecrit dans une langue réaliste et vigoureuse, ce livre raconte l'activité missionnaire de l'auteur parmi les Papous, peuple primitif, vivant encore comme à l'âge de la pierre. Fondée il y a 50 ans, avec des difficultés inouïes, la mission de Papouasie est actuellement en plein épanouissement. Mais ce travail n'est pas une histoire de la Misison de Papouasie. L'A. raconte des scènes, des épisodes de sa vie missionnaire qui sont d'une haute autenticité et donnent une image réelle de ces peuplades sauvages et de la vie du missionnaire. Toutes sont basées sur des notes prises en tournées apostoliques et ce témoignage est le fruit de 21 ans de dur travail auprès des indigènes que le missionnaire a su comprendre dans leurs manières de vivre et de penser. Pas un fait important relaté qui ne soit minutieusement examiné. La première partie raconte le premier contact avec la population toute primitive. Chaque page respire amour et respect devant ce qu'est l'homme voué à lui seul. Aidé de son curé le missionnaire s'initie aux méthodes adaptées aux indigènes, faisant

preuve d'un sens psychologique averti. Un ton plein d'humour cache souvent souffrances et déceptions. — Dans une seconde partie composées aussi d'épisodes prises aux vif, la vie des Papous nous est dévoilée dans tout ce qu'elle a de caractéristique: primitivité, importance donnée à la danse et aux réjouissances, vie courte exposée aux maladies, en lutte continuelle avec les forces de la nature et les tribus voisines, vie passée dans la peur des esprits et dans la sorcellerie. En lisant ces histoires on voit les Papous vivre devant nous tant les scènes sont dramatiques. — A tout lecteur attentif, ce livre donne une idée exacte de la vie quotidienne du missionnaire dans tout ce qu'elle a de réel, dans ses réactions humaines, dans son idéal spirituel, dans ses espoirs et déceptions, ses methodes, ses attentes. E. Triponez, SMB.

Frère Basile, des Frères du Sacré-Cœur: **Aux Rhythmes des Tamboures.** La Musique chez les Noirs d'Afrique. 172 pp. Montréal (2238, rue Fullum). o. J.

Der Verfasser betont wohlweislich, daß man von diesem Buch nicht mehr erwarten soll, als es bieten will (p. 11). Tatsächlich ist der Wissenschaftler - sei er nun Ethnologe, Missionswissenschaftler oder Berufsmusiker - beim Lesen dieses Buches enttäuscht. Es ist eine Causerie, nicht eine Ahandlung. Anstelle von Episoden und schillernden Beschreibungen würde man öfters gern mehr authentisches Material haben. Die schon vorhandenen Vorarbeiten über afrikanische Musik sind nur unvollständig verwertet. So hat man immer noch auf das Buch zu warten, das sich mit vollem Recht den Titel geben kann: La musique ches les Noirs d'Afrique. — Immerhin ist die Lesung auch des vorliegenden Buches recht dankbar. Der Autor bietet in seiner Analyse der einheimischen Musik wertvolle Einsichten. Vor allem aber schreibt er einen flammenden Appell zugunsten der einheimischen Musik, die von den Missionaren nur deshalb so wenig anerkannt und verwertet wird, weil sie ganz andersartig ist und von uns nicht verstanden wird, wie umgekehrt die importierte europäische Musik, Kitsch nicht augeschlossen, dem Afrikaner fremd ist und ihn nicht so packt wie die ihm vertraute eigene Musik. Wie im gleichgerichteten Buch von Giorgetti (vgl. NZM 1952, p. 80), so sind auch hier gewisse Forderungen und Formulierungen überspitzt, denn tatsächlich hört man schwarze Schüler und Christen europäische Marsch- und Kirchenlieder aus voller Kehle und begeisterten Herzen heraus singen. Das Grundanliegen dieser beiden Autoren aber möchte man nichtsdestoweniger allen mit Musik und Gesang sich beschäftigenden Afrika-Missionaren warm empfehlen, daß die einheimische Musik nicht aus dem Missionsbereich verbannt und dem noch heidnischen Busch überlassen werde, sondern daß sie in der Schule weitergepflegt und in ihren Wesenselementen auch die Grundlage des afrikanisch-christlichen Kirchenliedes werde. P. Walbert

Nida, Rugene A.: **How the Word is Made Flesh.** Communicating the Gospel to Aboriginal Peoples Princeton Pamphlets No. 7. Theological Seminary Princeton, New Jersey 1952. 34 pp.

Der Autor schreibt hier drei Abhandlungen über «Das Wort Gottes in der Sprache der Menschen» und «Der Missionar unter den Menschen» und «Die Botschaft im Leben der Menschen». Mit andern Worten: er behandelt die sprachliche, die soziale und die religiöse Anpassung als Voraussetzung jeder ersprießlichen Missionstätigkeit. Die Gedanken sind nicht neu, werden aber hier so eindringlich dargelegt und mit so viel konkreten Beispielen illustriert, daß das Heft dem Missionar und auch für Vorlesungen in Missionsseminarien von Nutzen sein wird. P. Walbert

Printed in Switzerland - Buchdruckerei Gebr. Oberholzer, Uznach

Eingesandte Bücher — Livres reçus

Catholic Bishops' Conference of India: Report of the Meetings of Working & Standing Committees. Bangalore October 16-23, 1951. 112 pp. Good Shepherd Convent Press, Bangalore s. a.

Cursus Philosophicus Collegii Maximi Ysletensis Societatis Jesu. Pars I Introductio ad Philosophiam et Logica. Auctore Julio Dávila S.J. (Secunda Editio). 343 pp. «Buena Prensa», Donceles 99 A, Mexico D. F., 1951.

Dahm, Jos. CMM, Mariannhill. Seine innere Entwicklung, sowie seine Bedeutung für die kath. Missions- und Kulturgeschichte Südafrikas. I. Zeitabschnitt: Von der Gründung Mariannhills (1882) bis zur Trennung vom Trappistenorden (1909). Dissertation. 223 S. Mariannhiller Missions-Druckerei, P.O. Mariannhill, Natal, South Africa, 1951.

De Reeper, J., Mill Hill Father, A Missionary Companion. Commentary on the Apostolic Faculties. 245 pp. Browne & Nolan, LTD, 41/42, Nassau Street, Dublin, 1952.

Eberle, P. Erich, OFMCap, Kiswahili. Ein Führer in die Anfangsgründe. Zweite verbesserte Aufl. 142 S. Schweizer Kapuzinermission, Prokura, Olten, 1953.

Freytag, Walter, Mission zwischen Gestern und Morgen. Vom Gestaltwandel der Weltmission der Christenheit im Licht der Konferenz des Internationalen Missionsrates in Willingen. 128 S. Missionsverlag, Stuttgart, 1952.

Gedat, Gust. Ad., Was wird aus diesem Afrika? Wiedersehen mit einem Kontinent nach 15 Jahren. 272 S. Verlag J. F. Steinkopf, Stuttgart, Marienstr. 13, 1952.

Heinrichs, P. Maurus, OFM, West und Ost in christlicher Begegnung. Ein Versuch über chinesisch-christliche Geisteshaltung. SA, «Wissenschaft und Weisheit», XV, 1952, 174-194.

Hernandez, Eus., y Restrepo, Felix, S.J., Llave del Griego. Colección de trozos clasicos. Comentario Semántico, Etimologia y Sintaxis. 566 pp. «Buena Prensa» Donceles, 99-A, Mexico 1, D. F. (1952).

Homburg, P. Wilh., Zwei Jahre unter den Kommunisten Rot-Chinas. 152 S. Verlag Herz-Jesu-Missionshaus Hiltrup (Münster), 1952.

Johanns, Pierre, S.J., La Pensée religieuse de l'Inde. 224 pp. (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de Namur, 14) Sécrétariat des Publications, 59, rue de Bruxelles, Namur, 1952.

Kilger, Laurenz, OSB, Vom Leben des heiligen Gallus. SA «Sankt Gallus-Gedenkbuch», Verlag der Kath. Administration, St. Gallen, 1952.

Message et Spiritualité du Père de Foucauld Par S. Exc. Mgr Blanchet (et autres auteurs) 236 pp. Editions de Gigord, 15, rue Cassette, Paris, VIe (1951).

Mulders, Alph., Bibliographisch Overzicht van de Missiewetenschappelijke Literatuur 1952. SA «Het Missiewerk XXXI (Nijmegen 1952), 235-253.

Oliver, Roland, The Missionary Factor in East Africa. 302 pp. Longmans, Green & Co., London W. 1 (6 & 7 Clifford Street).

Ringwald, Walter, Die Religion der Akanstämme und das Problem ihrer Bekehrung. Eine missions- und religionsgeschichtliche Untersuchung. 368 S. Evang. Missionsverlag, Stuttgart, 1952.

Rosenberg, Alfred, Die Seelenreise. Wiedergeburt, Seelenwanderung, Aufstieg durch die Sphären. 240 S. Walter Verlag, Olten, 1952.

Rubatscher, Maria Veronika, Maria Ward. Ein kleines Buch von einer großen Frau. 120 S. Pilger Verlag, Speyer, 1952.

Schmidt, Wilhelm, SVD, Der Ursprung der Gottesidee. Bd. X: Die asiatischen Hirtenvölker. Die sekundären Hirtenvölker der Mongolen, der Burjaten, der Yuguren, sowie der Tungusen und der Yukagiren. 864 S. Verlag Aschendorff, Münster, 1952.

Sicard, Harald von, Ngoma Lungundu. Eine afrikanische Bundeslade. 192 S. (Studia Ethnologica Upsaliensia, V) Upsala, 1952.

Vie des Saints et des Bienheureux selon l'ordre du calendrier avec L'Historique des Fêtes par les RR. PP. Bénédictins de Paris. T. X, Octobre. 1054 pp. Letouzey et Ané, 87 Boulevard Raspail, Paris VI, 1952.

Westermann, Diedr., Geschichte Afrikas. Staatenbildungen südlich der Sahara. 503 S. mit 58 Abb. und 20 Kartenskizzen. Greven Verlag, Köln (Weyerstr. 19), 1952.

Wilson, Christy J., Apostle to Islam. A Biography of Samuel M. Zwemer. 261 pp. Baker Book House, Grand Rapids, 6, Michigan.

Wijbrands, P. Remedius, OFM, De statu juridico religiosi promoti ad dignitatem Vicarii vel Praefecti Apostolici durante munere. (Pont. Athenaeum Antoninum. Facultas Juris Canonici. Theses ad Lauream N. 20). 80 pp. Roma, 1952.

NEUE ZEITSCHRIFT FÜR MISSIONSWISSENSCHAFT
NOUVELLE REVUE DE SCIENCE MISSIONNAIRE

Supplementa

Vol. I: P. Dr. Walbert Bühlmann, OFMCap:
Die christl. Terminologie als missionsmethodisches Problem
Dargestellt am Swahili und an andern Bantu-Sprachen.
XVI / 418 Seiten, kart. sFr. 21.85.

«Über die konfessionelle Grenze hinweg füllt das Buch von Dr. Bühlmann eine bisher bestehende Lücke aus. Klar und einfach geschrieben, vermeidet es jede Einseitigkeit in der Behandlung des Problems, das im Grenzgebiet der Sprachforschung, Ethnologie, Religionswissenschaft, Theologie und Missionsmethodologie bisher noch wenig bearbeitet worden ist. Mit wissenschaftlicher Sorgfalt verbindet es das aus der missionarischen Praxis geschulte Urteil und wird so zur wertvollen Hilfe und Anleitung für alle, die gerufen sind, in Verkündigung und Literatur die biblische Botschaft in eine eingeborene Sprache hineinzutragen.»
Acta Tropica VIII (1951).

Vol. II: Der einheimische Klerus in Geschichte u. Gegenwart
Festschrift zum 60. Geburtstag von P. Dr. Laurenz Kilger OSB, dargereicht von Freunden und Schülern. Herausgegeben von Professor Dr. Johannes Beckmann.
XVI / 320 Seiten, kart. sFr. 18.70.

«This book has a wonderful story to tell, documented by information from all parts of the world, of the development which has been fostered by missionary Popes and supported by the religious Orders by all Roman Catholic missionary agencies.»
International Review of Missions, July 1951, p. 350.

Vol. III: André V. Seumois, OMI:
Introduction à la Missiologie
XI / 491 pp., cart. sFr. 26.—.

«Le travail préliminaire d'identification de la science missionnaire n'avait pas encore été entrepris d'une façon vraiment exhaustive. C'est désormais chose faite grâce au P. André V. Semois OMI; les études diverses qu'il a publiées durant ces dernières années le désignaient pour ce travail ardu ou ses aptitudes scientifiques donnent leur pleine mesure. Grâce à lui et à la Nouvelle Revue de science miss. nous possédons enfin, en langue française, l'instrument de travail fondamental qui nous faisait défaut. ... l'ouvrage, qui fera date dans le développement de la missiologie.»
«Eglise Vivante» (Louvain, 1952, 135-136)

Administration der Neuen Zeitschrift für Missionswissenschaft
Schöneck / Beckenried (Schweiz).